
PALLI

# THÉATRE

# DE

# L'OPÉRA-COMIQUE.

---

**SEDAINE, AUDINOT, QUÉTANT, LEMONNIER.**

---



# THÉATRE
## DE
# L'OPÉRA-COMIQUE,
## OU
# RECUEIL
## DES PIÈCES RESTÉES A CE THÉATRE;

POUR FAIRE SUITE AUX THÉATRES DES AUTEURS DU PREMIER ORDRE ET DU SECOND ORDRE.

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

TOME V.

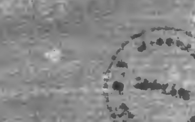




PARIS,

Chez { H. Nicolle, rue de Seine, n°. 12.
{ Le Normant, même rue, n°. 8.

M. D. CCC. XII.




# RICHARD-CŒUR-DE-LION

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES ;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de GRÉTRY.

Représentée pour la première fois le 21 octobre 1785.

# PERSONNAGES.

RICHARD, roi d'Angleterre.
MARGUERITE, comtesse de Flandre et d'Artois.
BLONDEL, écuyer de Richard.
LE SÉNÉCHAL.
FLORESTAN, gouverneur du château de Lints.
WILLIAMS.
LAURETTE, fille de Williams.
BÉATRIX, suivante de Marguerite.
ANTONIO.
COLETTE.
MATHURIN.
LA FEMME DE MATHURIN.
PAYSANS, PAYSANNES.
OFFICIERS.
SOLDATS.

La scène se passe au château de Lints.

# RICHARD-CŒUR-DE-LION

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE I.

MATHURIN, LA FEMME DE MATHURIN, COLETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

CHANTONS, chantons,
Célébrons ce bon ménage;
Chantons, chantons,
Retournons dans nos maisons.
Sais-tu que c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage :
Oui, le fait est certain,
Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.

COLETTE.

Antonio, je gage
En ce moment,
Est bien loin du village :
Ah ! quel cruel tourment !

CHŒUR.

Colette, c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage,
Le fait est certain ;
Fille, point de chagrin,
Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.

MATHURIN.

Comment, c'est demain,
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, se remet en train !

LA FEMME DE MATHURIN.

Après cinquante ans,
Il est encore temps
De se montrer aise, et d'être contents.

CHŒUR.

Chantons, etç.

## SCÈNE II.

### BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL, *feignant d'être aveugle.*

Antonio, qu'est-ce que j'entends? j'entends, je crois, chanter?

ANTONIO.

Ce n'est rien; c'est tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le soleil est couché.

BLONDEL.

Où suis-je ici, mon petit ami?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin du château où il y a des tours, des créneaux; je vois tout en haut un soldat qui fait faction avec son arbalète.

BLONDEL.

Je suis bien las.

ANTONIO.

Tenez, asseyez-vous sur cette pierre, c'est un banc.

BLONDEL.

Ah! je te remercie. ( *Il s'assied.* )

ANTONIO.

C'est un banc qui est vis-à-vis la porte d'une maison qui paroît être une ferme; c'est comme une maison de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien, mon ami, va t'informer si on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous trouverai-là.

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas envie d'en sortir; quand on ne voit pas, on est bien forcé de rester où on nous dit d'attendre; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais, père Blondel, j'ai quelque chose à vous dire.

BLONDEL.

Quoi?

ANTONIO.

Ah! c'est que...

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis, qu'est-ce que c'est?

ANTONIO.

C'est que je suis bien fâché; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Eh pourquoi donc?

ANTONIO.

C'est que je suis de noce; mon grand-père et ma grand'mère se remarient, et mon petit-fils qui est leur frère.

BLONDEL.

Ton petit-fils ! tu as un petit-fils ?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui est mon frère, se marie aussi le même jour de leur mariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Et, dis-moi, elle ne demeuroit pas dans ce château que tu dis, où il y a un soldat qui a une arbalète.

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami; demain, comment ferai-je pour me conduire ?

ANTONIO.

Ah! je vous donnerai un de mes camarades; il est un peu volage; mais je vous ferai venir à la noce, et vous y jouerez du violon. Ah! ne vous embarrassez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danser.

ANTONIO.

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas;
Lorsque je la tiens par le bras,
Alors mon plaisir est extrême,
Je la presse contre moi-même :
Et puis nous nous parlons tout bas,
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle a quinze ans, moi j'en ai seize;
Ah! si la mère Nicolas
N'étoit pas toujours sur nos pas....
Eh bien! quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas:
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez: ah! vous êtes aveugle.

Qu'elle est gentille ma bergère!
Quand elle court dans le vallon,
Oh! c'est vraiment un papillon,
Ses pieds ne touchent pas à terre;
Je l'attrape, quoique légère;
Et puis nous nous parlons, etc.

BLONDEL.

Va, mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

## SCÈNE III.

BLONDEL, *seul.*

Oui, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes; c'est bien là un château fort; il est éloigné des frontières, dans un pays sauvage, au milieu des marais; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'état; on dit qu'on ne peut en approcher; nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers; les guichets de ces tours s'ouvriront peut être aux accents de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne ;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.
Moi seul dans l'univers
Voudrois briser tes fers,
Et tout le reste t'abandonne.
Et sa noble amie.... Ah ! son cœur
Doit être navré de douleur.
O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne, etc.
Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrthes favoris

Qu'offrent les filles de mémoire.
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.
O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne ;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui m'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous, reprenons notre rôle.

## SCÈNE IV.

BLONDEL, WILLIAMS, GUILLOT, LAURETTE.

( *Williams, tient Guillot par l'oreille.* )

GUILLOT.

AHI.

WILLIAMS.

Je t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.
Quoi ! de la part du gouverneur !

GUILLOT.

C'est de la part du gouverneur !

BLONDEL, *à part.*

Ah ! si c'étoit ce gouverneur !

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un séducteur !
Non, ma Laurette
N'est point faite
Pour amuser le gouverneur.
Et toi, et toi,
Si tu reviens, c'est fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'est pas moi
Qui reviendrai; non, sur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'est point faite
Pour écouter un séducteur.
Monsieur, monsieur le gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, *à part.*

Ah ! si c'étoit le gouverneur
De ce château : dieux ! quel bonheur!

GUILLOT.

Mais, c'est monsieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Eh ! que me fait ce gouverneur;
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.
( *A Laurette qui paroît.* )
Et toi, si jamais tu revois
Ce séducteur,
Tu sentiras

Si dans mon bras
Il est encor quelque vigueur.

BLONDEL.

Si je pouvois, ah ! quel bonheur !
(*A part.*)
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon père, hélas !
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah ! si c'étoit ce gouverneur,
Ah ! quel bonheur !
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah ! point de fiel !
La paix du ciel.
Point de débats,
Ne frappez pas :
Ah ! si c'étoit ce gouverneur !

## SCÈNE V.

### WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

Rentrez dans la maison ; elle dit qu'elle ne l'a point vu, et qu'elle ne lui parle pas, et il lui écrit ; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre ; ils

ont à présent une manière d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci ; bon homme, savez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah ! mon Dieu, oui, je sais lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! lisez-moi cela.

BLONDEL.

Ah! mon bon Monsieur, je suis aveugle; ces méchants Sarrasins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante; mais, ne voyez-vous pas venir un petit garçon?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'est lui qui me conduit; il sait lire, et il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, est-ce toi?

## SCÈNE VI.

### WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO.

Oui, c'est moi, père Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long-temps.

ANTONIO, *à part.*

Ah ! c'est que je l'ai trouvé, et je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de ce Monsieur que voilà; (*Il affecte de le montrer où il n'est pas.*) et lis bien haut, et distinctement; lis, lis, mon petit ami.

ANTONIO.

« Belle Laurette...

WILLIAMS.

Belle Laurette!.... Voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

» Belle Laurette, mon cœur ne peut se contenir
» de la joie qu'il ressent par l'assurance que vous
» me donnez de m'aimer toujours.

WILLIAMS.

Ah! fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL.

Laissez, laissez. Continue.

ANTONIO.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter...

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, *à part.*

Le prisonnier!

ANTONIO.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter, me
» permettoit de sortir pendant le jour, j'irois me
» jeter...

WILLIAMS.

Fût-ce dans les fossés de ton château !

BLONDEL.

Qu'il ne peut quitter.

ANTONIO.

» J'irois me jeter à vos pieds; mais cette nuit... Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Ensuite.

ANTONIO.

» Faites-moi dire par quelqu'un à quelle heure » je pourrois vous parler. Votre tendre, fidèle » amant, et constant chevalier, Florestan. »

WILLIAMS.

Ah! damnation! goddam.

BLONDEL.

Goddam, est-ce que vous êtes Anglais?

WILLIAMS.

Ah! oui, je le suis.

BLONDEL.

Vigoureuse nation! eh! comment est-il possible, que né un brave Anglais, vous soyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, et dans un pays aussi sauvage qu'on m'a dit qu'il étoit?

WILLIAMS.

Ah! c'est trop long à vous raconter. Est-ce que

nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonstance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raison; car moi je suis de l'Ile-de-France, et me voilà ici : et de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS.

Du pays de Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays de Galles! Ah! si j'avois la jouissance de mes yeux, que j'aurois de plaisir à vous voir! Et comment avez-vous quitté ce bon pays?

WILLIAMS.

J'ai été à la croisade, à la Palestine.

BLONDEL.

A la Palestine! et moi aussi.

WILLIAMS.

Avec notre roi.

BLONDEL.

Avec Richard, avec votre roi! et moi de même.

WILLIAMS.

Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon père mort?

BLONDEL.

Il étoit bien vieux?

WILLIAMS.

Ah! ce n'est pas de vieillesse : il avoit été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tué sur ses terres. J'apprends cela en arrivant:

je cours trouver ce gentilhomme, et j'ai vengé la mort de mon père par la sienne.

BLONDEL.

Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'est que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui ?

WILLIAMS.

Oui, j'ai été obligé de fuir. La justice a mangé mon château et mon fief, et je n'ai plus rien là bas, qu'une sentence de mort; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL.

Monsieur, je vous demande pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS.

Il ne me déplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL.

Et à la croisade, vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme ?

WILLIAMS.

Oui, puisque j'ai servi sous lui.

BLONDEL.

Et sans doute vous avez...

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, et je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

## SCÈNE VII.

BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO.

(*Antonio pendant cette scène tire du pain d'un bissac, et va le manger sur le banc où s'est assis Blondel.*)

LAURETTE.

Ah! bon homme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon père.

BLONDEL.

C'est vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

BLONDEL.

Votre père est fort irrité; il sait ce que contient la lettre du chevalier Florestan.

LAURETTE.

Oui, Florestan : c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon père?

BLONDEL.

Non pas moi; je suis aveugle, mais c'est mon petit conducteur.

ANTONIO, *se levant.*

Oui, c'est moi : mais, est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

LAURETTE.

On auroit bien dû ne pas le faire.

BLONDEL.

Il l'auroit fait faire par un autre.

LAURETTE.

C'est vrai. Et que disoit la lettre ?

BLONDEL.

Que sans le prisonnier qu'il garde... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier ?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il est.

BLONDEL.

Que sans le prisonnier qu'il garde, il viendroit se jeter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier !

BLONDEL.

Mais que cette nuit...

LAURETTE.

Cette nuit !... ah, la nuit ! ( *Elle soupire et rêve.* )

Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit ;
Il me dit : Je vous aime, et je sens malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat, et je ne sais pourquoi ;
Puis il prend ma main, il la presse
Avec tant de tendresse,
Que je ne sais plus où j'en suis ;
Je veux le fuir, mais je ne puis ;
Ah ! pourquoi lui parler la nuit, etc.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette?

LAURETTE.

Ah! mon Dieu, oui, je l'aime bien!

BLONDEL.

En vérité, votre aveu est si naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conseil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne sais ici à qui me confier; mais votre air, votre âge : et puis vous ne pouvez me voir; tout cela me donne la hardiesse de vous parler, et me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL.

Eh! bien, belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étois belle?

BLONDEL.

Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme est dans le charme, dans la douceur de sa voix.

LAURETTE.

Eh bien?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que lorsque ces chevaliers, ces gens de haute condition s'adressent à une jeune personne, d'un état inférieur, moins touchés souvent de la beauté, de la noblesse de son ame que de celle de leur extraction...

LAURETTE.

Eh bien?

BLONDEL.

Ils ne se font quelquefois aucun scrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma noblesse est égale à la sienne.

BLONDEL.

Le sait-il?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon père ait peu d'aisance, nous avons toujours vécu noblement : et si je ne craignois sa vivacité, vivacité qui heureusement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurois confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'est lui qui est le gouverneur de ce château!

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre père, vous le recevrez cette nuit, ce chevalier que vous aimez ; vous lui parlerez cette nuit! Ecoutez-moi, ceci n'est qu'une chansonnette :

Un bandeau couvre les yeux
Du dieu qui rend amoureux;
Cela nous apprend, sans doute,
Que ce petit dieu badin
N'est jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah ! redites-moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet :
Ah ! je ne dois pas l'oublier,
Je veux le dire au chevalier.

BLONDEL.

Très volontiers.

ENSEMBLE.

Un bandeau, etc.

LAURETTE.

Ah! voici je ne sais combien de personnes qui arrivent ; des chevaux, des chariots. C'est sans doute cette dame qui vient loger ici : j'y cours.

BLONDEL.

Ecoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

LAURETTE.

De lui ?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites donc vite.

BLONDEL.

Pourrai-je passer cette nuit, cette nuit-ci seulement dans votre maison ?

LAURETTE.

Non : cela ne se peut pas. Mon père, à la prière

d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit seulement, sa maison toute entière, à une grande dame, et, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit; mais demain... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience. Antonio!

ANTONIO.

Plaît-il?

BLONDEL.

Va voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

## SCÈNE VIII.

### BLONDEL, MARGUERITE.

BLONDEL.

Ciel! que vois-je? c'est la comtesse de Flandre! c'est Marguerite : c'est le tendre et malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah j'accepte le présage : sa rencontre ici ne peut-être qu'un coup du ciel. Mais, peut être me trompé-je !... Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Marguerite, son ame ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des temps fortunés son amant a fait pour elle.

(*Il joue cet air sur son violon. Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.*)

MARGUERITE.

O ciel, qu'entends-je!... Bon homme, qui peut

vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon ?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venoit de la Terre Sainte, et qui, disoit-il, l'avoit entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITE.

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, Madame, vous, qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici près ?

MARGUERITE.

Oui, bon homme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, et permettez-lui d'y passer cette nuit, dans le lieu où il n'incommodera personne.

MARGUERITE.

Ah ! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah ! tant qu'il vous plaira !

MARGUERITE, *à ses gens.*

Je vous recommande ce bon vieillard.

## SCÈNE IX.

BLONDEL, ANTONIO, DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE, *à Blondel.*

Allons, bon homme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio!

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, *lui donnant son verre.*

Tiens, bois, mon fils, bois. (*On verse à Blondel un second verre, et il dit après avoir bu* :)

En vous remerciant, mes amis : mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Eh! comment ça?

BLONDEL.

En vous disant une chanson, et vous ferez chorus.

UN DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, père.

BLONDEL, *joue du violon en chantant.*

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,

Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin;
 C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
 J'aime mieux boire.

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laisse sa camarade
Dans les mains des gens de bien:
 C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
 J'aime mieux boire.

UN OFFICIER.

Ayez à finir; voilà Madame qui va se retirer dans son appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons; encore un couplet, père.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,
Aille courir maint hasard,
Pour aller loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un païen:
 C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

BÉATRIX, *paroissant.*

Madame vous entend de son appartement.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente un château fort, propre à renfermer des prisonniers.

## SCÈNE I.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va se lever, profitez-en, Sire, pour votre santé : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Florestan!

FLORESTAN.

Sire!

RICHARD.

Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le sais, Sire, mais mon honneur... !

RICHARD.

Pour un perfide! pour un traître!

FLORESTAN.

Pour un traître ! S'il l'étoit, Sire, je ne le servirois pas. Non, non, je ne le servirois pas, si je croyois qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan. ( *Florestan sort.* )

## SCÈNE II.

RICHARD, *seul.*

AH! grand Dieu! quel funeste coup du sort! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné comme le dernier des hommes, dans le fond d'une prison! ( *Il se lève.* )

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut passer ici ma vie,
Que sert ma gloire, ma valeur?

( *Il regarde un portrait de Marguerite.* )

Douce image de mon amie,
Viens calmer, consoler mon cœur,
Un instant suspends ma douleur.
O souvenir de ma puissance!
Crois-tu ranimer ma constance;
Non, tu redoubles mon malheur.
O mort! viens terminer ma peine;
O mort! viens, viens briser ma chaîne.
L'espérance a fui de mon cœur.

## SCÈNE III.

RICHARD, BLONDEL, ANTONIO.

( *Richard se rasseoit, il a le coude appuyé sur une saillie de pierre, et paroît abîmé dans le plus profond chagrin, sa tête est en partie cachée par sa main.* )

BLONDEL.

Petit garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à respirer cet air frais et pur qui annonce et accompagne le lever de L'aurore. Où suis-je, à présent ?

ANTONIO.

Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'est bon.

ANTONIO.

Ah! ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, et vous vous noyeriez.

BLONDEL.

Ah! je n'en ai pas d'envie. Tiens mon fils, voilà de l'argent, va nous chercher quelque chose pour déjeûner.

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reste sera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant. ( *Il part.* )

BLONDEL.

Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! est-il parti?

## SCÈNE IV.

RICHARD *sur la terrasse*; BLONDEL *sur le parapet.*

RICHARD.

Une année! une année entière se passe, sans que je reçoive aucune consolation, et je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable!

BLONDEL.

S'il est ici, le calme du matin, le silence qui règne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite. Eh! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée. Auteur, amoureux et malheureux: que de raisons pour s'en souvenir!

RICHARD.

Trône, grandeurs, souveraine puissance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune! Et Marguerite! Marguerite! ( *Blondel paroît ac-*

*corder son violon, lors du mot de Marguerite.*) Quels sons! ô ciel, est-il possible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait passé jusqu'ici! Ecoutons.

BLONDEL.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassoit,

RICHARD.

Quels accents! quelle voix!... Je la connois.

BLONDEL.

Et de mon corps chassoit
Mon ame languissante;
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD.

C'est Blondel! Ah grands dieux!
Si Marguerite étoit ici,
Je m'écrirois: Plus de souci.

ENSEMBLE.

Un regard de { sa / ma } belle
Fait dans { son / mon } tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

## SCÈNE V.

BLONDEL, RICHARD, SOLDATS.

LES SOLDATS, *arrêtant Blondel.*

SAIS-TU? connois-tu? sais-tu?
Qui peut t'avoir répondu?
Réponds, réponds, réponds vite.
Ah! que tu n'en es pas quitte.

BLONDEL.

Sans doute quelque passant
Que divertissoit mon chant.

LES SOLDATS.

En prison, vite en prison!
Tu diras là ta chanson.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, point de colère,
Ayez pitié de ma misère;
Les Sarrasins furieux,
De la lumière des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux pour toi, tant mieux,
Tu périrois dans ces lieux
Si tu portois de bons yeux.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, attendez donc,
Je dois obtenir mon pardon;
Je veux parler à monsieur,
A monsieur le gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES SOLDATS, *à l'officier.*

Il veut parler à monsieur,
A monsieur le gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant!

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monsieur,
A monsieur le gouverneur,
Puisque l'avis important
Doit être su dans l'instant.
Le voici: mais prends garde à toi;
Oui, sur ma foi,
Tu périrois

Si tu mentois,
Si tu mentois à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur.

## SCÈNE VI.

RICHARD, BLONDEL, FLORESTAN, OFFICIERS, SOLDATS.

UN SOLDAT.

Voici monseigneur le gouverneur.

BLONDEL.

Où est-il, monseigneur le gouverneur?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté? où est-il?

FLORESTAN, *le prenant par le bras.*

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Eh bien! de quoi s'agit-il? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuser; car à l'instant tu perdrois la vie.

BLONDEL.

Ah! Monseigneur! c'est être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue: eh! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper?

FLORESTAN.

Eh bien ! parle.

BLONDEL.

Etes-vous seul ?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les soldats se retirent dans le fond.*)

BLONDEL.

Monseigneur, c'est que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite : afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jetez à ses pieds, et vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Eh bien, mon ami !

BLONDEL.

Eh bien, Monseigneur, elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrois ?

BLONDEL.

Il y a chez son père, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéres-

sante, y donne toute la nuit à danser, à boire, à manger et rire, et vous pourriez y venir sous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN.

C'est donc pour me parler que tu as chanté?

BLONDEL.

C'est pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal; dis-lui que j'irai. Mais se servir d'un aveugle pour faire une commission! ah! qu'elle est charmante! Va-t'en.

BLONDEL.

Mais, monsieur le gouverneur! monsieur le gouverneur!

FLORESTAN.

Eh bien?

BLONDEL.

Ah! vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, et renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raison. (*A part.*) Ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Falloit-il faire ce bruit.

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait du bruit :
Vos soldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrois, tu dois te taire;
Alarmer la garnison,
Tu devrois être en prison.

## SCÈNE VII.

### BLONDEL, RICHARD, FLORESTAN, ANTONIO, SOLDATS.

ANTONIO.

Ah ! Messieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misère;
Les Sarrasins furieux
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux. tant mieux ;
S'il avoit porté de bons yeux,
Il périroit dans ces lieux.
Va, retire-toi,
Mais prends garde à toi,
Ici si jamais
Tu paroissois,
Tu périrois.

BLONDEL.

Messieurs, croyez-moi,
Ici si jamais
Je revenois,
Je me soumets
A votre loi,
Ah ! croyez-moi.

ANTONIO.

Ici si jamais
Il revenoit,
Ah ! ce seroit
Sans moi, sans moi.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la grande salle de la maison de Williams.

## SCÈNE I.

BLONDEL, DOMESTIQUES.

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle.

LES DOMESTIQUES.

Il faut, il faut !
Vous ne pouvez lui dire un mot.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,
Il faut que je lui dise un mot
Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

LES DOMESTIQUES.

On chasseroit Urbin et Charle
Si nous vous laissons dire un mot.
Sortez, sortez tout au plus tôt.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

LES DOMESTIQUES.

Nous allons partir à l'instant.

BLONDEL.

A l'instant, ciel ! quoi, dans l'instant!

LES DOMESTIQUES.

Oui, dans l'instant.

BLONDEL.

Voici de l'or.

LES DOMESTIQUES, *à part.*

De l'or ?

Est-ce de l'or ? oui, c'e t de l'or,
De l'or ! Attendez ; mais comment
Peut-il parler en ce moment ?

BLONDEL.

De l'or, afin que je lui parle,
Ah! que je lui parle à l'instant.

LES DOMESTIQUES.

Le pourroit-il en ce moment ?
A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire son envie.

BLONDEL.

Dans ce moment.

LES DOMESTIQUES.

A la dame de compagnie !

BLONDEL.

Eh bien ! soit, ah ! que je lui parle.

LES DOMESTIQUES.

On peut lui dire qu'il la prie....

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

LES DOMESTIQUES.

Dans ce moment.

BLONDEL.

Pourvu que je lui dise un mot.

LES DOMESTIQUES.

Tout au plus tôt.

BLONDEL.

Je suis content ; mais au plutôt.

## SCÈNE II.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Sire Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-temps !

MARGUERITE.

Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout sera bientôt prêt pour votre départ.

MARGUERITE.

Ah ! chevalier. ce soir assignera le terme à notre voyage ; qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, Madame ?

MARGUERITE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, Madame !

MARGUERITE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets ; je vais, chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit ; vous le remettrez aux Etats assemblés. Ce sont mes volontés.

## SCÈNE III.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, BÉATRIX, CHEVALIERS.

BÉATRIX.

MADAME.

MARGUERITE.

Que voulez-vous ?

BÉATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis, et qui n'est plus aveugle...

MARGUERITE.

Eh bien ?

BÉATRIX.

Il demânde l'honneur de vous être présenté.

MARGUERITE.

Que veut-il ? Ah ! ciel.

BÉATRIX.

Je lui ai dit que Madame étoit bien triste ; il m'a répondu : Si je lui parle je la rendrai bien gaie. (*Blondel chante* Un regard de ma belle.)

Entendez-vous sa voix, Madame ? il l'a très belle.

MARGUERITE.

Qu'il paroisse. Peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard. peut-être... (*A un officier.*) Vous mettrez la suscription telle que je vais vous la dicter.

## SCÈNE IV.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, BÉATRIX, BLONDEL, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Eh bien ! bon homme, on dit que vous demandez à m'être présenté.

BLONDEL.

Oui, Madame; mais qu'il est difficile d'approcher des grands, même pour leur rendre service.

MARGUERITE.

Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez si bien tout-à-l'heure, et en quel lieu de la terre avez-vous appris cette complainte?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous.

(*Béatrix sort.*)

MARGUERITE.

Hier vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, Madame, mais le ciel m'a rendu la vue; et quelles grâces n'ai-je point à lui rendre, puisqu'il me fait jouir de la présence de madame Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois.

MARGUERITE.

O ciel! vous me connoissez.

BLONDEL.

Oui, Madame, et reconnoissez Blondel.

MARGUERITE.

Quoi! c'est vous Blondel! Vous étiez avec le roi. Où l'avez vous laissé?

BLONDEL.

Le roi; le roi, que je cherchois depuis un an; le roi, Madame, est à cent pas d'ici.

MARGUERITE.

Le roi !

BLONDEL.

Il est prisonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres ; car, sans le voir, je lui ai parlé ce matin.

MARGUERITE.

Ah ! dieux ! Ah ! Blondel ! chevaliers ?

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire ?

MARGUERITE.

Qu'ai-je à craindre ? ce sont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma personne, et sire Williams est Anglais.

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous! le roi Richard ?
Richard ! qui ? le roi d'Angleterre ?

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard ;
C'est là qu'est le roi d'Angleterre.

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit? par quel hasard
Avez-vous connu cette affaire ?

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit? par quel hasard?
Ah! grands Dieux, mon cœur se serre.

LES CHEVALIERS.

Comment savez-vous ce mystère?

BLONDEL.

Par moi, qui, sous cet habit vil,
M'en suis approché sans péril;
Sa voix a pénétré mon ame;
Je la connois, oui, oui, Madame,
Oui, chevaliers, oui, ce rempart,
Tient prisonnie. le roi Richard.

MARGUERITE.

Ah! s'il est vrai, quel jour prospère!
Ah! grands Dieux... ah! mon cœur se serre
De joie et de saisissement.

WILLIAMS, BÉATRIX, MARGUERITE, CHEVALIERS.

Ah! grands Dieux, quel étonnement!
Quel bonheur! quel événement!
Travaillons à sa délivrance;
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence;
Travaillons à sa délivrance,
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à sa délivrance.

MARGUERITE.

Que faire pour sa délivrance ?
Ah ! Blondel, quel heureux moment !
Que faire pour sa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel ! Blondel ! oui, c'est Blondel.

MARGUERITE.

Chevaliers, connoissez Blondel;
Ah ! quel bonheur ! quel coup du ciel !

BLONDEL.

Travaillons à sa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

## SCÈNE V.

BLONDEL, MARGUERITE, WILLIAMS, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Ah ! chevaliers, ah ! sire Williams, et vous, Blondel, mon cher Blondel, voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi ; la joie, la surprise, cette nouvelle m'a saisie, de manière que je ne peux jouir de ma réflexion ; servez-vous de tout mon pouvoir, c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(*Elle sort, en s'appuyant sur les bras de ses femmes.*)

## SCÈNE VI.

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS, BLONDEL, CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est l'infortune de Richard qui faisoit toute sa peine.

BLONDEL.

Sires chevaliers, sire Williams, le temps est précieux, voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; sachons d'abord quel est l'homme qui le garde : Williams, quel homme est-ce que ce gouverneur? Le connoissez-vous?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque chose sur lui?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt ni la crainte; c'est un homme bien rare : écoutez, chevaliers, et vous, Williams; voici mon avis : le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille !

BLONDEL.

Oui, il sait que ce soir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS.

Moi !

BLONDEL.

Oui, vous, et faites tout préparer à l'instant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amusent ici près, et que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces ! un bal ! il sait que je donnerois une fête ; et de qui l'auroit-il pu savoir ?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous ! eh, comment cela se peut-il ?

BLONDEL

Enfin, il le sait, je vous le dirai ; mais ne perdons pas un instant, il viendra ici dans l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah ! qu'il lui parle !

BLONDEL.

Oui, il lui parlera ; mais qu'aussitôt il soit entouré des officiers de la princesse, qu'il soit sommé de rendre le roi : s'il refuse, alors la force...

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force : armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

Forcer le château, et que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances et d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort ?

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes ! et les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Marguerite, et qui sont dans la forêt voisine en attendant notre retour. Je vais les faire avancer : et que ne peuvent la valeur, notre exemple, et le désir de délivrer le roi !

BLONDEL.

Ah ! sénéchal, vous me rendez la vie ; est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une si belle cause ! Williams, Richard est dans les fers, et vous êtes Anglais.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte, armez vos chevaliers ; que Florestan soit arrêté : et dès que nos gens seront au pied des murailles, le signal de l'assaut. J'ai marqué un endroit foible, où, à l'aide des travailleurs, j'espère faire brèche, et montrer à nos amis le chemin de la

gloire. En attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse.

## SCÈNE VII.

BLONDEL, *seul.*

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive peuvent inspirer un cœur tendre et sensible; que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment?

## SCÈNE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux domestiques.*

Allons, venez vous autres, et rangez cette salle, préparez tout ici, on va danser.

LAURETTE.

On va danser!

WILLIAMS.

Oui, ma fille, ma chère fille.

LAURETTE.

Ma chère fille! ah! mon père n'est plus fâché; ah! si le chevalier le savoit, peut-être pourroit-il....

## SCÈNE IX.

### WILLIAMS, LAURETTE, BLONDEL, DOMESTIQUES.

BLONDEL, *à Laurette.*

Le gouverneur, après la danse,
Viendra se rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah ! quel bonheur ! que sa présence
Pour moi doit embellir ces lieux !

BLONDEL, *à Williams.*

Nous n'avons point de mystère,
Je lui disois, que mes yeux
Revoient enfin les cieux.

LAURETTE.

Nous n'avons point de mystère,
Non, mon père, non, mon père,
Ce bon homme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez sans mystère,
Ce bon homme a su me plaire.

LAURETTE, *à Blondel.*

Est-il bien sûr de ma tendresse ?
Me sera-t-il toujours constant ?

BLONDEL.

Si vous aviez vu son ivresse,
Son cœur sera toujours constant.

LAURETTE.

Son ivresse ! son cœur sera toujours constant.

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux
Revoient enfin la lumière.

LAURETTE.

Oui, mon père, oui, mon père,
Nous n'avons pas de mystère,
Il me disoit, que ses yeux
Revoient enfin les cieux.

BLONDEL.

Nous n'avons plus de mystère,
Je lui disois, que mes yeux
Revoient enfin les cieux;
Je voulois vous dire encore.

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il ignore.

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux....

LAURETTE.

Oui, mon père, etc.

## SCÈNE X.

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO, PAYSANS, PAYSANNES.

UN PAYSAN.

Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,

Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, si la bergère
Est en un lieu solitaire,
Tout pour elle est ennuyeux;
Mais si le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient se rendre,
Tout s'anime à l'entour d'eux,
Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commère?
Eh! qu'en dites-vous, compère?
Rien ne se fait bien qu'à deux;
Les habitants de la terre,
Hélas! ne dureroient guère,
S'ils ne disoient pas entre eux,
Et zig, et zoc, etc.

( *On entend un roulement de tambour, Florestan veut sortir.* )

FLORESTAN.

Ciel, qu'entends-je!

WILLIAMS.

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Dieux, quelle trahison!
Dieux! qu'est-ce que prétend
Ce parti violent?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'instant,
Soit remis dans nos mains,
Oui, qu'ici ses destins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ses destins
Ne seront dans vos mains.

(*Les chevaliers emmènent Florestan. Williams sort du côté opposé pour aller joindre le sénéchal et Blondel.*)

(Le théâtre change, et représente l'assaut donné à la forteresse par les troupes de Marguerite.)

RICHARD.

O ma chère comtesse!
O doux objet de toute ma tendresse!

MARGUERITE.

Ah! Richard, ô mon roi, ah! Dieux!

RICHARD.

A la tendresse
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITE.

C'est à Blondel, c'est à son cœur,
Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

RICHARD, *embrassant Blondel.*

C'est à ton cœur.
Qu'en ce jour je dois mon bonheur;
Délivré par ceux que j'aime,
De mes sujets oublié,
C'est l'amour et l'amitié.
Qui font mon bonheur suprême.

MARGUERITE, BLONDEL.

C'est l'amour et l'amitié
Qui font son bonheur suprême.

LAURETTE, ANTONIO, PAYSANS, PAYSANNES.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour,
Que le bonheur l'accompagne sans cesse;
Ah! quel plaisir! quelle ivresse!
C'est un roi, oui, c'est lui-même
Qui paroît dans ce séjour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITE, *à Florestan et à Laurette.*

Vous, commencez ma récompense,
Heureux amants, je vous unis,
( *A Williams.* )
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnoissance.

CHŒUR.

Heureux amants, etc.

TRIO.

MARGUERITE.

C'est l'amitié fidele
Qui finit mon malheur ;
Qu'une amour éternelle
Assure ton bonheur.

RICHARD.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur,
Et l'amour de ma belle
Assure mon bonheur.

BLONDEL.

Pour un sujet fidèle
Est-il plus grand bonheur,
Quand il voit que son zèle
Finit votre malheur.

BLONDEL, MARGUERITE, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah ! quel bonheur ! quelle ivresse !
Que le bonheur l'accompagne sans cesse ;
C'est un roi ; oui, c'est lui-même,
Qui paroît dans ce séjour.

LAURETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

Que le bonheur l'accompagne sans cesse.
Ah ! quel bonheur, quelle ivresse ;
C'est un roi, oui, c'est lui-même,
Qui paroît en ce séjour.

RICHARD.

C'est un roi, oui, c'est lui-même !
Qui vous doit un si beau jour.

MARGUERITE.

Richard m'est rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'est un roi délivré par l'amour.

CHŒUR.

Ah ! quel bonheur ! quel plus beau jour !
C'est un roi qui vous doit un si beau jour.

FIN DE RICHARD-CŒUR-DE-LION.





# LE COMTE D'ALBERT,

## DRAME EN DEUX ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de GRÉTRY.

Représenté pour la première fois le 8 février 1787.

# PERSONNAGES.

LE COMTE D'ALBERT.
LA COMTESSE D'ALBERT.
ANTOINE, porte-clés.
TRÉVILLE.
ÉGLÉ.
ROSINE.
UN OFFICIER.
LA BONNE.
UN GEOLIER.
DES RECORS.

Le théâtre représente une place publique.

# LE COMTE D'ALBERT,

## DRAME.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE I.

DEUX HOMMES.

L'UN.

Eh bien?

L'AUTRE.

Instruits par la lettre que nous avons interceptée, et qui seule prouveroit le duel pour lequel il est condamné, je l'ai attendu sur la route, je l'ai reconnu, et je l'ai suivi depuis Bruxelles.

L'UN.

Tu es donc bien sûr que c'est le comte d'Albert.

L'AUTRE.

Je le connois comme moi-même; je ne l'ai perdu de vue qu'à trois lieues de Paris; il y entrera certainement: entourons son hôtel, il y viendra, ou la comtesse, sa femme, ira sans doute le joindre, et il faudra la suivre.

## SCÈNE II.

DEUX HOMMES, *d'autres qui arrivent.*

CHŒUR.

Sans doute, oui, nous le tenons.
Auras-tu du courage ?
Je me sens du courage.
Vingt écus, parbleu, sont très bons,
Nous aurons l'avantage.
Mais si quelqu'un l'accompagnoit ;
Et s'il se défendoit,
N'avons-nous pas nos compagnons,
Qui ne sont pas poltrons ?
Sans doute ; oui, nous le tenons,
Nous aurons l'avantage.

## SCÈNE III.

DEUX HOMMES, UN SURVENANT.

L'UN.

Eh bien, qu'as-tu remarqué ?

LE SURVENANT.

La grande porte étoit fermée, on l'a ouverte, et ses enfants vont sortir avec leur bonne ; elles étoient dans la cour ; la comtesse, je crois, va sortir aussi.

L'UN.

A pied ?

LE SURVENANT.

Oui.

L'AUTRE.

Si elle sort, il n'y a pas d'apparence qu'elle l'attende.

LE SURVENANT.

Qu'importe?

L'UN.

Allons, dispersons-nous sans nous éloigner. Voici les enfants.

L'AUTRE.

Et la bonne.

## SCÈNE IV.

LA BONNE, ÉGLÉ, ROSINE, UN DOMESTIQUE.

LA BONNE, *à Rosine.*

VOYEZ donc où vous posez vos pieds. Et vos gants?

ROSINE.

Ah! ma bonne!

LA BONNE.

Comment, je vous les donne moi-même entre les mains, et vous les oubliez.

ROSINE.

'est vrai.

LA BONNE, *au domestique.*

Ah! je vous en prie, courez vite, nous vous attendons ici. (*A Eglé.*) Qu'avez-vous donc, Mademoiselle, il semble que vous ayez pleuré?

TRIO.

ÉGLÉ.

Ah ! ma bonne, mon cœur s'alarme;
Maman, maman a du chagrin :
Hier, j'ai surpris une larme
De ses yeux, tombant sur sa main.
Cela m'alarme infiniment.
Pauvre maman ! chère maman !
Sauriez-vous donc ce qui l'alarme ?
Ignorez-vous ce qui l'alarme ?
Assurément maman a du chagrin.

ROSINE.

Moi, je sais bien.

LA BONNE, *à Rosine.*

Taisez-vous, vous ne savez rien.

ÉGLÉ.

Ah ! ma bonne, cela m'alarme.
Hier, etc.

ROSINE.

Je le sais, moi, je le sais bien.

LA BONNE.

Taisez-vous, vous ne savez rien.

ROSINE.

Je le sais, moi, je le sais bien.

ÉGLÉ.

Non, ma sœur, vous ne savez rien.

## SCÈNE V.

LA BONNE, ÉGLÉ, ROSINE, LE DOMESTIQUE *apportant les gants.*

LA BONNE.

Allons, partons, personne ne nous a vus.

LE DOMESTIQUE.

Madame, peut-être; car elle me suit.

## SCÈNE VI.

LA COMTESSE, DEUX DOMESTIQUES.

LA COMTESSE.

Saint-Firmin.

SAINT-FIRMIN.

Madame?

LA COMTESSE.

Approchez : retournez à l'hôtel, dites au suisse qu'à toute personne qui viendra me demander, il dise que je suis à la campagne, et dites-lui aussi que vous avez ordre de rester à la porte pour faire entrer quelqu'un.

SAINT-FIRMIN.

Qui, Madame?

LA COMTESSE.

Un homme en manteau gris, collet de velours,

le chapeau sur les yeux, vous le laisserez entrer; ne l'interrogez pas, et vous ne le suivrez pas même des yeux.

SAINT-FIRMIN.

Ah ! Madame, si ce pouvoit être ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, allez.

## SCÈNE VII.

ANTOINE, *seul.*

Ah ! que j'ai de peine ! Au diable le concierge et sa commission; du fond du marais, au haut du faubourg Saint-Germain; ils croient que les hommes sont des chevaux. Je parie que cela pèse plus de deux cent cinquante; encore un pavé glissant comme la glace : je n'aurois pas tant de peine, moi pauvre porte-clé, si l'an passé je n'avois pas refusé deux cents louis pour porter une lettre.... Ah ! Ah ! deux cents louis pour porter une lettre. Il falloit qu'il y eût bien des choses dedans.... Eh bien.... j'ai bien fait, je serois riche, et je me reprocherois cela.... Mais notre vieux gouverneur, avec sa voix cassée, Va, va, va-t'en vite, vite, et sois ici dans la minute. Dans la minute, il faut que ce soit lui dont parle la chanson de notre prisonnier; ça me fait songer à prendre du tabac, une petite prise.

CHANSON.

Quand j'entends un homme sensé,
Qui parle après avoir pensé,
Comme j'estime sa personne !
Mais un bavard qui déraisonne,
Et qui jase, ab hoc et ab hac,
Je le méprise,
Et je le prise
Moins qu'une prise
De tabac.

J'ai le respect le plus profond
Pour tout homme qui porte un nom,
S'il l'honore par sa conduite :
Mais un noble, sans nul mérite,
Descendit-il d'un Armagnac;
Je le méprise,
Et je le prise
Moins qu'une prise
De tabac.

Voilà là-bas des petites filles qui passent : en voilà une assez gentille, j'en ferois bien ma femme; mais on est si trompé à cette marchandise ! il vaut mieux rester garçon. Je suis encore de l'avis de notre prisonnier.

Parlez-moi d'une belle enfant,
Qui de l'amour ne se défend
Que pour n'être jamais légère :
Mais la femme qui ne veut plaire

Que pour faire d'amour un mic mac,
Je la méprise
Et je la prise
Moins qu'une prise
De tabac.

## SCÈNE VIII.

ANTOINE, UN OFFICIER.

( *La bricole de la hotte d'Antoine casse ; il tombe avec sa hotte, presque sur l'officier.* )

L'OFFICIER.

Sandis ! est-ce que tu ne peux pas prendre garde à toi : ah ! morbleu, il m'a tout éclaboussé ; il faut que je tue ce gueux-là.

( *Il met l'épée à la main.* )

## SCÈNE IX.

LE COMTE D'ALBERT, L'OFFICIER, ANTOINE.

LE COMTE.

Arrêtez ; ciel ! qu'allez-vous faire?
Pourquoi tuer ce malheureux?

L'OFFICIER.

Qu'importe, est-ce là votre affaire ?
Je vous trouve bien téméraire
De vous mêler de cette affaire.

LE COMTE.

Il est homme, il est malheureux,
Je le dois défendre.

L'OFFICIER.

Morbleu,
Il ne tient à rien que je ne....

LE COMTE.

ue e ne!... Que voulez-vous dire?

L'OFFICIER.

L'épée à la main.

( *Le comte met l'épée à la main.* )

ANTOINE.

Ah! Messieurs,
Ah! tuez-moi plutôt, Messieurs,
Accourez donc.

## SCÈNE X.

### LE COMTE D'ALBERT, L'OFFICIER, ANTOINE, TRÉVILLE.

TRÉVILLE.

Comment, Duval,
Tu ne vois pas ton général?

DUVAL.

Mon général?

TRÉVILLE.

Ton général.

ANTOINE.

Son général !

Comment c'étoit son général.

DUVAL, *remet son épée.*

J'ai tort, j'ai tort, mon général.

## SCÈNE XI.

### ANTOINE, LE COMTE, TRÉVILLE.

ANTOINE.

Ah ! Monseigneur, que je vous remercie ! vous m'avez sauvé la vie.

LE COMTE.

Va, bon homme ; continue ton chemin.

ANTOINE.

Monseigneur, je ne le peux pas, si vous ne m'aidez à relever ma hotte. (*Le comte relève la hotte, aidé de Tréville, et d'un des hommes de la première scène, qui se joint à eux.*) Ah ! Messieurs, que je vous remercie. Monseigneur, il y trop loin de vous à moi, pour que je puisse jamais vous rendre service ; mais vous ne m'empêcherez pas de prier Dieu tous les jours pour vous.

LE COMTE.

Va, bon homme, tu es assez chargé.

## SCÈNE XII.

### LE COMTE, TRÉVILLE.

TRÉVILLE.

COMMENT, mon ami ! toi à Paris ! toi à Paris ! eh mais, ignores-tu qu'aussitôt après ce malheureux duel, tu as été décrété, jugé par contumace, et que si on te trouve aujourd'hui, demain tu portes ta tête sur un échafaud ?

LE COMTE.

Je le sais.

TRÉVILLE.

Mais enfin, que viens-tu faire à Paris?

LE COMTE.

Je ne suis qu'à deux pas de mon hôtel, j'en repars à l'instant; je suis venu voir ma femme, embrasser mes enfants, et prendre avec elle tous les arrangements possibles, afin qu'elle me suive dans sa terre, près de Bruxelles.

TRÉVILLE.

Eh ! ne pouvois-tu par une lettre.....

LE COMTE.

J'en ai écrit deux, point de réponse, et j'appréhende qu'elle ne soit malade.

TRÉVILLE.

Non, je l'ai vu hier; mais voici un homme qui nous observe et j'aperçois là-bas des gens d'assez

mauvaise mine; envelope-toi dans ton manteau, je ne te quitte pas que je ne t'aie remis chez toi.

## SCÈNE XIII.

### TROIS HOMMES.

L'UN.

Eh bien ?

L'AUTRE.

Oui, je parie que c'est lui.

L'UN.

Qui ?

L'AUTRE.

L'homme qui s'en va.

L'UN.

Ils sont deux.

L'AUTRE.

C'est celui qui est envelopé dans son manteau: c'est le comte d'Albert.

L'UN.

Le connois-tu bien ?

L'AUTRE.

Ah ! que oui : je l'ai suivi depuis Bruxelles.

L'UN.

Fais signe aux autres : sommes-nous en force ?

(*Le premier homme siffle, on lui répond ; il fait des signes ; on paroît les lui rendre.*)

L'AUTRE.

Nous sommes dix-sept. Allons leur prêter main-forte.

## SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, TRÉVILLE, LA BONNE, LES DEUX ENFANTS, DEUX MARCHANDES, RECORDS, DOMESTIQUE.

LES RECORDS.

Qu'opposez-vous?
Que voulez-vous?
Oui, cédez-nous.
L'ordre du roi,
Voilà la loi.
Point de défense,
Sans résistance,
Suivez, suivez l'ordre du roi,
Voilà la loi.

LA COMTESSE.

Quelle rumeur!
Quelle clameur!
Dieux! n'est-ce pas
Monsieur Treville?
Oui, oui, c'est lui, suivez ses pas.

TRÉVILLE.

La violence est inutile.

LA COMTESSE.

Tréville ici! Monsieur Tréville

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Tréville ! monsieur Tréville !

TRÉVILLE.

Ah, quel coup ! ah, quel coup cruel !

LA COMTESSE.

Parlez-moi donc?

TRÉVILLE.

O ciel ! ô ciel !
C'est vous, madame la comtesse?
En vain, en vain j'ai résisté,
Il vient, il vient d'être arrêté.

LA COMTESSE.

Arrêté ! ciel ! mon mari !

TRÉVILLE.

Eh oui, Madame; eh oui, c'est lui.

LA COMTESSE.

Ah ! je me meurs.

( *Elle tombe en foiblesse.* )

TRÉVILLE, *au domestique.*

Secourez-là.
Plaçons-la là.

LES DEUX MARCHANDES.

Qu'est-ce cela ? secourons-la.

LES ENFANTS.

Ma bonne, arrêtons un moment.
Ciel ! c'est maman : ah ! c'est maman.

( *La comtesse revient à elle.* )

Hélas ! ma bonne, c'est maman ;
Laissez, laissez-nous voir maman.

LA COMTESSE, *à Tréville.*

Ne dites rien à mes enfans ;
Je crois que j'ai repris mes sens.
Votre bras. Il faut se contraindre :
Voilà ce que j'avois à craindre.

TRÉVILLE.

Madame, tout n'est pas à craindre.

LES DOMESTIQUES, LA BONNE, *à part.*

Monsieur, Monsieur est arrêté.

LA BONNE.

En vérité ?

LES DOMESTIQUES.

En vérité.
O ciel ! que de malheurs à craindre !

LES DEUX MARCHANDES.

Qui dites-vous donc arrêté ?
Qu'avez-vous ? quel sujet de craindre ?

LA BONNE, LES DOMESTIQUES.

Rien, Mesdames, rien n'est à craindre.
Quelqu'un qui vient d'être arrêté.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison.

## SCÈNE I.

LE COMTE, *seul.*

AIR.

Quelle fatale journée !
Quelle triste destinée !
Le déshonneur ou la mort.
Encor, encor,
Si mon sort
Ne tomboit que sur moi-même !
Mais sur des enfants que j'aime :
Mes enfants !
Mes enfants !
Et sur ma femme, objet chéri,
Qui place son bien suprême
Dans les jours de son mari.
Quelle fatale journée !
Quelle triste destinée !
Le déshonneur ou la mort.

## SCÈNE II.

LE COMTE, UN GEOLIER, ANTOINE, *apportant des plats et des assiettes.*

LE COMTE.

Vous pouvez remporter tout cela, je n'ai nul besoin.

ANTOINE, *après avoir regardé le comte.*

Ah, dieu ! c'est lui.

LE GEOLIER.

Tu parles, je crois.

ANTOINE.

Moi, non, je n'ai rien dit. ( *A part.* ) C'est lui.

## SCÈNE III.

LE COMTE, ANTOINE.

LE COMTE.

Ma vie est pure.... je suis prêt à la perdre.... je voudrois que cela fût déjà fait.

( *Antoine sort.* )

## SCÈNE IV.

### LE COMTE, TRÉVILLE.

LE COMTE.

Ah ! mon cher Tréville ! eh bien, quelles nouvelles ?

TRÉVILLE.

Mauvaises, je te le dis en pleurant ; il n'y a plus de ressources. Comme le roi n'avoit point disposé de tes places on espéroit qu'il feroit grâce ; mais il n'y a rien à faire ; toute la cour s'est jetée à ses pieds, les princes ont parlé, les ministres mêmes ont l'air de te plaindre ; mais le roi a allégué les lois et son serment. Ta femme ! ah ! mon ami, quelle femme étonnante ! Le roi a bien voulu la consoler ; elle lui représentoit les services de ta famille, de tes ancètres et des siens Ils obéissoient aux lois, a-t-il dit ; je servirai de père à ses enfants, je remets toute confiscation. Les courtisans ! les courtisans ! ah ! que ce sont bien eux, toujours les mêmes ! tout en paroissant pénétrés, saisis, anéantis de ton malheur, ils courent, ils vont, ils viennent, ils demandent, ils sollicitent pour avoir tes places, ton gouvernement, tes pensions, ton régiment ; et le premier de tous est même cet ami si tendre, dont la reconnoissance....

LE COMTE.

Ne me dis pas son nom.

TRÉVILLE.

Tu as raison ; pourquoi t'entretenir des injustices des hommes? tu ne les as que trop connus.

LE COMTE.

Ils sont ainsi.

TRÉVILLE.

Il en est qui te plaignent bien sincèrement.

LE COMTE.

M'étoit-il permis de me conduire autrement? Après des procédés que j'ai palliés, peut-être avec trop de douceur, un homme a l'insolence de m'insulter publiquement ; on nous sépare ; ma famille s'assemble, on me prescrit, on m'ordonne des devoirs, comme si je les ignorois ; on me prescrit des devoirs, dont tout gentilhomme en naissant apporte dans son cœur la nécessité ; ma femme, même, elle ne doutoit pas de mon courage, ma femme, même, me dit : Si tu péris dans ce combat indispensable, je ne te survivrai pas. Ah ! ce n'est pas ma mort que je crains, c'est la sienne.

TRÉVILLE.

J'ai offert deux cent mille francs à quelqu'un, mais il n'y a rien à faire ; j'ai voulu corrompre quelqu'un de tes gardes, mais ici tout est grille, tout est verroux ; ah ! si j'avois pu te sauver ! J'ai ici, dans les cours, le cheval sur lequel je suis venu : tu aurois pu faire vingt lieues en quatre heures.

LE COMTE.

Eh ! me sera-t-il permis de voir ma femme et mes enfants?

TRÉVILLE.

Oui; ils ne doivent même pas tarder.

LE COMTE.

Pourvu qu'ils ignorent qu'ils vont perdre leur père.

TRÉVILLE.

Ils n'en savent rien.

LE COMTE.

Je le souhaite.

TRÉVILLE.

Ta fille aînée embellit tous les jours.

LE COMTE.

Elle touche à sa quinzième année.

TRÉVILLE.

Hélas! mon père avoit communiqué à l'oncle de ta femme un projet.

LE COMTE.

Lequel?

TRÉVILLE.

Il desiroit la demander en mariage... pour moi.

LE COMTE.

J'aurois été sensible à sa demande, mais mon malheur ne doit pas t'empêcher d'espérer; ma femme doit penser de toi ce que j'en pense moi-même.

TRÉVILLE.

Ah! mon ami! nous te pleurerons ensemble.

ARIETTE.

Consolé par ton innocence,
Tu meurs victime de la loi :
L'honneur soutiendra ta constance,
Je suis plus malheureux que toi.
Je perds un ami fidèle
Qui devoit faire mon bonheur;
De cette perte cruelle,
Qui pourra consoler mon cœur?

LE COMTE.

J'entends du bruit, ce sont elles.

## SCÈNE V.

LE COMTE, TRÉVILLE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur de Tréville, je vous en prie, sortez : mon carrosse est dans la seconde cour, mes enfants y sont ; dites à leur bonne de les amener ici, et lorsque je vous les aurai renvoyés, je vous prie de m'y attendre avec eux; et faites attention à ce que je vais vous dire : l'ordre est donné de ne me laisser ici que trois heures ; si je tarde deux heures, vous mènerez mes enfants chez leur grand oncle, et vous lui remettrez cette lettre.

LE COMTE.

Pourquoi cette lettre ?

TRÉVILLE.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Allez, Tréville.

## SCÈNE VI.

### LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Mon ami, tu ne verras point mes larmes; je pleurerois ta perte, si j'avois à te survivre; mais je ne te survivrai pas; j'écris à ton oncle, et je lui marque :

« Mon cher oncle, servez de père et de mère à » nos enfants; lorsque vous recevrez cette lettre, » nous n'existerons plus que dans la mémoire d'un » oncle que nous avons tendrement aimé; l'inhuma- » nité des hommes ne nous refusera peut-être pas » d'être enfermés dans le même tombeau. »

LE COMTE.

Est-il donc vrai que mon jugement....

LA COMTESSE.

Oui, tu dois mourir demain; tu peux, si tu le veux, avancer ton trépas de quelques instants; j'en avois plus à vivre, mais le puis-je sans toi?

LE COMTE.

Femme adorable ! Non, Madame, vous vous

abusez; je me dois comme exemple pour l'avantage des lois, et vous comme mère vous vous devez à vos enfants; ma mort n'est point infâme, elle n'est que malheureuse. Vous savez bien que je ne la crains pas. Eh! qui élévera, comme ils doivent l'être, ces rejetons d'une famille illustre? Eh! qui mieux que vous leur rappellera ce qu'ils doivent de vertus à la mémoire de leur père?

LA COMTESSE.

Je suis bien malheureuse, si vous m'ordonnez de vivre.

LE COMTE.

Quel funeste sort! ah! si je suis coupable d'avoir préféré l'honneur à la vie, ces enfants qu'ont-ils fait pour être privés de leur père?

LA COMTESSE.

Et de leur mère; vous n'empêcherez pas ma mort, vous ne pouvez la rendre que plus douloureuse, et si le désespoir....

LE COMTE.

Paix! j'entends du bruit : ce sont nos enfants; Madame, ne faisons rien paroître.

## SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, DEUX DEMOISELLES, LA BONNE.

LA CADETTE.

Ah! voilà mon papa.

LE COMTE, *embrassant ses enfants.*

Bonjour, ma fille, bonjour mes enfants. Ma fille aînée me paroît bien raisonnable.

LA FILLE AINÉE.

Comment ne le serois-je pas, élevée par maman ?

LA CADETTE.

Mon papa, pourquoi êtes-vous donc ici ? Cette chambre est bien triste.

LE COMTE.

Mes enfans, je ne vous verrai de.... long-tems. Donnez à votre mère la p us grande satisfaction ; aimez-la bien comme je vous aime : votre mère.... Madame, écoutez-moi, Madame ; mes enfants, embrassez votre mère ( *Elles l'embrassent.* ) Votre mère vous aime trop pour jamais vous quitter ; pour vous, ma fille, pendant quelques temps on va vous mettre au couvent.

LA FILLE AINÉE.

Viendrez-vous m'y voir ?

LE COMTE.

Non, ma fille.

LA FILLE AINÉE.

Vous allez donc bien loin.

LA CADETTE.

Papa, emmenez-nous avec vous et maman ; nous vous donnerons bien de la satisfaction.

LE COMTE, *à la bonne.*

Faites-les retirer ; leur présence me tue.

DUO.

LES DEUX ENFANTS.

Quoi ! mon papa ; quoi ! déjà vous quitter !
Depuis long-temps nous pleurons votre absence,
Nous aimons tant votre présence,
Eh ! quoi déjà ! quoi ! déjà vous quitter !
Que près de vous ne pouvons-nous rester !
Aurions-nous pu vous déplaire ?
Nos cœurs sont innocents :
Un seul instant daignez nous satisfaire,
Ne refusez, ne refusez pas vos enfants.

LA COMTESSE.

C'est assez, c'est assez. ( *A la bonne.* ) Retournez au carrosse ; vous ferez ce que monsieur de Tréville vous dira : il est dans la voiture.

LA BONNE.

Oui, Madame.

LE COMTE.

La bonne, secondez bien madame la comtesse dans les tendres soins qu'elle aura de ses enfants ; prenez ceci pour vous ressouvenir de la prière que je vous en fais. ( *Il lui donne une bague.* ) Adieu, la bonne.

## SCÈNE VIII.

### LE COMTE, LA COMTESSE.

DUO.

LA COMTESSE.

Mon devoir est de mourir.

LE COMTE.

Quoi ! tu veux, tu veux mourir !
Vis plutôt pour ma mémoire ;
Après moi deviens ma gloire,
Ma mort ne peut la flétrir.

LA COMTESSE.

Mon devoir est de mourir.
Eh ! que me fait cette gloire ?
Le tombeau qui va s'ouvrir,
Suffit à notre mémoire.

LE COMTE.

Tu voudrois, tu voudrois mourir !
Quoi ! n'es-tu donc plus la mère
De ma famille si chère ?
Qui, sans toi, l'élèvera ?
C'est par toi qu'elle vivra.
Ta vertu leur retracera
Celle d'un malheureux père
Qui t'adore.

LA COMTESSE.

Ah ! je veux mourir.
Moi te survivre, moi ! moi !
Qui ne peux vivre sans toi.

LE COMTE.

L'amour que tu sens pour moi,
Mes enfan s l'auront ponr toi.

LA COMTESSE.

Eh! que m'importe une vie
En proie à mille douleurs?
Qu'est-ce que je sacrifie ?
Rien, oui rien, puisque tu meurs.

LE COMTE.

En renonçant à la vie,
Tu comblerois mes malheurs.
L'instant qui me sacrifie
Est horrible, si tu meurs.

## SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, ANTOINE.

ANTOINE.

PAIX, chut! chut!... je viens vous sauver.

LE COMTE.

Me....

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANTOINE.

Vous sauver.

LE COMTE.

Me sauver?

ANTOINE.

Vous sauver.

LA COMTESSE.

Le sauver ! ah ! mon ami, écoutez cet honnête homme.

ANTOINE.

C'est vous, Monsieur, que j'ai vu dans le faubourg Saint-Germain, c'est vous qui, hier, m'avez sauvé la vie ; c'est vous qui m'avez aidé à relever ma hotte, et c'est sans doute le temps que vous avez mis à me rendre service qui vous a fait arrêter ; mais ne perdons pas un instant : tenez, prenez mes habits, ma redingotte, déguisez-vous.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami !

ANTOINE.

Mon chapeau, ma perruque, mes hardes, les voilà.

LE COMTE.

Savez-vous à quoi vous vous exposez, si....

ANTOINE.

Je le sais.

LE COMTE.

Votre mort est certaine.

ANTOINE.

Cela n'est pas sûr ; mais pour vous, votre affaire est faite.

LE COMTE.

Cet homme me fait peine.

ANTOINE.

Eh, laissez-moi, ne me plaignez pas.

LE COMTE.

Votre mort....

ANTOINE.

Je ne mourrai point, ingrat.

LA COMTESSE.

Eh ! mon ami : il dit qu'il ne s'expose pas : n'hésitons point : profitons de la circonstance, sauvez-vous, si vous le pouvez.

LE COMTE.

J'obéis, vous le voulez.

ANTOINE.

Dépêchons ; ôtez-moi tout cela ; et ceci, ôtez votre col, mettez ce gros mouchoir autour de votre cou.

LA COMTESSE.

Eh ! vite, hâtons-nous.

ANTOINE.

Mettez ces gros bas Ah ! c'est bon, vous voilà bien ; mettez mes galoches ; à présent, écoutez-moi bien : prenez-moi ces plats, ces assiettes ; vous descendrez onze marches, vous en remonterez trois, au bout d'une allée obscure ; ensuite vous descendrez un escalier qui tourne : il conduit en bas ; alors vous aurez passé trois sentinelles qui ne vous diront rien ; vous cacherez votre pille d'assiettes dans un coin de la tour, par terre ; vous irez ensuite à la porte ; au guichet, la sentinelle vous demandera : Qui va là ? Vous direz, c'est moi, sacreguié, c'est Antoine ; en grondant comme ça, c'est moi,

morbleu, est-ce que vous ne me voyez pas ? et toujours grondant ; alors vous serez dans les cours, et sauve qui peut.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami, ah ! montrez-vous à Tréville ; il est dans la première cour dans mon carrosse, il a son cheval : Ah ! mon cher ami, n'hésitez point, allez vite.

LE COMTE, *à Antoine.*

Ah ! pauvre malheureux ! si cela ne réussit pas.

ANTOINE, *lui mettant son grand chapeau sur sa perruque.*

Eh ! ne vous embarrassez que de vous ; eh ! morbleu, laissez-moi.

LE COMTE.

Récompensez-le, Madame, si vous le pouvez.

ANTOINE.

Récompensé ! je le suis, eh ! je le suis ; ne pensez qu'à vous : eh vite ; c'est bon : vous êtes bien comme cela. A propos, il y a des cordes dans mes poches et un petit bâton, donnez-les moi. Tenez, voilà les assiettes ; dépêchez-vous, on va lever la garde, c'est un gros ivrogne qui est au guichet ; onze marches, trois ensuite, l'escalier en tournant, cachez vos assiettes, et au guichet : Sacreguié, c'est moi, c'est moi, c'est Antoine, allez ferme ; et ne craignez rien, croyez être moi, et vous êtes sauvé.

## SCÈNE X.

### LA COMTESSE, ANTOINE.

DUO.

LA COMTESSE, *se jetant à genoux.*
Ah ! mon Dieu ! je vous implore !
Sauvez, sauvez mon mari.

ANTOINE, *écoutant à la porte.*
Non, je n'entends rien encore,
Il est encor près d'ici.

LA COMTESSE.
Pour le sauver du supplice,
S'il faut avec justice
Une victime, me voici.
Ah ! mon Dieu, je vous implore !
Sauvez, sauvez mon mari.

ANTOINE.
Non, je n'entends rien encore,
Il est encor près d'ici.

LA COMTESSE.
Ciel ! j'entends, dieux ! un bruit sourd.

ANTOINE.
Je n'entends rien, point de bruit sourd,
A présent, sans doute, il court.

LA COMTESSE.

Dieux ! on le ramène ici.

ANTOINE.

Il est sauvé, Dieu merci.

LA COMTESSE.

On vient ; entendez-vous des voix, des cris ?

ANTOINE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Ciel ! on parle, que dit-on ?
Ah ! mon Dieu ! je vous implore,
Sauvez, sauvez mon mari.

ANTOINE.

Il est loin s'il court encore ;
Il est sauvé, Dieu merci.

Madame, madame, cela ne suffit pas : songez à moi ; il est sauvé.

LA COMTESSE.

Il est sauvé, dites vous ; ah ! que faut-il faire ?

ANTOINE.

Attachez-moi ce mouchoir, liez-moi les mains par derrière ; ah si vous aviez un couteau.

LA COMTESSE.

En voici un. ( *Elle tire un poignard de son sein.* )

ANTOINE.

Ah ! qu'il est bien ! c'est comme un poignard : ah, que c'est heureux ! je vais crier.

LA COMTESSE.

Ah ! ne criez pas encore.

ANTOINE.

On viendra dans un instant ici ; ayez l'air de me menacer, de me tuer si je dis un seul mot.

LA COMTESSE.

Ah ! je vous entends, ah ! je vous comprends ; ah ! mon mari, s'il peut se sauver, quelle reconnoissance !

ANTOINE.

Ne craignez rien, il l'est à présent; s'il ne l'étoit pas, on l'auroit déjà ramené ici : je m'en vais crier, on va venir.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami, encore un instant, ne criez pas.

ANTOINE.

Ne craignez rien, vous dis-je, il fait du brouillard, la nuit va tomber; son ami, dites-vous, est dans votre carrosse, ils sont déjà bien loin ; avant qu'on ait donné des ordres, il se passera plus de vingt minutes. Ahi, ahi, à la garde, à moi.

LA COMTESSE.

Coquin, si tu cries, je te poignarde.

( *On entend un coup de sifflet.* )

ANTOINE.

Bon ! voilà qu'on siffle pour moi ; il y a longtemps qu'on auroit sifflé si votre mari étoit arrêté. Ahi, ahi, ahi.

DUO.

LA COMTESSE.

Coquin, si tu fais des cris,
Tu péris.
A l'instant, à l'instant même
Je vais te percer le flanc,
Et te noyer dans ton sang.

ANTOINE.

Bon, bon, soutenez le stratagême,
Et dites toujours de même.

LA COMTESSE.

Coquin, si tu fais des cris,
Tu péris.

ANTOINE.

Ahi, ahi!

LA COMTESSE.

Ciel! on entend.

ANTOINE.

C'est la voix du lieutenant.

LA COMTESSE.

Coquin, si tu fais des cris.
Tu péris.

ANTOINE.

Ahi! hi!

## SCÈNE XI.

UN LIEUTENANT, LA COMTESSE, ANTOINE, GARDES.

LE LIEUTENANT.

Que vois-je ? ciel ! quoi, Madame !
Qu'est-ce ceci ?

LA COMTESSE.

C'est cet infâme ;
Que ma main eût dû tuer,
Pour l'empêcher de crier.

LE LIEUTENANT.

Et le comte ?

LA COMTESSE.

Il est sauvé.

LE LIEUTENANT, LES GARDES.

Sauvé ! sauvé !

LA COMTESSE.

Oui, sauvé.

LE LIEUTENANT, LES GARDES.

Sauvé ! sauvé !

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, il est sauvé.

LE LIEUTENANT, *à un garde.*

Vite avertissez la garde,
Et que rien ne vous retarde,
Peut-être il sera retrouvé.

LA COMTESSE.

Il est loin, il est sauvé.

LE LIEUTENANT.

Malheureux, que n'appellois-tu?

LA COMTESSE.

Il étoit sans connoissance,
Et même nous aurions dû
Le tuer par prévoyance.

LE LIEUTENANT.

Sors d'ici; dans ma fureur,
Il ne tient....

ANTOINE, *se tenant la tête.*

Ahi, ahi!
Voilà donc la récompense.

LE LIEUTENANT.

Et pour vous, pour vous, Madame,
Venez chez le gouverneur.

LA COMTESSE.

J'y vais de toute mon ame.

LE LIEUTENANT.

Mais sauvé! comment sauvé!
Ah! cela n'est pas prouvé.

LA COMTESSE.

Cela me paroît prouvé.
Dès long-temps il est en fuite.

LE LIEUTENANT.

La cour saura cette fuite,
Madame, et pour votre conduite.

LA COMTESSE.

Si les hommes et la loi
Me blâment pour ma conduite,
Tout mon sexe sera pour moi.

LE LIEUTENANT.

Craignez, craignez-en la suite,
Chez le gouverneur bien vite,
Allons, Madame, allons bien vite.

LE LIEUTENANT, LES GARDES.

Mais, sauvé ! comment sauvé !
Comment a-t-il pris la fuite?

LA COMTESSE.

C'est vrai; mais il est en fuite;
Le mieux c'est qu'il est sauvé.

FIN DU COMTE D'ALBERT.

3

# SUITE

# DU COMTE D'ALBERT,

## OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de GRÉTRY.

Représenté pour la première fois le 8 février 1787, à la suite du Comte d'Albert.

# PERSONNAGES.

LE COMTE D'ALBERT.
LA COMTESSE.
LA BONNE.
LES DEUX ENFANTS.
ANTOINE.
TRÉVILLE.
FROMENT, fermier.
MADAME FROMENT, sa femme,
MADEMOISELLE FROMENT, } leurs filles.
DELPHINE, }
LE BAILLI.
BENJAMIN, son fils.
LE MAGISTER.
LAFLEUR.
PREMIÈRE CHANTEUSE.
DEUXIÈME CHANTEUSE.
TROISIÈME CHANTEUSE.
UN CHANTEUR.

Le théâtre représente une place de village.

SUITE

# DU COMTE D'ALBERT,

## OPÉRA COMIQUE.

## SCÈNE I.

CHANTEURS, CHANTEUSE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Sentir si dire,
Dal caro bene,
Ho cinto il core,
D'altri catene,
Quest' è un martire,
Quest' è un dolore,
Che un alma fidele
Soffrir non può
Se la mia fede
Causi l'affanna,
Per che Tiranna
M'innamorò.

## SCÈNE II.

FROMENT, DELPHINE, LE BAILLI, LE MAGISTER, LES CHANTEURS, PAYSANS.

FROMENT.

C'est assez chanter, allez chanter plus loin.

LES CHANTEURS.

La caristade pour de pauvres voyageurs.

FROMENT.

Entrez là-dedans. ( *A Delphine.* ) Fais-leur donner à déjeûner, chacun chopine, et qu'ils s'en aillent.

UN PAYSAN.

Maître, où irons-nous ?

FROMENT.

Au diable; laissez-moi en repos.

UN PAYSAN. *à ses camarades.*

Allons travailler aux fossés; il a quelque chose dans la tête.

## SCÈNE III.

FROMENT, LE BAILLI, LE MAGISTER.

LE BAILLI.

Quand tu te désoleras, viens déjeûner.

FROMENT.

Non, bailli, tu peux entrer chez moi déjeûner tant que tu voudras, toi et le magister, et toute la paroisse, si tu veux; mais moi je ne déjeûnerai pas, je n'en ai pas le cœur.

LE BAILLI.

Tu vas rendre ta femme bien inquiète.

FROMENT.

Pas tant que je le suis.

LE BAILLI.

Ah! c'est vrai, il faut en convenir.

LE MAGISTER.

Ah! oui, c'est un grand malheur.

LE BAILLI.

Un si honnête homme!

LE MAGISTER.

Si bon!

LE BAILLI.

Si charitable!

FROMENT.

Dites le plus brave seigneur qui ait jamais été: avec votre honnête, votre bon, votre charitable; il étoit tout ce qu'on peut être, il étoit.... il étoit.... Ah! je ne peux pas me mettre cela dans la tête.... il étoit... Il me dit en partant: Froment, je m'en vais à Paris, j'amènerai ma femme et mes enfants; je quitte la France, et nous passerons ici notre vie

avec vous autres. Ah ! Monseigneur ! ah! Monseigneur !.... et on l'auroit fait mourir !

LE BAILLI.

Mais. est-ce bien sûr ?

FROMENT.

La lettre le dit.

LE BAILLI.

Mais, Froment, comment ferons-nous? Sans doute, c'est un grand malheur; mais enfin nous ne pouvons empêcher qu'il ne soit arrivé, et je ne crois pas que cela doive retarder le mariage de ta fille et de mon fils; il devoit se faire demain.

FROMENT.

Eux! qu'ils ne m'en parlent pas, je les envoyerois....

LE BAILLI.

Mais enfin, Froment.

FROMENT.

Ah ciel! (*Il jette sa pipe par terre.*) Je prie Dieu de ne faire ni foin, ni avoine, si je fume une pipe avant d'avoir été à Paris; je suis trop inquiet.

LE BAILLI.

Mais, Froment; mais Froment, encore une fois, il faut prendre un parti, et si ce mariage....

ARIETTE.

FROMENT.

Non, laissez-moi, je ne veux rien entendre,
Pour nous, pour nous, il n'est plus de bonheur;

Dans le village on ne doit plus s'attendre
Qu'à nous voir tous dans la douleur :
Tout ici doit sentir et pleurer ce malheur.
Qu'il répandit de biens dans le village !
Cherchant en tous lieux
Les malheureux,
Jeunes ou vieux.
Non, plus de noce et plus de mariage,
Quand tout doit gémir,
Faut-il songer au plaisir !
Non, laissez-moi, etc.

## SCÈNE IV.

### FROMENT, LE BAILLI, DELPHINE.

DELPHINE. *ramassant la pipe.*

Mon père, votre pipe est cassée.

FROMENT.

Vas dire qu'on donne de l'avoine à la jument, et apporte-moi mes bottines.

LE BAILLI.

Comment, vous partiriez à l'instant ?

FROMENT.

Sans doute, et pourquoi pas ?

DELPHINE.

Mon père, mon père, voilà ma mère, et puis ma sœur, et puis son futur ils viennent vous demander.

FROMENT.

Mes bottines.

DELPHINE.

Non, mon père ; mais quand se fera la noce ?

FROMENT.

Mes bottines, te dis-je ; va les chercher, et apporte-les ici.

DELPHINE.

Ses bottines !

## SCÈNE V.

FROMENT, LE BAILLI, LE MAGISTER, MADAME FROMENT, MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN.

LE BAILLI.

Vous partiriez ?

FROMENT.

Sans doute.

LE MAGISTER.

A l'instant ?

FROMENT.

Oui, je pars ; laisse-moi en repos, va déjeûner.

MADAME FROMENT.

Attendons, il est de mauvaise humeur; hier, il n'a pas soupé, il n'a pas dormi de la nuit; je vais le suivre, et je vous ferai avertir.

FROMENT, *à sa femme.*

Viens-t'en, toi, avec moi, je vais te dire ce que tu as à faire d'ici à huit jours.

MADAME FROMENT.

D'ici à huit jours?

LE MAGISTER, *à Benjamin.*

Ton mariage ne se fera pas.

## SCÈNE VI.

MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN, DELPHINE.

( *Delphine apporte un bas et tricote.* )

MADEMOISELLE FROMENT.

Qu'est-ce qu'il vous a dit, monsieur Benjamin?

BENJAMIN.

Il m'a dit que notre mariage ne se feroit pas.

MADEMOISELLE FROMENT.

Il ne se feroit pas!

BENJAMIN.

Bon, il ne sait ce qu'il dit; mon père est le bailli, il doit en savoir plus que le magister.

DELPHINE.

Si le mariage ne se fait pas demain, je sais bien qui est-ce qui sera bien fâché.

BENJAMIN.

Nous trois, peut-être.

MADEMOISELLE FROMENT.

Je crois, ma sœur, que si vous étiez à notre place...

DELPHINE.

A ta place! oh! cela n'arrivera pas sitôt.

BENJAMIN.

Eh, pourquoi donc, mademoiselle Delphine?

DELPHINE.

C'est que je suis bien difficile, monsieur Benjamin, et je veux choisir.

MADEMOISELLE FROMENT.

Et si celui que vous choisiriez ne vient pas vous demander en mariage?

DELPHINE.

J'irai le demander, ma sœur.

MADEMOISELLE FROMENT.

En mariage?

DELPHINE.

En mariage.

MADEMOISELLE FROMENT.

En mariage! eh mais, s'il vous refuse?....

DELPHINE.

J'espère bien qu'il ne me refusera pas, parce que je n'aurai pas été sage, mais parce que je ne lui plairai pas, et il aura raison.

MADEMOISELLE FROMENT.

Ah! certainement plus que vous; car n'y auroit-il que le déshonneur d'être refusée.

DELPHINE.

Le déshonneur! eh! pourquoi donc? est-ce que nous déshonorons un honnête garçon quand nous le refusons?

MADEMOISELLE FROMENT.

Ah! pour eux, il y a bien de la différence.

DELPHINE.

Eh, pourquoi? il ne devroit pas y en avoir.

BENJAMIN.

Ah! pour moi, je n'ai jamais été refusé.

MADEMOISELLE FROMENT.

Laissez-moi dire, monsieur Benjamin : ainsi, ma sœur, vous iriez, vous iriez choisir le plus beau garçon du village....

DELPHINE.

Tant mieux, s'il est beau et bien fait; mais je ne le choisirois pas, parce qu'il seroit beau, mais parce qu'il auroit un bon esprit, et surtout un bon cœur.

BENJAMIN.

Vous m'auriez donc pris, moi, mademoiselle

Delphine ; car je pleure quand je vois couper le cou à un poulet.

DELPHINE.

Ah ! vous, mon cher beau-frère, vous avez un bon cœur bête, et ce n'est pas de celui-là dont je parle.

MADEMOISELLE FROMENT.

Monsieur Benjamin, je vous prie de pardonner à ma sœur ; elle n'a pas été, comme moi, élevée au couvent. Ma sœur, c'est bien mal, ce que vous dites-là, un bon cœur bête.

DELPHINE.

Qu'est-ce que cela te fait? Tu le trouves bien comme cela, et tu n'as pas tort.

MADEMOISELLE FROMENT.

Je vous assure, ma sœur, qu'on ne peut pas être plus malhonnête que vous l'êtes.

BENJAMIN.

Mademoiselle Froment, laissons-la dire ; elle est plaisante, mademoiselle votre sœur, elle dit que j'ai le cœur d'une bête.

MADEMOISELLE FROMENT.

Si monsieur Benjamin est ce que vous dites, ma sœur, comment doit-on appeler celles qui disent qu'elles iroient demander un garçon en mariage?

DELPHINE.

Eh ! bon Dieu, n'as-tu pas fait comme les autres?

MADEMOISELLE FROMENT.

Comme les autres! moi! que voulez-vous dire?

DELPHINE.

Toi, toi! oui, comme les autres.

MADEMOISELLE FROMENT.

Qui, moi! j'aurois été dire... Ecoutez-moi, monsieur Benjamin; ah! écoutez-moi, écoutez-moi je vous en prie.

BENJAMIN.

J'écoute.

MADEMOISELLE FROMENT.

Quoi! j'aurois été dire:

De mes tendres vœux
Recevez l'hommage,
C'est vous que je veux;
Mon cœur amoureux,
Qui n'est pas trop sage,
S'enflamme pour vous,
Soyez mon époux;
Je me meurs, voyez ma peine,
Votre ame est-elle inhumaine?

DELPHINE.

En vain fillette
Trop discrette,
Vous vous efforcez de nier
Que vous voulez vous marier:
Il est vrai, la bouche est muette:
Mais vous savez y suppléer.

Quand votre mine est agaçante,
Quand vos yeux vont deçà, delà,
Cela veut dire : Me voilà :
Monsieur, ainsi qu'il vous plaira;
Je suis votre servante.

## TRIO.

MADEMOISELLE FROMENT.

Quoi ! j'ai dit cela,
Je suis votre servante;
J'ai dit me voilà,
Comme il vous plaira.
Quelle impertinente !
Ai-je dit cela ?
Qu'elle est donc méchante !
On me le paiera.
Mais voyez donc quel outrage,
A moi qui suis fille sage.

DELPHINE.

Je ne suis pas méchante,
Vos yeux disent cela,
Votre mine agaçante
Veut dire : Me voilà :
Je suis bien votre servante,
Tout comme il vous plaira :
Oui, c'est-là, c'est le langage
De la fille la plus sage.

BENJAMIN, *à part.*

Pour un amant
Toujours galant,
Toujours charmant,
On se querelle en ce moment.
J'en suis tout fier assurément :
C'est moi qui cause tous ces débats,
C'est moi qui cause tout ce tracas.

## SCÈNE VII.

DELPHINE, MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN, LE MAGISTER, FROMENT, MADAME FROMENT, LE BAILLI.

LE MAGISTER.

Monsieur Froment est bien en colère de ce qu'on parle de ton mariage : je parie qu'on ne le fera pas, qu'on n'ait eu des nouvelles de Monseigneur.

SEPTUOR.

MADAME FROMENT.

Où courez-vous donc ?

FROMENT.

A Paris.

MADAME FROMENT.

A Paris ?

FROMENT.

Oui.

MADAME FROMENT.

A Paris !

Quoi ! six jours, sans compter les nuits?

FROMENT.

Oui, sans compter les nuits.

MADAME FROMENT.

Et ce mariage.

FROMENT.

Autre soin m'engage.

MADAME FROMENT.

Ne se fera donc pas demain.

FROMENT.

Non.

MADAME FROMENT.

Mais vous l'approuviez.

FROMENT.

Oui.

MADAME FROMENT.

Vous le refusez.

FROMENT.

Non.

MADAME FROMENT.

Mais, mais, enfin.

FROMENT.

Quoi ?

MADAME FROMENT.

Il est une raison ; dites-là moi.

FROMENT.

Non.

MADAME FROMENT.

Eh ! mais pourquoi ?

FROMENT.

Ah ! j'ai bien raison.

MADAME FROMENT, *à Benjamin.*

Ah ! sais-tu pourquoi,
Il court à Paris ?

BENJAMIN.

Oui.

MADAME FROMENT.

Sais-tu la raison ?

BENJAMIN.

Non.

MADAME FROMENT.

Mais pourquoi donc cette folie ?

FROMENT.

Peut-être même qu'en ce moment,
Monseigneur va perdre la vie.

LE BAILLI, LE MAGISTER.

Ciel, il faut partir.

FROMENT.

Oui, je vais partir.

ENSEMBLE.

C'est un grand malheur,
Un si bon seigneur.

DELPHINE.

Ah ! mon père, voici Lafleur, voici Lafleur ! c'est le valet de Monseigneur. Eh bien, Lafleur? ( *Tous les personnages répètent.* ) Eh bien, Lafleur ?

## SCÈNE VIII.

DELPHINE, MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN, LE MAGISTER, FROMENT, MADAME FROMENT, LE BAILLI, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Nous avons sauvé monseigneur ! il arrive.

TOUS.

Il arrive ! il arrive ! il va arriver !

CHŒUR.

Chantons, chantons monseigneur,
Et le bon ami Lafleur,
Jamais de joie aussi vive
N'a pénétré notre cœur,
Puisqu'il arrive, il arrive.

FROMENT.

Bon, tire-lui ses bottes. Ah ! mon ami Lafleur, viens boire un coup : ah ! comme j'en boirai un de bon cœur ; je n'ai pas mangé depuis hier : vas, vas vite, femme, mettre la nappe ; vous serez contents, vous autres, vous serez mariés. Mais comment s'est-il sauvé ? Viens donc nous conter cela.

LAFLEUR.

Ah ! c'est un miracle !

FROMENT.

Eh ! comment donc ?

LAFLEUR.

Je vais vous le dire.

DELPHINE.

Mon père, puis-je entendre ?

FROMENT.

Oui, viens, viens.

## SCÈNE IX.

MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN.

BENJAMIN.

Je le savois bien, moi, mademoiselle Froment, que notre mariage se feroit demain.

MADEMOISELLE FROMENT.

Si cependant mon père étoit parti pour aller à Paris, il n'auroit pas été fait sitôt que vous le desirez.

BENJAMIN.

Je suis heureux en tout, mademoiselle,
Vous êtes plus belle
Que la rose nouvelle,
Et je vous promets

De vous aimer comme une tourterelle,
Qui, toujours fidèle,
Ne battra de l'aile
Que pour vos attraits.
A votre tour il faudra
Dà
Que votre cœur soit constant,
Tant
Que votre petit mari
Sera toujours chéri,
Sera toujours genti.
Je suis, etc.

## SCÈNE X.

MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

On dit que vous alliez faire des bouquets pour nous tous.

BENJAMIN.

Oh ! oui, pour tout le monde.

MADEMOISELLE FROMENT.

Monsieur le Magister, pourriez-vous me dire où sont mes compagnes ?

LE MAGISTER.

Du côté des grands prés, en face du château.

(*Le Magister sort.*)

BENJAMIN.

Ah ! oui, elles sont assurément du côté qu'il a dit, car il ne ment jamais : allons-y ensemble, ma chère bien-aimée future ; aussi bien voilà votre mère qui vient, et avec votre sœur ; elle est bien drôle comme çà, votre sœur : ah ! vous lui avez bien dit son fait. Ah, ah, ah, comme nous rirons à la noce.

## SCÈNE XI.

MADAME FROMENT, DELPHINE.

MADAME FROMENT.

Qu'est-ce que tu as ? eh mais, qu'est-ce que tu as donc ?

DELPHINE, *pleurant.*

Ah ! ma mère, ah ! ma mère, j'ai entendu le récit.

MADAME FROMENT.

Eh bien ? et tu pleures.

DELPHINE.

Ah ! ma mère, avoir délivré comme cela monseigneur : ah ! je serois bien ingrate envers mon parrain.

MADAME FROMENT.

Tu fais bien d'être sensible : moi, cela m'a touché comme toi ; mais ensuite, pourquoi pleurer ?

DELPHINE.

Pourquoi pleurer? Ah! je n'en aurai jamais d'autre.

MADAME FROMENT.

Qui, d'autre?

DELPHINE.

Non, je n'en aurai jamais d'autre en mariage.

MADAME FROMENT.

Mais, tu es donc folle?

DELPHINE.

Je suis ce que je suis, mais je veux qu'il soit mon mari, moi.

MADAME FROMENT.

Ton mari! celui qui a délivré Monseigneur?

DELPHINE.

Oui, lui, mon mari.

MADAME FROMENT.

Mais s'il est bien vieux, bien vieux.

DELPHINE.

Il seroit plus vieux et plus bossu que le père Daniel, que je le prendrois, et j'en aurois soin.

MADAME FROMENT.

Et s'il ne veut pas de toi.

DELPHINE.

Il aura tort.

MADAME FROMENT.

Et tu ne sais pas même où il est.

DELPHINE.

Je m'en informerai.

MADAME FROMENT.

Et s'il est marié ?

DELPHINE.

J'attendrai ; mais je n'en aurai jamais d'autre.... Ma mère ?

MADAME FROMENT.

Eh bien, ma mère ?

DELPHINE.

Y a-t-il loin d'ici à Paris ?

MADAME FROMENT.

Mais, encore une fois, tu es folle, avec ton Paris ; tu veux aller à Paris ?

DELPHINE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, avoir comme çà sauvé la vie à monsieur le comte par reconnoissance. (*On entend des cris de :* Vive Monseigneur ! ) Ah ! ma mère, ah ! ma mère, monseigneur est arrivé ; allons-y.

## SCÈNE XII.

MADAME FROMENT, DELPHINE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Bon, il est descendu au château, il est venu à franc étrier; comme il descendoit de cheval, le père Froment l'a pris dans ses bras et l'a posé à terre, et monseigneur l'a embrassé.

MADAME FROMENT.

A-t-il l'air bien content?

LE MAGISTER.

Oui.

DELPHINE.

Est-il tout seul?

LE MAGISTER.

Non, il est avec un de ses amis.

DELPHINE.

Comment est-il?

LE MAGISTER.

C'est ce monsieur qui étoit ici l'an passé.

DELPHINE.

Ah! ce n'est pas celui-là qui l'a délivré.

LE MAGISTER.

Monsieur le comte attend madame la comtesse, qui va arriver.

DELPHINE.

Ah! ma mère, venez-vous-en, je brûle de.... de voir mon cher parain. Je m'y en vais.

## SCÈNE XIII.

### FROMENT, MADAME FROMENT, DELPHINE, LE MAGISTER, LE BAILLI.

FROMENT, *donnant un coup sur l'épaule de sa femme.*

AH! que je suis content; tiens je me battrois de joie.

MADAME FROMENT.

Oui, mais il ne faut pas me battre.

FROMENT.

Tu as raison, femme, tu as raison; écoute-moi.

MADAME FROMENT.

Eh bien, j'écoute.

FROMENT.

Ecoute bien; faisons venir tous nos gens, tous nos garçons de ferme, eux, leurs femmes et leurs enfans; leur journée est payée, les terres aujourd'hui iront comme elles pourront, je m'en remets au bon Dieu; et puis, écoute.

MADAME FROMENT.

Eh bien, après.

FROMENT.

Fais mettre devant ma porte deux tonneaux de vin sur des tréteaux ; je veux que ce soir il n'y ait que le coq qui est sur le clocher, qui se tienne droit dans la paroisse.

MADAME FROMENT.

Deux tonneaux !

FROMENT.

Deux tonneaux : arrête les passants, et qu'ils viennent boire avec nous ; ils ne seront pas de trop.

## SCÈNE XIV.

### FROMENT, LE BAILLI, LE MAGISTER.

FROMENT.

Eh bien, bailli, qu'est-ce que tu as ? tu te frottes le front ? ce n'est pas de chagrin, sans doute ?

LE BAILLI.

Je suis bien embarrassé, Froment.

FROMENT.

Eh ! peut-on l'être, puisqu'il se porte bien ?

LE BAILLI.

Monsieur le comte va venir ici, et peut-être avec la comtesse; car on dit qu'elle suit en carrosse avec ses enfants.

FROMENT.

Eh bien, qu'est-ce que cela te fait?

LE BAILLI.

Qu'est-ce que cela me fait? il faudra les haranguer.

FROMENT.

Eh bien tu les harangueras.

LE BAILLI.

Et voilà mon embarras.

FROMENT.

Eh, pourquoi donc?

LE BAILLI.

D'après l'accident que je savois qui étoit arrivé à monsieur le comte, j'avois passé toute la nuit à apprendre par cœur, pour madame la comtesse, une harangue de consolation bien consolante; je lui disois comme quoi le ciel, parce qu'il nous aimoit, nous envoyoit des tribulations: ah! la harangue étoit belle!

FROMENT.

Eh bien!

LE BAILLI.

Eh bien, cela me dérange: tu sens bien que cette harangue-la, que j'avois faite pour la consoler de la mort de son mari, ne peut plus servir.

FROMENT.

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

LE BAILLI.

Oui, tant mieux;... mais je ne sais plus que dire, moi, car enfin je dois leur parler comme un bailli, et non pas comme un paysan.

FROMENT.

Laisse-moi faire, je haranguerai à ta place; je dirai que tu m'en as chargé, que tu as une migraine, et que tu ne peux parler.

LE BAILLI.

Mais, que diras-tu?

FROMENT.

Que t'importe? Va, va, je défie qu'on trouve à redire à ce que je dirai. Voici monsieur le comte, courons vite nous préparer.

## SCÈNE XV.

FROMENT, LE BAILLI, LE MAGISTER, LA COMTESSE, LE COMTE, PAYSANS, DOMESTIQUES.

DUO.

LE COMTE.

CHÈRE comtesse!

LA COMTESSE.

Ah! mon ami!

ENSEMBLE.

Mon cœur, pour toi seul, a frémi.

LA COMTESSE.

Mais, quel bonheur ! mais quelle ivresse !
Toi, près de moi.

LE COMTE.

Moi, près de toi,
Ah ! quelle source d'allégresse !
Près de toi, près de nos enfants,
Je vais passer ma vie.

LA COMTESSE.

Nous passerons des jours charmants,
Toujours dignes d'envie.

LES PAYSANS.

Laissons-les, craignons d'avancer;
Ah ! qu'ils sont aises de s'embrasser.

## SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, TRÉVILLE, LE BAILLI, LE MAGISTER, FROMENT, MADAME FROMENT, MADEMOISELLE FROMENT, BENJAMIN, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.

LE COMTE.

Avancez, mes amis ; eh bien, nous voici revenus

dans nos terres, et pour long-temps. Eh! vous voilà, bailli, qu'avez-vous?

LE BAILLI, *se tenant la tête.*

Une migraine affreuse.

LE COMTE.

J'en suis fâché.

LE BAILLI.

J'ai prié Froment de vous haranguer à ma place.

LE COMTE.

Je l'écouterai avec plaisir. Eh bien, Froment?

FROMENT.

« Monseigneur et madame la comtesse, il est impossible que vous puissiez deviner notre bonheur, et avoir une idée de la joie que nous avons de vous voir ici; car vous n'avez pas vu notre douleur. Ah! quel chagrin, bon Dieu! quel chagrin, quand nous avons su ce que.... ce qui... enfin l'accident qu'on nous a appris. Ah! c'est un bon garçon que Lafleur; c'étoit pour nous un ange du ciel, quand il nous a dit que vous arriviez. dans l'instant où nous ne savions plus que devenir, et vous voilà, et vous voilà, et madame la comtesse: et où sont donc vos beaux enfants! car, Monseigneur, nous vous aimons tous comme nous aimons les nôtres, et comme nos enfants nous aiment; car enfin... car enfin.... c'est ce que je vous souhaite: ah! il n'y a pas à vous rien souhaiter; tout ce qui est à nous est à vous, et à vous, est à vous..... est.... »

LE BAILLI.

Eh ! ce n'est pas ça, ce n'est pas ça.

LE COMTE.

C'est bien, monsieur Froment, c'est bien ; madame la comtesse et moi, nous vous rendrons bien les sentiments que vous avez pour nous. (*A la comtesse.*) Madame, voilà la vraie éloquence.

FROMENT.

Eh bien, bailli, m'en suis-je bien tiré ?

LE BAILLI.

A merveille : tu ne savois ce que tu disois ; va, va, Froment, la difficulté n'est pas de dire ce qu'on pense ; c'est quand on est obligé de penser à ce qu'on dit.

(*Les jeunes filles viennent présenter des fleurs au comte et à la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Restez ici, Monsieur, je vais chercher mon présent, et il ne sera pas le moins bien reçu.

## SCÈNE XVII.

LE COMTE, TRÉVILLE, LE BAILLI, LE MAGISTER, FROMENT, MADAME FROMENT, MADEMOISELLE FROMENT, DELPHINE, BENJAMIN, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.

LE COMTE.

Bonjour, madame Froment ; voilà vos filles ! elles sont fort aimables.

MADAME FROMENT.

Monseigneur, nous allons marier celle-la au fils du bailli.

LE COMTE.

Je lui donne la survivance de son père, si cela lui convient.

BENJAMIN.

Ah ! cela me convient bien.

MADAME FROMENT.

Monseigneur, voilà votre filleule.

LE COMTE.

Il y a peu de temps que je vous ai quittés, et elle me paroît encore plus grande que lorsque je suis parti.

MADAME FROMENT.

Ah ! Monseigneur, la mauvaise herbe....

DELPHINE.

Eh, ne dites donc pas cela, ma mère.

LE COMTE.

Il faut la marier de même que sa sœur.

DELPHINE.

Ah ! mon futur est bien loin, mon parrain.

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

## SCÈNE XVIII.

LE BAILLI, LE COMTE, LA COMTESSE, TRÉVILLE, LES ENFANTS DU COMTE, LA BONNE, LE MAGISTER, ANTOINE, FROMENT, MADAME FROMENT, MADEMOISELLE FROMENT, DELPHINE, BENJAMIN, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.

LE COMTE.

Eh! voilà Antoine; voilà mon libérateur, voilà mon libérateur. (*Il l'embrasse.*) Mes amis, c'est à lui que vous devez la conservation de mes jours.

LA COMTESSE.

C'est lui qui vous a conservé un bon seigneur, à moi un époux, et un père à mes enfants.

LES PAYSANS.

Ah! le brave homme! vive Antoine!

DELPHINE, *embrassant sa mère.*

Ah! ma mère! ah! mon père! le voilà. Ah! permettez, ma mère! permettez, Monseigneur! Ah! mon père! voulez-vous bien permettre?

FROMENT.

Dis ce que tu voudras.

DELPHINE.

Monsieur Antoine, êtes-vous marié?

ANTOINE.

Non.

DELPHINE.

Non !

ANTOINE.

Non.

DELPHINE.

Ma mère, il a dit non. Monsieur Antoine, j'ai dix-neuf ans, je suis sage, je suis fille de mon père que voilà, qui est un bon fermier de monseigneur, qui est mon parain ; vous avez un bon cœur, j'en ai un bon aussi, voulez-vous de moi en mariage ?

ANTOINE.

Mademoiselle, ne vous moquez pas de moi.

DELPHINE.

Peut-on se moquer d'un honnête homme ?

ANTOINE.

Ah ! si vous disiez vrai, que je serois heureux !

DELPHINE.

Oh ! je dis bien vrai.

ANTOINE.

Eh ! mais, par où ai-je pu mériter ?

DELPHINE.

Vous avez délivré monseigneur ; et si jamais je suis mauvaise femme, faites-moi ressouvenir de ce que vous avez fait, et je deviendrai bonne.

LA COMTESSE, *embrassant Delphine.*

C'est à moi de donner la dot.

LE COMTE.

Non, c'est à moi.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE COMTE, LA COMTESSE.

Mes enfants, je dois avant vous
Acquitter ce bienfait si doux.
C'est à nous...

CHŒUR.

Non, c'est à nous,
Non, non, Monseigneur, c'est à nous.
Ah! daignez nous satisfaire,
Ne nous soyez point contraire.

MADAME FROMENT.

Voyez nos cœurs reconnoissants.
Quoi! vous voulez à nos enfants,
Ainsi qu'à nous, servir de père?

ANTOINE.

Quoi! je pourrois obtenir votre cœur!

DELPHINE.

Oui, vous ferez, vous ferez mon bonheur.

LE COMTE, LA COMTESSE.

Laissez-nous l'avantage
De faire un si doux mariage.

CHŒUR.

Non, Monseigneur, c'est à nous, etc.

LA COMTESSE.

Laissons-les se livrer à la joie que votre présence leur procure. Ah! mon ami! quel bonheur d'être aimé!

FROMENT, *les faisant mettre à table.*

Allons, bailli, rions, buvons, chantons: femme, mets-toi là; et toi, notre cher Antoine, et toi, Delphine.

DELPPHINE.

Ah! il faut que nous servions le monde.

CHANTEURS, CHANTEUSES.

L'amour n'a qu'au village
Le front naïf et peu malin,
Quand il vient sous l'ombrage,
C'est toujours sans dessein:
Sans affecter rien,
Sans demander rien,
Qu'un simple badinage,
Il s'y prend si bien,
Qu'enfin il obtient
Tout ce qui lui convient.
Il rit, il pleure, il chante,
Et cela dans le même instant,
Le repos le tourmente,
Tant il est inconstant:
Sans affecter rien,
Sans expliquer rien,

Du désir qui le tente ;
Il s'y prend si bien
Qu'il soumet enfin
Le cœur le plus mutin.
Redoutez, jeune fille,
Le ton niais de ce badin ;
Plus vous êtes gentille,
Plus il fait le calin :
Sans demander rien,
Ce petit vaurien
Entre dans la famille ;
Car il fait si bien
Qu'enfin il obtient
Tout ce qui lui convient.

Laissez les rivières
Continuer leur cours,
Laissez les bergères
Se livrer aux amours.
Hélas ! leurs plus beaux jours
Ont des instants si courts !
Laissez les bergères
Se livrer aux amours.

La jeune Glicère
Tout amour refusoit,
Et sexagénaire,
Pleuroit et nous disoit :
Hélas ! les plus beaux jours
Ont des instants si courts !

Laissons les bergères
Se livrer aux amours.

Ainsi que vos mères,
Ont traité les leçons
De pures chimères
Et de vaines chansons ;
Profitez des beaux jours,
Leurs instants sont si courts !
Laissez les bergères
Se livrer aux amours.

FIN DE LA SUITE DU COMTE D'ALBERT.

4

# LE TONNELIER,

## OPÉRA COMIQUE, EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARRIETTES;

PAROLES D'AUDINOT ET DE QUÉTANT,

Musique d'AUDINOT.

Représenté pour la première fois le 16 mars 1765.

# NOTICE

## SUR AUDINOT.

Audinot (Nicolas-Médard), né à Nancy, faisoit partie de la troupe de l'Opéra-Comique lors de sa réunion aux comédiens italiens. Admis dans cette dernière troupe, il s'en retira après avoir essuyé un passe-droit. Il dirigea, pendant deux ans, le théâtre de Versailles; puis il revint à Paris où il établit, en 1769, des bamboches ou comédiens de bois qui eurent une grande vogue. Chaque figure imitoit un acteur de la comédie italienne; Polichinelle étoit le gentilhomme de la chambre, en exercice, distributeur des grâces; il substitua à ces marionnettes, de petits enfants, et prit alors pour inscription de son théâtre, ces mots : *Sicut infantes audi nos.* Par suite on y joua des pantomimes qui attirèrent tout Paris. La pantomime intitulée

*Dorothée*, et qui eut grand succès en 1782, est d'Audinot, qui avoit, le 28 septembre 1761, donné à la foire Saint-Laurent *le Tonnelier*, opéra comique en un acte. La pièce n'eut pas de succès : M. Quétant y fit des changements si considérables, qu'on peut la regarder comme une pièce tout à fait nouvelle. *Le Tonnelier* alors fut goûté du public, et est depuis resté au théâtre. Audinot excelloit dans les rôles à tablier; ce fut lui qui créa les rôles du *Maréchal Ferrant* et du *Tonnelier*, dans les pièces de ce nom. Il est mort à Paris, le 21 mai 1801.

---

Quoique nous nous soyons imposé la loi de n'admettre dans notre collection, aucune pièces d'auteur vivant, nous avons cru devoir y déroger en faveur du *Tonnelier* et du *Maréchal Ferrant*, qui sont en possession de la scène depuis un demi-siècle. M. Quétant a bien voulu nous accorder la permission d'imprimer ces deux pièces.

## PERSONNAGES.

---

MARTIN, tonnelier.
FANCHETTE.
COLIN, amoureux de Fanchette.
SEP, vigneron.
GERVAIS, oncle de Colin.

Le théâtre représente une boutique de tonnelier. Au fond, dans la coulisse, un cuvier qui est à moitié avancé sur la scène.

La scène est au village, dans la boutique de Martin.

# LE TONNELIER,

## OPERA COMIQUE.

### SCÈNE I.

COLIN, FANCHETTE.

DUO.

FANCHETTE.

Non, non, je ne veux pas.

COLIN.

Eh mais, jarni, par quel caprice?
A mon cœur plein de tes appas
Peux-tu faire cette injustice?

FANCHETTE.

Laisse-moi, Colin.

COLIN.

Donne-moi ta main.

FANCHETTE.

Non, non, laisse-moi, Colin.

COLIN.

Si, si, donne-moi ta main.

ENSEMBLE.

FANCHETTE. Mais finis donc.
COLIN. Non, non, non.
FANCHETTE. Finis donc.
COLIN. Non.

COLIN.

Par la jarni, je t'aime, et je veux t'en donner des preuves.

FANCHETTE.

AIR : *Eh rli, et rlan.*

Colin, il faut de la prudence,

COLIN.

Eh ! ventrebleu, j'ai de l'amour ;
Oui, je veux malgré ta défense,
Le dire à chaque instant du jour :
Sous tes lois mon ame enrôlée,
D'un pas vainqueur et triomphant,
Eh rli, et rlan,
Prétend marcher mèche allumée,
Eh rlan tan plan,
Tambour battant.

FANCHETTE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Tu parles toujours en soldat.

COLIN.

C'est que nous avons du service,
N'ai-je pas soutenu l'État
Pendant trois ans dans la milice?

FANCHETTE.

Et l'on t'a réformé cependant!

COLIN.

C'est qu'on ne pouvoit plus me garder. Comment diable! j'en savois plus que tous les autres : j'étois presque déjà la terreur du bataillon.

FANCHETTE.

Prends garde qu'on ne te donne encore ton congé.

COLIN.

Qu'appelles-tu mon congé?

FANCHETTE.

Not'maître ne cherche qu'une occasion pour te renvoyer; ne t'aperçois-tu pas, depuis quelque temps, qu'il est toujours grondeur quand il te parle, de mauvaise humeur?

COLIN.

Je ne l'ai jamais vu trop agréable.

FANCHETTE.

Hier il étoit sous la treille, et je l'épiois sans qu'il me vît; il étoit agité, frappoit du pied. Ce coquin de Colin me déplaît, disoit-il; c'est un paresseux, un railleur, il me débauche Fanchette, faut que je le chasse.

COLIN.

Comment tu crois qu'il est amoureux de toi, à son âge ?

FANCHETTE.

J'en suis sûre.

COLIN.

Quelles preuves en as-tu ?

FANCHETTE.

Beaucoup.

AIR : *Annette à l'âge de quinze ans.*

C'est un propos, c'est un regard
Que je remarque par hasard;
Mais malgré ses tendres discours,
Quand il soupire
Il me fait rire
De ses amours.

Si je cours, il est le premier
A s'empresser pour m'égayer :
Mais l'ardeur lui manque soudain;
Et son courage,
Glacé par l'âge,
Reste en chemin.

Lorsque j'essaie une chanson,
S'il veut entrer à l'unisson,
Notre duo prouve d'abord
Que la vieillesse
Et la jeunesse
Vont mal d'accord.

COLIN.

Comment ce vieux reitre ose venir en maraude sur un terrain que je conserve? ah mille zyeux! par la trente mille hallebardes! je veux!... Fanchette, ne me retiens pas.

FANCHETTE, *l'arrêtant.*

Que veux tu faire?

MARTIN, *dans la coulisse.*

Oui, oui j'irai.

COLIN.

Je vais me mettre à l'ouvrage.

FANCHETTE.

Tu as raison, voilà not'maître; travaille, Colin, travaille, et s'il te gronde, ne réponds rien ; entends-tu, mon ami?

COLIN.

Va, ne crains rien, laisse-moi faire.

## SCÈNE II.

MARTIN, COLIN, FANCHETTE.

MARTIN, *d'un ton grondeur.*

Que fait-on ici? (*D'un ton radouci.*)

AIR : *Tonrelon ton ton.*

A travailler toujours je vois Fanchette.

FANCHETTE.

Ah not'maître, vous ne sauriez croire comme nous nous occupons quand vous n'y êtes pas!

MARTIN, *continuant l'air précédent.*

C'est fort bien fait.... Que hache ce fripon?

COLIN.

No bourgeois c'est un cerceau que je...

MARTIN, *l'interrompant.*

Tais toi. ( *Poursuivant l'air.* )
L'aimable enfant. Ah! qu'elle est gentillette!

COLIN, *continuant l'air.*

Mais ce n'est pas gibier pour un barbon.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu dis?

COLIN.

Je chante. ( *Il achève l'air.* )

Ton relon ton ton,
Tontaine, ma tontaine;
Ton relon ton ton,
Tontaine ma ton ton.

MARTIN.

Je ne veux pas que tu chantes.

COLIN.

Comment je...

MARTIN.

Je ne veux pas que tu parles.

COLIN.

Ni parler, ni chanter ?

MARTIN.

Non, je veux que tu travailles.

COLIN, *chantant.*

Travaillons, travaillons de bon courage.

MARTIN.

Mais, je crois que tu te moques de moi !

FANCHETTE, *à Colin, à part.*

Tais toi donc.

MARTIN, *à Colin.*

Qu'as-tu fait pendant que j'étois dehors? Voyons; la futaille de monsieur Simon: est-elle chez lui ?

COLIN.

Elle est prête à revenir.

MARTIN.

Le baquet de la commère Jeanne.

FANCHETTE.

Je l'ai reporté, not'maître.

MARTIN.

D'où vient ce coquin n'y alloit-il pas?

COLIN.

Eh pargué! je faisois l'ouvrage de la boutique.

MARTIN.

L'ouvrage de la boutique? l'ouvrage de la boutique?... tiens, fainéant, regarde; ne voilà-t-il pas le cuvier du père Sep? ce cuvier qu'on attend! ce cuvier qu'on me redemande depuis huit jours! ce cuvier qui... que... pourquoi n'est-il pas fini? dis?

COLIN.

Eh! là, là, méchant; ne vous échauffez pas tant; la gorge vous enfle que ça fait trembler!

FANCHETTE.

Il ne se taira pas. (*A Martin.*) Regardez-moi donc, not'maître. (*Elle lui passe la main sous le menton.*) Est-ce que vous avez fait votre barbe aujourd'hui?

MARTIN.

Pourquoi cela?

FANCHETTE.

C'est que je vous trouve beau comme tout.

MARTIN, *riant et prenant la main de Fanchette.*

Tout de bon, mon petit chat.

COLIN.

Ah! le bel oiseau, vraiment.....

MARTIN.

Encore? Voilà un coquin qui aime terriblement à chanter!

FANCHETTE.

Pourquoi lui défendre de chanter, not'maître?

cela egaie; tenez, prenez vos outils, travaillez un peu avec nous, et chantez aussi quelque chose, pour nous donner courage.

MARTIN.

Est-ce que ça te feroit plaisir?

FANCHETTE.

Oh! beaucoup, j'aime à vous voir de bonne humeur.

COLIN.

Allons, not'bourgeois! un petit air, ça n'vous coûtr'a rien, vous qui chantez tous les jours au lutrin.

MARTIN.

Tu ne te tairas pas!

FANCHETTE, *à Martin.*

Il a raison; chantez quelque chose, not'maître! votre voix me réjouit comme le violon du ménétrier.

MARTIN.

Tu veux que je chante?

FANCHETTE.

Oui; et nous ferons chorus.

MARTIN.

Allons donc.

ARIETTE.

C'est pour le dieu du vin
Qu'il faut nous mettre en train.

A l'ouvrage
Livrons-nous gaiment,
En attendant qu'un doux instant,
De nos peines nous dédommage.
A grands coups,
Hâtons-nous,
Signalons notre courage,
Demain, l'amour
Aura son tour.
Travaillons ardemment,
Pan, pan, pan, pan,
Demain l'amour
Aura son tour.

FANCHETTE.

Travaillons ardemment,
Demain l'amour
Aura son tour.

COLIN.

Travaillons ardemment,
Patapan, patapan;
Demain l'amour
Aura son tour.

MARTIN.

Climène, au cabaret,
Vit un jour Colinet.
La bergère
Voulut se fâcher,
Mais l'amant, sans s'effaroucher,
Lui dit, en lui donnant un verre,

Paix, tais-toi ;
Si je boi,
C'est à ta santé, ma chère.
Demain l'amour
Aura son tour?

ENSEMBLE.

Travaillons ardemment, etc.

MARTIN.

Oh! ça Fanchette, c'est à toi, maintenant. Dis moi quelqu'une de ces jolies chansons que tu chantes quand tu es sous l'ormeau avec tes compagnes?

FANCHETTE.

Ah volontiers! laquelle aimez-vous mieux?

MARTIN.

Eh, celle que j'entends si souvent, qui dit... elle me paroît toujours nouvelle, quand c'est toi qui la chantes.

FANCHETTE, *chante.*

Il étoit une fille.....

MARTIN.

Ce n'est pas ça.

FANCHETTE, *chante.*

Les filles de ce hameau.....

MARTIN.

Ce n'est pas encore ça... Eh morbleu! ça commence par un verger... avec un amour, et puis un jardin, de fillette... avec des raisins.

ROMANCE.

FANCHETTE.

Dans un verger, Colinette
Vit un jour du beau raisin;
Elle se croyoit seulette,
Vite elle y porta la main.
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendoit là;
Il saisit sa main bien vite,
Et de son arc la blessa;
La pauvre fille, interdite,
Fit un cri, puis soupira.

Ah! ah! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger?
La faute, belle indiscrète,
Va vous donner à songer;
En vendange, une fillette
Court souvent plus d'un danger.

MARTIN.

Comme c'est chanté! ça me pénètre jusqu'au fond du cœur : faut que je t'embrasse pour te récompenser.

COLIN, *se mettant au devant.*

Not'bourgeois, v'là mon maillet qui se démanche.

MARTIN, *le repoussant avec colère.*

Eh, vas-t'en au diable avec ton maillet; raccommode-le.

FANCHETTE.

Nous irons demain à la fête, n'est-ce pas?

MARTIN.

Oui, oui, nous irons; nous deux, ma petite.

FANCHETTE.

Oh! comme nous danserons, comme nous chanterons, not'maître; essayons un peu pour nous mettre en train. ( *Elle le prend par la main et chante.* )

MARTIN.

Oui, oui, nous danserons demain; pour le présent, j'ai autre chose à faire. Pendant que je m'amuse à sauter, j'oublie que j'ai affaire ailleurs. J'ai promis au voisin de lui mettre une pièce en perce. Fanchette, vas-t'en au jardin, arroser les fleurs; cueilles-en si tu veux, et amuse-toi jusqu'à mon retour.

FANCHETTE.

J'y vais, not'maître. ( *Elle sort.* )

MARTIN, *à Colin.*

Toi, travaille : ou morbleu, tu auras affaire à moi. ( *Il sort.* )

COLIN, *sans l'écouter.*

En revenant de Charenton,
D'où venez-vous, belle? Promenez-vous donc :

Je rencontris la p'tite Fanchon,
Sautant, chantant la p'tite chanson :
D'où venez-vous ?
Promenez-vous,
Promenez-vous belle;
D'où venez vous belle? Promenez-vous donc.

## SCÈNE III.

### COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Colin.

COLIN.

Ah! c'est toi, Fanchette? tu ne cueilles donc pas des fleurs?

FANCHETTE.

Non, j'attendois qu'il fût parti pour revenir. Tiens, comme nous allons demain à la fête, prends ce ruban, dont une dame de la ville m'a fait présent l'autre jour. Je l'ai reçu à ton intention, mon ami, pares-t'en à la mienne.

COLIN.

Est-il bien vrai, que ce soit d'une dame?

FANCHETTE. *vivement.*

Oh, ça n'est pas d'un monsieur, je t'assure! c'est de cette dame à qui je vais souvent porter des fruits.

COLIN.

Ecoute Fanchette :

AIR : *A la façon de Barbari.*

Je veux bien m'en fier à toi ;
Mais en épouse habile,
Ne vas pas me garder ta foi
Comme on fait à la ville.

FANCHETTE.

Autrement qu'aux champs aime-t-on,
La faridondaine, la faridondon ?

COLIN.

Non, mais on y coiffe un mari,
Béribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

FANCHETTE.

Est-ce que tu aurois déjà de la jalousie ?

COLIN.

Oh que nenni ! ça te feroit v'nir l'idée d'm'en donner.

FANCHETTE.

Ah ça, Colin, pendant que nous sommes seuls, dis moi, comment ferons-nous pour nous marier ?

COLIN.

Eh pardi ! comme les autres : qu'est-ce qu'il y a donc là de difficile ?

FANCHETTE.

C'est que not'maître n'y consentira jamais.

COLIN.

Ah, faudra bien qu'il y consente : après tout, est-il ton père? est-il ta mère?

FANCHETTE.

Non : mais depuis que je les ai perdus, c'est lui qui m'élève, et je n'aurois jamais la force de résister à sa volonté.

COLIN.

Ah! je lui parlerai, moi; laisse faire.

FANCHETTE.

Tu n'es pas assez raisonnable; tu gâterois tout.

COLIN.

Aimes-tu mieux l'épouser?

FANCHETTE.

Nenni vraiment!

COLIN.

Eh bien dame, arrange donc ça : tu dis qu'il veut de toi pour sa femme, qu'il ne voudra pas que tu sois la mienne; tu voudrois bien m'épouser, et tu serois fâchée de le mécontenter.

FANCHETTE.

Je voudrois que tu imaginasses quelque moyen de le déterminer, sans que ça vînt tout à fait de nous.

COLIN.

Attends ; par ma foi, tu me fais songer à une chose qui peut nous servir.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est, voyons.

COLIN.

Maître Martin doit cent écus à mon oncle Gervais, le meunier, qui n'est pas à ça près, et qui nous aime tous les deux. J'm'en vais lui conter tout, l'engager à venir demander son argent à not'maître. Laisse faire... faudra que le bourgeois nous marie, ou qu'il paye : de ton côté rebute-le tant que tu pourras.

FANCHETTE.

Ne t'inquiète pas, la première fois qu'il me défendra de t'parler, je lui dirai tout c'que je pense.

COLIN.

Je suis d'avis d'aller chez mon oncle.

FANCHETTE.

Non, il sera assez tôt quand ta journée sera faite ; je m'en vais bien vite, de peur que not'maître ne revienne et ne nous trouve ensemble. Adieu, mon ami Colin.

COLIN.

Adieu, ma p'tite Fanchette ; laisse-moi donc seulement baiser ta main.

FANCHETTE.

Tantôt, tantôt; songe à ton ouvrage.

## SCÈNE IV.

COLIN, *seul.*

Qu'c'est gentil! on a bien raison de rechercher les femelles! il n'y a morgué du plaisir qu'avec ça.

ARIETTE.

QUAND je vois Fanchette,
Certain je ne sais quoi
Me met tout hors de moi.
Quand je vois Fanchette,
Je regrette
De ne pouvoir toujours
Parler de mes amours.

La chose la plus belle
Est un joli minois;
Sa vue est toujours nouvelle,
Même après cent fois.
Auprès d'une fille
Gentille,
Le cœur s'en va,
Et l'on a
Du plaisir à cela.

Quand je vois Fanchette, etc.

## SCÈNE V.

### MARTIN, COLIN.

MARTIN.

Où est Fanchette?

COLIN, *à part.*

Voyez-vous! toujours Fanchette!

MARTIN.

Colin, où est Fanchette?

COLIN, *à part.*

Divertissons-nous à l'impatienter? (*Il redit le couplet.*)

En revenant de Charenton,
Promenez-vous belle,
Promenez-vous donc.

MARTIN, *après l'avoir écouté d'un air impatient.*

Colin!

COLIN.

Au diable! (*Il continue le couplet.*)

Je rencontris, etc.

MARTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chanteur maudit, m'écouteras-tu?

COLIN.

Ah! c'est vous, bourgeois? eh, quel diable, vous criez comme un sourd!

MARTIN.

Pourquoi ne me réponds-tu pas quand je te parle?

COLIN.

Pourquoi m'interrompez-vous ? j'étois dans l'enthousiasme ; encore un coup de verlope et, je vous finissois une douve d'un propre...

MARTIN.

Il n'est pas question de cela.

COLIN.

J'aurois donné six francs pour que cette douve fût finie à mon goût.

MARTIN.

Je te dis encore une fois, qu'il n'est pas question...

COLIN, *avec emphase.*

Voyez quel tour cela prenoit, quelle grâce, quelle délicatesse !

MARTIN.

Veux-tu te taire.

COLIN.

Morbleu, après cela je ne travaille plus, et je jette tout au diable. (*Il jette son ouvrage sur les jambes de Martin.*)

MARTIN.

Aye !... ce coquin m'a estropié.

COLIN.

Dame, excusez ; que ne vous rangiez-vous ; c'est un reste du feu de l'action.

MARTIN.

Peste soit de l'action ! Où est Fanchette ?

COLIN.

Fanchette ? elle n'est pas ici.

MARTIN.

Je le sais bien.

COLIN.

Pourquoi donc me le demandez-vous? laissez-moi travailler.

MARTIN.

Je te demande en quelle maison, en quel endroit, chez quelle personne elle est allée ? Est-ce assez m'expliquer ? M'entends-tu ?

COLIN.

Oh! oui, cela est clair. Savez-vous bien le jardin de monsieur Persil ?

MARTIN.

Oui.

COLIN.

Eh bien, ce n'est pas là. Mais au bout de ce jardin, il y a une place. Ce n'est pas encore là. Mais prenez la troisième... attendez, c'est la quatrième... non; oui. prenez la quatrième porte à droite, et entrez chez Madeleine-le-Hargneux, qui vous montroit à deux doigts du temps de votre défunte, d'heureuse mémoire, c'est là. Etes-vous content?

MARTIN.

Oui, excepté tes réflexions, qui sont imperti-

nentes. Mais changeons de propos : Mon ami, j'ai une grâce à te demander.

COLIN.

Oh, oh ! Voyons, de quoi s'agit-il?

MARTIN.

De décamper d'ici tout-à-l'heure.

COLIN.

Moi ?

MARTIN.

Toi.

COLIN.

Allons donc, vous voulez rire.

MARTIN.

Morbleu! je ne ris pas.

COLIN.

Ah! v'là que vous riez tout en disant ça.

MARTIN.

Ne t'y fie pas ; c'est tout de bon, je te dis; et... Tout de bon.

COLIN.

Eh bien, not'maître, v'là qu'est dit; j'm'en vas ; nous compterons même un' autrefois, si ça vous fait plaisir; mais quoique nous nous quittions, ça n'empêche pas que nous ne restions amis? N'est-ce pas?

MARTIN.

A la bonne heure, mais que ce soit de loin.

COLIN.

Vous ne me refuserez peut-être pas non plus un petit plaisir que je vas vous demander.

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

COLIN.

De venir à la noce.

MARTIN.

La noce, de qui ?

COLIN.

Eh pardi ! de Fanchette et de moi.

MARTIN.

Ecoute Colin ; vois-tu bien ce bras-là ?

COLIN.

Oui parbleu, il ressemble à l'épée d'un maltotier : il branle dans le manche.

MARTIN.

Devines-tu à peu près ce qu'il peut peser muni d'un bon bâton ?

COLIN.

Non.

MARTIN.

Eh bien, s'il t'arrive de dire un mot à Fanchette et d'approcher de ma maison, je te l'apprendrai. Souviens-t'en.

COLIN.

Allons donc !

DUO.

MARTIN.

Prends garde à toi ;

COLIN.

Comment, à moi ?

MARTIN.

Crains mon courroux.

COLIN.

Que ferez-vous ?

MARTIN.

Morbleu ! ce bras t'étrillera.

COLIN.

Parbleu ! nous verrons çà.

Sans adieu not'maître ; je reviendrai voir bientôt si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments. Au revoir, bourgeois.

En revenant de Charenton.

( *Il sort.* )

MARTIN.

Reviens, reviens.

## SCÈNE VI.

MARTIN, *seul.*

L'AIR goguenard de ce coquin me donne à penser qu'il s'entend avec Fanchette... Mais non, bannissons cette idée ; et puisque j'en suis heureusement débarrassé, remettons-nous avec un peu de vin de la fatigue qu'il m'a causée. J'ai sur moi ma dame Jeanne... Ah! ma pauvre gourde, depuis que je suis amoureux, vous êtes bien négligée! Mais qu'y faire? Tout change, il faut prendre le temps comme il vient.

ARIETTE.

Loin des soucis et des alarmes,
L'esprit en paix, le cœur joyeux,
Autrefois avec mille charmes
Le bon vin s'offroit à mes yeux.
Lorsque par une chansonnette,
Je célébrois un sort si doux,
Pour la rendre plus guillerette,
Ma gourde y mêloit ses glouglous.
Aujourd'hui du dieu de la treille,
L'amour vient usurper les droits;
Il triomphe de ma bouteille,
Et me force à suivre ses lois.

## SCÈNE VII.

MARTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Vous êtes de bonne humeur, not'maître, car on vous entend parler de loin.

MARTIN.

Voici la friponne. (*Brusquement.*) D'où venez-vous ?

FANCHETTE, *intimidée.*

De chez Madeleine.

MARTIN.

Qu'avez-vous là ?

FANCHETTE.

C'est un gâteau, que Madeleine m'a donné pour goûter avec Colin.

MARTIN.

Et l'avez-vous vu Colin ?

FANCHETTE.

Non vraiment.

MARTIN.

Regardez-moi là ; que je voie si vous mentez.

FANCHETTE, *tremblante.*

Je ne ments pas, demandez plutôt.

MARTIN.

Tu trembles, ma petite? est-ce que tu as peur de moi ; va rassure-toi? tout ce que je te dis est pour ton bien. Ne parle plus à ce Colin, c'est un libertin, un mauvais sujet, que je viens de renvoyer.

FANCHETTE.

Vous avez renvoyé Colin! pourquoi donc? quel mal a-t-il fait?

MARTIN.

Beaucoup. Il est trop jeune pour ma boutique. Trop paresseux quand je suis à la maison, et trop éveillé quand je n'y suis pas. Enfin suffit, il me déplaisoit.

FANCHETTE.

Mais il étoit plein d'attention pour moi?

MARTIN.

Tant pis morbleu, tant pis, voilà le mal.

FANCHETTE.

Où est donc ce grand mal?

AIR.

Près de moi dans la boutique,
Colin travaille du matin :
L'ouvrage fait, il s'applique
A cultiver notre jardin.
Par fois à cligne-musette,
Quand le jour tombe et s'en va,
Nous jouons sous la coudrette :
Quel mal trouvez-vous donc là?

MARTIN.

Voilà ce qui me chagrine,
Tu fuis souvent seule au jardin;
Puis, afin qu'il te devine,
Tu dis : C'est fait, c'est fait, Colin.
Colin accourt : réponds, de grace,
Qu'arrive-t-il de tout cela ?

FANCHETTE.

Je suis prise, il prend ma place;
Quel mal trouvez-vous donc là.

Quand je suis ici seulette,
Ne venez vous pas près de moi
Me dire : Chère Fanchette,
Tiens, je brûle d'amour pour toi ?
Colin en agit de même.
Puis-je me fâcher de ça ?
Comme vous, il dit qu'il m'aime;
Quel mal trouvez-vous donc là ?

MARTIN.

Enfin, je ne veux plus que tu lui parles. Fais-moi ce plaisir, ou je me fâcherai.

FANCHETTE.

Et s'il vient me parler, lui ?

MARTIN.

Ferme-lui la porte au nez.

FANCHETTE.

Si je le rencontre dans la rue ?

MARTIN.

Tourne-lui le dos. Fais ce que je dis, Fanchette, tu seras ma bonne amie, ma petite femme; je me ferai beau pour te plaire. Je t'aimerai, je te caresserai, te... mais tu as envie de dormir, tu bailles; va te coucher, mon enfant, va.

FANCHETTE.

Il est encore de trop bonne heure.

MARTIN.

Tu t'en leveras plus matin.

FANCHETTE, *à part.*

J'y vais, mais je reviendrai tout aussitôt qu'il sera retiré. ( *Haut.* ) Bonsoir not'maître.

MARTIN.

Bonsoir, mon petit chat. Voilà comme on les endort avec un peu de douceur: on fait de cela tout ce qu'on veut. La pauvre enfant n'a pas plus de malice... mais je ne suis pas mal adroit non plus, moi. Bien futé qui m'attraperoit. Je ne me sens pas trop d'humeur de travailler ce soir. J'aime mieux mettre en ordre quelques mémoires. Les portes sont bien fermées. Allons voir ce qui m'est dû; car j'ai besoin d'argent pour ma noce.

## SCÈNE VIII.

COLIN, FANCHETTE, *sortant doucement de sa chambre.*

RÉCITATIF.

Fort bien, il est entré; voyons
Si Colin n'est point aux environs.
Qu'aura-t-il fait? Dois-je espérer
De le voir bientôt arriver?
J'entends du bruit... on ouvre... c'est lui-même;
C'est Colin : quel plaisir extrême !
Colin ? Colin ? Mais je n'entends plus rien.
Ah ! je l'appelle en vain.

AIR.

Qu'il tarde à ma tendresse
De te voir, cher Colin !
Viens, viens à ta maîtresse
Annoncer son destin.
Qu'un doux espoir t'amène;
Qu'il rassure mon cœur;
Et qu'il fasse à ma peine
Succéder le bonheur.
Si l'amour nous rassemble,
S'il protège nos feux,
S'il nous unit ensemble,
Que nous serons heureux !

Nos ames, enchaînées
Au gré de leurs désirs,
Se verront couronnées
Par la main des plaisirs.

Qu'il tarde, etc.

COLIN, *arrivant.*

Fanchette !

FANCHETTE.

Ah te voilà ! As-tu vu ton oncle ?

COLIN.

Il va venir. Où est allé maître Martin ?

FANCHETTE.

Dans sa chambre, et je crois se coucher. Mais comment es-tu entré ?

COLIN.

Avec la clé, que not'maître avoit oublié de m'ôter. Ah ça, bonsoir, tiens-toi prête pour quand mon oncle viendra réveiller le daron.

FANCHETTE.

Pourquoi t'en aller si vite ?

COLIN.

C'est que j'ai peur d'être entendu par maître Martin ; les amoureux ne dorment guère, comme tu sais, et les jaloux ont l'oreille fine.

FANCHETTE.

Tu sais bien qu'il est trop éloigné pour nous en-

tendre; et quand il viendroit, il marche si pesamment, que le bruit nous préviendroit, et l'empêcheroit de nous surprendre : as-tu soupé ?

COLIN.

Non vraiment, je n'osois pas te le dire; mais j'ai une faim de diable.

FANCHETTE.

Attends-moi. ( *Elle va dans sa chambre.* )

COLIN.

Que vas-tu faire? Je crois à tout moment entendre ce peste de vieillard.

FANCHETTE, *revenant.*

Tiens, voilà un gâteau et une bouteille de vin que je voulois te donner, et dont Madeleine m'a fait présent : nous en ferons notre petit souper.

COLIN.

Tu as raison, ventrebleu! cela vient à propos comme une roquille d'eau-de-vie le jour d'une bataille. Quoi! tu mets une serviette! mangeons sur le tonneau sans cérémonie.

FANCHETTE.

Approche ce banc; asseyons-nous; mets-toi là : ah! c'est trop près, recule un peu.

COLIN.

Pourquoi donc?

FANCHETTE.

C'est que tu me gênes.

COLIN.

Comme tu voudras ; es-tu bien à présent ?

FANCHETTE.

Oui, mon ami. Veux-tu que je te verse à boire ?

COLIN.

Pourquoi pas? ( *Il chante.* )

Et allons gai, réjouissons-nous.

FANCHETTE, *lui mettant la main sur la bouche.*

As-tu oublié que not'maître est là?

COLIN.

Ma foi, je n'y pensois plus.

## SCÈNE IX.

FANCHETTE, COLIN, SEP, *ivre.*

SEP.

Fort bien, fort bien, voisins, vive la joie. ( *Il chante.* )

Allons, gai, réjouissons-nous.

FANCHETTE.

Ah ciel! nous sommes perdus ! Colin, tu as laissé la porte ouverte !

SEP.

Comment ! est-ce qu'il n'y a personne ici ? Oh garçon ! la boutique.

COLIN.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez, père Sep ?

SEP.

Ah ! c'est toi Colin ? comment te portes-tu, mon ami ?

FANCHETTE.

Ne faites donc pas tant de bruit, et dites doucement ce que vōus voulez ?

SEP.

Ce que je veux ? ma foi, je n'en sais rien, je ne m'en souviens plus ; et cependant faut bien que j'sois venu pour quelque chose, car c'est tout simple ça.

COLIN.

Parlez donc bas.

SEP, *très haut.*

Comment ! parler bas, est-ce qu'il y a des malades ici ?

FANCHETTE.

Non, c'est not'maître qui dort.

SEP.

Il dort ; eh bien ! vous veillez vous autres ? n'est-ce pas, enfants ?

FANCHETTE.

Encore une fois, père Sep! parlez donc bas! (*A part.*) Ce vilain homme me fait mourir de frayeur.

COLIN.

Eh bien, avez-vous trouvé ce que vous vouliez dire? N'est-ce pas votre cuvier?

SEP.

Mon cuvier? non; si fait; ah! c'est juste, je m'souviens; oui, c'est mon cuvier que j'voulois d'mander à maître Martin.

COLIN.

On vous le portera demain, père Sep. Laissez-nous, et allez vous coucher. Bonsoir.

SEP.

Comment! bonsoir; que j'm'aille coucher! à qui parles-tu mon ami? Je m'en irai si je veux?

COLIN.

A votre aise.

SEP.

Et je resterai s'il me plaît.

FANCHETTE.

Vous avez raison. (*A part.*) Jamais nous ne pourrons nous en défaire!

SEP.

Voilà un plaisant orlibrius de vouloir envoyer coucher un syndic de communauté, marguiller de

la fabrique, un homme décoré dans les charges. Apprenez que je suis honnête homme, moi, si vous ne me connoissez pas, et quand à ce qui est de ça... (*A Fanchette.*) Oh ça. mon p'tit trognon, un p'tit baiser pour faire la paix.

FANCHETTE.

Allez, allez, père Sep, nous verrons ça un autre jour.

SEP.

Vous ne voulez pas! eh bien la liberté! *libertas!* Je m'en vas, bonsoir.

COLIN.

Ah, par ma foi, nous sommes bienheureux d'en être quittes.

FANCHETTE.

Ah! la vilaine chose qu'un ivrogne!

SEP, *revenant.*

Dites donc, enfants de la joie, voulez-vous bien me permettre d'allumer ma pipe à votre feu?

FANCHETTE.

Ah! le voilà encore.

COLIN.

Mais pargué, ne criez donc pas si fort, papa?

SEP.

Est-ce que je ne parle pas bas? je fais pourtant des efforts pour adoucir ma voix. (*Il parle très fort.*)

FANCHETTE.

Oh! je m'en vais moi, car il ne finira pas.

SEP, *l'arrêtant.*

Restez, restez donc la p'tite mère, que je ne vous chasse pas; quel diable... ( *Apercevant la bouteille.* ) Ah, ah! qu'est-ce que c'est que ça? du vin? est-il bon, enfants? voyons; je suis altéré comme tous les diables; vous voulez bien me permettre? ( *Il boit.* )

COLIN, *à Fanchette qui s'impatiente.*

Mais, Fanchette, que veux-tu? vaut mieux le laisser faire que de l'obstiner. Eh bien, patron, êtes vous désaltéré?

SEP.

Oui, mon enfant. Bonsoir. ( *En regardant Fanchette.* ) Le joli p'tit ménage! l'ami Colin, tu m'as l'air d'un gaillard qui n'arrange pas mal ses flûtes. Et vous la p'tite mère, il me paroît que... vous savez bien où vous mettez les vôtres, n'est-ce pas? ( *Il prend un bout de la serviette.* ) Vot'vin étoit admirable. ( *Il secoue la serviette en prononçant le dernier mot, et jette à bas le tonneau avec tout ce qui est dessus.* )

FANCHETTE.

Oh ciel, tout est renversé, la lumière éteinte!

SEP.

Bonne nuit, mes enfants, prenez garde de réveiller le patron, entendez-vous?

( *Il sort.* )

COLIN.

Le diable qui t'emporte!

FANCHETTE.

Tu n'es pas sauvé, Colin?

COLIN.

Eh non, je ramasse ce qu'il a fait tomber.

FANCHETTE.

Dépêche-toi. J'entends remuer là haut... je me sauve, tâche de t'échapper. ( *Elle entre dans sa chambre.* )

## SCÈNE X.

COLIN, *seul.*

TACHER est bien dit ; car je suis si entrepris, que je ne sais où mettre les pieds... On vient, c'est maître Martin ; je tiens le tonneau, cachons-nous derrière ; je m'esquiverai, si je peux, sans être vu.

## SCÈNE XI.

MARTIN, *un flambeau à la main ;* COLIN.

MARTIN.

ARIETTE.

SILENCE, écoutons ;
Paix, tout doux, approchons ;
Je crois entendre
Descendre
Ici quelque fripon.

Mais, non, je ne vois personne;
J'ai pourtant dans la maison,
Entendu faire carillon.
Haye ! haye ! je frissonne.
Ce n'est rien, par bonheur.
Comment ! à mon âge,
Je manque de courage ?
Allons, il faut avoir du cœur.
Chut ! chut ! je vois quelque chose là bas
Qui ne bouge pas ;
Tâchons de reconnoître
Ce que ce peut être.
Hem ! hem ! Hélas. je n'ose avancer,
Je n'ose m'approcher ;
Il vaut mieux me retirer.

( *A mesure que Martin se retire, Colin fait rouler le tonneau du côté de la porte, pour se sauver.* )

Ce tonneau qui marche tout seul ! A moi ! au voleur ! à l'aide ! Fanchette !

COLIN.

Je ne pourrai jamais partir sans qu'il me voie.

MARTIN, *s'avançant.*

Je crois que c'est ce maraud de Colin ?

COLIN.

Eh, oui c'est moi, not'bourgeois : est-ce que vous ne me reconnoissiez pas.

MARTIN.

Ah ! tu y reviens encore ; pour le coup tu ne l'échapperas pas.

COLIN.

Gageons que si...

MARTIN, *court pour ramasser le manche à balai.*
Attends, attends.

COLIN, *s'enfuyant.*

Oui, oui, attendez-moi, je vas revenir.

MARTIN.

Ah, le coquin !

## SCÈNE XII.

### FANCHETTE, MARTIN.

FANCHETTE.

Qu'avez-vous donc à crier, not'maître; comme vous paroissez en colère !

MARTIN.

Taisez-vous.

FANCHETTE.

Bon Dieu! comme vous êtes laid, quand vous voulez vous fâcher! je m'en vais, vous me faites peur !

MARTIN.

Restez, morbleu, restez.

FANCHETTE.

Ah, le mauvais! finissez, vous me faites mal : laissez-moi aller.

MARTIN.

Oui, je te laisserai aller... mais tu me diras auparavant, ce que Colin est venu faire ici ce soir ?

FANCHETTE.

Quoi! Colin est venu ?

MARTIN.

Tu le sais bien, friponne, et c'est toi qui l'as introduit.

FANCHETTE.

Moi ?

MARTIN.

Oui, tu lui as ouvert la porte, tu l'as fait entrer, tu voulois t'en aller avec lui, tu voulois... Dis donc que cela n'est pas vrai ?

FANCHETTE, *pleurant.*

Allez, c'est bien méchant, d'inventer des impostures pareilles.

MARTIN, *à part.*

La voilà qui pleure.

FANCHETTE.

Je ne vous aurois pas cru capable de cela.

MARTIN.

Eh bien, parle, apaise-toi, ma petite ; je veux bien croire que tu n'es pas d'accord avec ce coquin ; mais si tu ne lui as pas ouvert, comment est-il entré ?

FANCHETTE.

Lui aviez-vous ôté la clé en le renvoyant?

MARTIN.

Non vraiment, tu m'y fais penser.

FANCHETTE, *toujours pleurant.*

Allez, c'est bien mal à vous de me traiter comme vous avez fait.

MARTIN.

Ce n'étoit pas pour te faire de la peine, ma petite.

FANCHETTE.

Pourquoi donc?

MARTIN.

C'étoit pour rire. Allons touche-là, et soyons bons amis. Tu ris! c'est signe que tu ne m'en veux plus; n'est-ce pas?

FANCHETTE.

Ah! vous ne devinez pas tout.

MARTIN, *à part.*

Elle n'ose pas me dire qu'elle m'aime. Oh ça Fanchette, je ne retournerai pas là haut, et je vais travailler pour passer une heure avec toi; ça te fera-t-il plaisir?

FANCHETTE.

Oh! pour cela oui. (*A part.*) Pendant ce temps-là Colin reviendra.

MARTIN, *à part.*

Je ne me trompois pas, elle m'aime de tout son

cœur; aide-moi à mettre ce cuvier en place, que je le ratisse en-dedans. Quel plaisir j'aurai quand tu seras ma femme!

FANCHETTE.

Oh! nous n'en sommes pas là.

MARTIN.

Laisse faire, cela viendra.

FANCHETTE.

Ah! peut-être.

MARTIN.

Pourquoi pas? est-ce que tu ne me trouves pas assez beau?

FANCHETTE.

Oh! je ne dis pas cela.

MARTIN.

Voudrois-tu que je fusse plus jeune?

FANCHETTE.

Oh! non.

MARTIN.

Plus riche?

FANCHETTE.

Je ne vous en aimerois pas davantage.

MARTIN.

Eh bien, c'est parler cela; oui, ma petite Fanchette, contentement passe richesse; mais l'un et l'autre sont bons; ne t'inquiète pas; tu trouveras avec moi le plaisir et le profit. Compte sur ma parole. ( *Il entre dans le cuvier.* )

## SCÈNE XIII.

MARTIN, *dans le cuvier;* FANCHETTE, COLIN.

COLIN, *à part*, *à Fanchette.*

Fanchette ?

FANCHETTE.

Il est là-dedans.

MARTIN.

Je ne crois pas que Colin ait envie de revenir ; qu'en dis-tu, Fanchette ?

FANCHETTE.

Oh ! vous dites bien, not'maître. ( *A Colin.* ) Et ton oncle ?

COLIN.

Il me suit.

MARTIN.

Fanchette, tu ne dis mot; est-ce que tu es encore fâchée ?

FANCHETTE.

Oh! non ; je suis très contente.

MARTIN, *à part.*

Elle est contente d'être auprès de moi, que je suis heureux! Fanchette, dis-moi quelque chose de drôle pendant que je travaille ; ça nous fera passer le temps.

FANCHETTE.

Je sais bien une chanson nouvelle, mais je n'ose pas vous la dire.

MARTIN.

Pourquoi ?

FANCHETTE.

C'est qu'elle est sur Jacques, le tonnelier.

MARTIN.

Qu'importe, à cause que c'est un confrère ; chante toujours.

COLIN.

Pardi ça vient bien.

MARTIN.

Eh bien, chante donc, Fanchette, chante!

FANCHETTE.

Allons, allons.

CHANSON.

Un tonnelier, vieux et jaloux,
Aimoit une jeune bergère :
Il comptoit être son époux ;
Mais il n'avoit pas su lui plaire.
Lubin, berger jeune et bien fait,
Courtisoit la belle en secret.
Travaillez, travaillez, bon tonnelier,
Raccommodez votre cuvier.

MARTIN, FANCHETTE.

Travaillez, travaillez, bon tonnelier,
Raccommodez votre cuvier.

MARTIN.

Elle est, par ma foi, bonne celle-là; chante, chante.

FANCHETTE.

Un jour dans le fond d'un cuvier,
Travailloit cet amant antique;
Lubin, habile à l'épier,
Entre aussitôt dans sa boutique,
Et par les plus tendres discours,
Charme l'objet de ses amours.
Travaillez, etc.

MARTIN.

Fort bien, fort bien! (*Il rit.*) Ah, ah, chante, chante.

FANCHETTE.

Le jaloux ne soupçonne rien,
Et son ouvrage seul l'occupe;
Mais Lubin sait user très bien
Du temps que lui laisse sa dupe;
Et de sa maîtresse à l'instant,
Il baise la main tendrement.
Travaillez, etc.

MARTIN.

Eh bien, tu ne chantes plus Fanchette? est-ce que c'est la tout?

FANCHETTE.

Si fait, si fait.

MARTIN.

Eh bien! chante, chante.

FANCHETTE.

L'amant, charmé de ce destin,
Se plaisoit à ce badinage;
Et, peu satisfait de la main,
Il voulut oser davantage;
Aux oreilles du vieux jaloux,
Il prend un baiser des plus doux.

(*Martin sort la tête hors de son cuvier, pendant que Colin veut embrasser Fanchette.*)

Travaillez, travaillez, bon tonnelier,
Raccommodez votre cuvier.

MARTIN, *à part.*

Je suis trahi! (*A Colin.*) Ah! te voilà donc encore, pendard!

COLIN.

Chante! chante!

MARTIN.

Ah! double traître! je vais t'apprendre à chanter.

## SCÈNE XIV.

GERVAIS, MARTIN, COLIN, FANCHETTE.

GERVAIS.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MARTIN.

Ah! maître Gervais, je suis assassiné! votre coquin de neveu m'a fait damner aujourd'hui: aidez-moi à le rosser, je vous en prie.

GERVAIS.

Doucement, maître Martin; n'embrouillons point les moutures; parlons d'une affaire qui me regarde, et puis nous viendrons à la vôtre.

MARTIN.

Volontiers, pourvu que...

GERVAIS.

Vous me devez cent écus, maître Martin?

MARTIN.

Cela est vrai. (*A part.*) Que diable vient-il me demander. (*Haut.*) Votre coquin de neveu...

GERVAIS.

Votre billet est échu depuis long-temps; je veux être payé.

MARTIN.

Diable m'emporte si j'ai le sou.

GERVAIS.

Arrangez-vous, il me faut de l'argent, et tout-à-l'heure; je ne peux pas faire venir l'eau au moulin, si personne ne me paye : ainsi de l'argent, ou demain je vous fais exécuter.

MARTIN.

Encore un coup, je n'ai pas le sou.

GERVAIS.

Tant pis : nous vendrons vos meubles. Votre serviteur, maître Martin; à demain.

MARTIN.

Quel embarras ! écoutez donc, maître Gervais, écoutez.

GERVAIS.

Que voulez-vous que j'écoute ? est-ce de l'argent ?

MARTIN.

Non ; mais on peut s'arranger : que je vous dise... je suis honnête homme...

GERVAIS, *s'en allant.*

Vous conterez vos raisons à l'huissier. Bonsoir.

COLIN, *à Gervais.*

Mon oncle, maître Martin dit qu'il est honnête homme, mais il n'a pas d'argent ; que voulez-vous, il n'est pas le premier. Tenez, mon oncle, faisons une chose : v'là Fanchette, qui me servira de nantissement : que maître Martin me la donne en mariage, je me charge de la dette.

MARTIN.

Comment ! coquin !

GERVAIS.

Mais cette proposition-là me paroît assez raisonnable, maître Martin.

MARTIN.

Comment ! il faudra que je perde Fanchette !

GERVAIS.

Aimez-vous mieux aller en prison ? Après cela,

toutes réflexions faites, j'aime mieux mon argent. Serviteur.

MARTIN.

Un moment, de grâce!

GERVAIS.

Décidez-vous donc?

MARTIN, *à part.*

Les traîtres m'ont joué... la friponne ne m'aime point. Il m'arriveroit quelque malheur, si je l'épousois malgré elle... Allons, maître Gervais, n'ayons point de procès.

GERVAIS.

Je suis charmé de vous voir raisonnable.

MARTIN.

Je ne trouve qu'une chose à redire là-dedans.

GERRVAIS.

Qu'est-ce que c'est?

MARTIN.

Quelque chose qui arrive, votre neveu gardera le nantissement; et ma dette, que deviendra-t-elle?

GERVAIS.

N'en soyez point inquiet. Vous avez pris sur votre cœur; je veux bien prendre aussi quelque chose sur ma bourse: voilà votre billet.

MARTIN.

Vous me le rendez?

GERVAIS.

Déchirez-le ; qu'il n'en soit plus question.

MARTIN.

Embrassez-moi, maître Gervais ; vous êtes un brave homme. Je gagne cent écus pour ne pas faire une sottise ; il y a du plaisir de devenir sage à ce prix-là.

COLIN.

Not'maître, vous voudrez bien oublier l'histoire du tonneau ?

GERVAIS.

Tais-toi, ne songeons qu'à nous réjouir ; je veux que la noce se fasse chez moi : maître Martin, vous viendrez avec nous, vous devez en être, nous boirons ensemble.

MARTIN.

Oh! pour cela, c'est de tout mon cœur.

## VAUDEVILLE.

MARTIN.

Trop occupé de mon ouvrage,
Je ne songeois pas au ménage
Qui s'arrangeoit sous mon cuvier ;
Mais je ne suis pas le premier :
Laissons la plainte et le murmure,
    Le travail et le vin
    Bannissent le chagrin.
Pour oublier mon aventure,

Buvons, travaillons ardemment,
Et tant, tant, tant,
Que le plaisir naisse à l'instant.

GERVAIS.

C'est pendant le cours du bel âge
Qu'il faut songer au mariage ;
Un vieil amant soupire en vain,
Pour lui rien ne tourne au moulin.
Si son malheur veut qu'il y vienne,
Tous passent devant lui,
On rit de son ennui :
Jeunes gens avant qu'il engraine,
Aimez, travaillez ardemment,
Et tant, tant, tant,
Que le plaisir naisse à l'instant.

FANCHETTE.

Colin, l'hymen à toi m'engage;
Mais, pour soutenir le ménage,
Tu sais bien qu'il faut travailler,
Tu ne t'en feras pas prier.
Pour te donner plus de courage,
Près de toi je serai;
Toujours je te dirai :
Allons, Colin, vite à l'ouvrage.
Aimons, travaillons, etc.

COLIN.

Je suis à toi, chère Fanchette;
Ah ! que mon ame est satisfaite !

Tu me verras tout plein d'amour,
Pour toi m'empresser nuit et jour ;
Je n'attendrai pas qu'on me prie.
Le travail est un bien,
Et la peine n'est rien,
Quand on a femme aussi jolie.
Aimons, travaillons, etc.

MARTIN.

Le desir de votre suffrage
M'a fait mettre en apprentissage,
Pour exercer plus d'un métier.
Je sais qu'un pauvre tonnelier
N'est pas un fort grand personnage ;
Mais qu'importe, après tout,
S'il est de votre goût ?
Pour me donner cœur à l'ouvrage,
Frappez, frappez donc ardemment,
Et tant, tant, tant,
Que le plaisir naisse à l'instant.

FIN DU TONNELIER.

5

# LE CADI DUPÉ,

## OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES ;

PAROLES DE LEMONNIER,

Musique de MONSIGNY.

Représenté pour la première fois le 4 février 1761.

## NOTICE

### SUR LEMONNIER.

LEMONNIER naquit en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, département de la Manche, et fut dans sa jeunesse secrétaire de M. de Maillebois. Ce genre d'occupation ne s'opposant point au goût qu'il avoit pour le théâtre, il travailla successivement pour l'Opéra-Comique, le théâtre Italien, l'Opéra, et le théâtre Français. Des différentes pièces qu'il a composées, une seule est restée au théâtre : *le Cadi Dupé*, opéra comique en un acte, joué pour la première fois en 1761.

Les autres ouvrages que Lemonnier a donnés au théâtre, sont :

*Les Pélerins de la Courtille*, parodie des *Paladins*, opéra d'un anonyme, 1760.

*Le Maître en droit*, opéra comique en deux actes, en vers, 1760.

*La Matrone Chinoise*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, 1764.

*Le Mariage clandestin*, comédie en trois actes et en vers, 1768.

*La Meunière de Gentilly*, en 1768.

*L'Union de l'Amour et des Arts*, ballet héroïque à trois entrées, 1773.

*Azolan* ou *le Serment indiscret*, ballet héroïque en trois actes, 1774.

*Le Bon Fils*, comédie en un acte, avec des ariettes, 1774.

Il a donné une traduction des *Comédies de Térence*, 1770, 3 vol. in-8°.; des *Satires de Perse*, 1773, in-8o. On lui doit encore: *Fables, Contes et Épîtres*, 1773, in-8°.; et *Fêtes des bonnes Gens de Cunon, et des Rosières de Briquebecq et de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, 1778, in-8o., avec un supplément.

Lemonnier mourut à Paris le 4 avril 1797.

---

# PERSONNAGES.

LE CADI.
FATIME, sa femme.
ZELMIRE.
NOURADIN.
OMAR.
ALI, fille d'Omar.
UN AGA, ou lieutenant.

Le théâtre représente une salle d'audience.

La scène est à Bagdad, chez le cadi.

# LE CADI DUPÉ,

## OPÉRA COMIQUE.

### SCÈNE I.

LE CADI, *seul.*

ARIETTE.

Vous qu'Amour brûle de ses feux,
Trouvez-vous que vos belles
Soient fières et cruelles :
Amants, formez de nouveaux nœuds.
En vain, pour mieux triompher d'elles,
Comptez-vous leur rester fidèles ;
En vain vos vœux seront constants :
Elles riront de vos tourments.
A des beautés rebelles
Il faut de volages amants.
Vous qu'Amour brûle, etc.

Oui, vengez-vous ainsi de leurs mépris. Pour moi, j'ai poussé plus loin ma vengeance. Sur le bruit de la beauté de Zelmire, je l'avois fait demander en mariage... La petite mignonne m'a trouvé trop vieux pour elle, et m'a refusé tout net!... Refuser un cadi !... un homme comme moi !... Elle a même

dédaigné de me voir... Mais je crois qu'elle n'est pas à se repentir de ses refus. (*Il rit.*) Ah, ah, le bon tour que je lui ai joué; ah,... je viens de lui faire épouser, sous le nom d'un riche négociant de Damas, un malheureux aventurier sans nom et sans fortune que j'ai fait servir à mes desseins sans le connoître....... Ah, ah, ah,... Mais je voulois faire part de cette bonne aventure à ma femme, à Fatime, sans lui dire pourtant le véritable motif de ma vengeance... montons à son appartement. Voici l'heure cependant où je donne audience... N'importe; si quelqu'un vient, il attendra... Oh! parbleu, j'enverrois l'état de juge à tous les diables, si je me piquois comme tant d'autres d'en remplir exactement les fonctions.

(*Il sort.*)

## SCÈNE II.

ZELMIRE, NOURADIN.

DUO.

ZELMIRE, *après avoir regardé si le cadi est sorti.*

Nouradin.... Il n'est plus ici !...

NOURADIN.

Zelmire... Changez de parti.

ZELMIRE.

Venez, tout nous réussit :
Point de grâce,
Oui, punissons son audace.

NOURADIN.

Calmez ce juste dépit :
Ah ! de grâce,
Ah ! quittez, quittez la place.

ZELMIRE.

J'en aurois le démenti !...
Non, non, j'ai pris mon parti.

NOURADIN.

On peut l'avoir averti.
Prenez un autre parti.

ZELMIRE.

Il faut songer
A se venger
Après un si cruel outrage.

NOURADIN.

Pourquoi songer
A nous venger?
Notre bonheur est son ouvrage.
D'un vain succès c'est vous flatter.

ZELMIRE.

Je n'ai pas dessein d'éclater.

NOURADIN.

Craignez la noirceur du cadi.

ZELMIRE.

Non, non, non, j'ai pris mon parti.
Venez, tout nous réussit, etc.

NOURADIN.

Calmez ce juste dépit, etc.

18.

ZELMIRE, *vivement.*

Non, non ; rien, vous dis-je, ne peut me faire changer de résolution ; tout ce que vous venez de m'apprendre redouble encore ma haine pour lui. Le fourbe !... Il est homme à rendre cette aventure publique... Et je ne chercherois pas à me venger!... Ah! je le connois... je veux le prévenir... Je vous ai parlé d'un teinturier de cette ville qui avoit une fille d'une laideur effrayante ?.. Le cadi ne m'a jamais vue... je ne vous en dis pas davantage.

NOURADIN.

Le cadi est le plus méchant, le plus noir de tous les hommes. Je sais qu'il n'a pas tenu à lui que vous ne soyez la victime de son dépit jaloux; mais, ma chère Zelmire, encore une fois, pourquoi vouloir vous venger ?... Vous savez qu'il est la dupe de sa malignité : faut-il vous répéter encore que je ne suis point au-dessous du mari auquel il a cru vous engager : ce que je vous ai dit de ma naissance... de mon nom... les preuves que vous en avez...

ZELMIRE.

AIR : *De l'amour tout subit les lois*, ou : *Je n'en fais pas un vain mystère.*

Ah ! votre amour, cher Nouradin,
Est tout ce que mon cœur veut croire :
Mais le cadi, fourbe et malin,
Iroit partout chanter victoire;
Je veux le punir à mon tour,

Et payer d'un juste salaire
Le bien qu'il a fait en ce jour,
Et le tour
Qu'il a voulu nous faire.

NOURADIN.

Plus vous vous obstinez à suivre votre projet, plus je dois croire que vous vous repentez de m'avoir pour époux...

ZELMIRE.

Pouvez-vous le penser?...

NOURADIN.

Ah! parlez... ordonnez de mon sort.

AIR.

Si votre flamme est trahie,
Si vous dédaignez mes feux,
De la chaîne qui nous lie
Brisez, brisez les beaux nœuds;
Toujours plein de ma tendresse,
J'irai chercher des climats,
Où mon cœur pourra sans cesse
S'occuper de vos appas.

Amant fidèle et sensible,
Après m'avoir su charmer,
Je verrai s'il est possible
De vivre sans vous aimer;
Mais ma flamme est votre ouvrage,
Mon cœur, percé de vos traits,
Est trop plein de votre image,
Pour vous oublier jamais.

ZELMIRE.

Tout doit vous rassurer : je suis trop heureuse que la fortune me mette en état de vous prouver mes sentiments. Oui, je vous l'ai déjà dit, cher Nouradin.

AIR.

Mon destin est assez doux,
Le nœud qui m'unit à vous
Fait le bonheur suprême
D'un cœur qui vous aime;
Mon sort n'a plus rien d'affreux,
L'amour va serrer nos nœuds,
Il prendra soin lui-même
De combler nos vœux.

NOURADIN.

Quoi ! ce dieu vous enflamme !
Ah ! quel moment enchanteur !
Que n'ai-je encore une ame
Pour mieux sentir mon bonheur !
Tout promet à mon ardeur
L'avenir le plus flatteur ;
Que n'ai-je encore une ame
Pour mieux sentir mon bonheur.

ENSEMBLE.

Est-il un destin plus doux ?
Le nœud qui m'unit à vous,
Fait le bonheur suprême
D'un cœur qui vous aime ;
Notre sort n'a rien d'affreux ;

Ah ! quand on chérit ses nœuds,
L'amour prend soin lui-même
De combler nos vœux.

ZELMIRE.

Mais j'oublie, en vous parlant, qu'il faut craindre que le cadi ne nous voie ensemble... Eloignez-vous un moment... personne ne vous connoît dans cette maison qu'un seul esclave ; tâchez de le mettre dans vos intérêts : engagez-le à dire à Fatime que son mari la trompe .... Elle l'aime... Elle est jalouse... Allez, je me charge du reste...

NOURADIN.

Je vous laisse seule à regret...

ZELMIRE.

Je vous rejoins dans un moment.

( *Il sort.* )

## SCÈNE III.

ZELMIRE, *seule.*

ARIETTE.

Toi que mon cœur adore,
Tendre amour, je t'implore ;
Viens dans mes yeux
Faire éclate tes feux.
Prête-moi tous les charmes
Dont tu fais briller la beauté ;

Si j'emprunte aujourd'hui le secours de ces armes,
Non, ce n'est pas pour faire une infidélité.
Toi, que mon cœur adore, etc.

Je suis femme, et je brûle de me venger du cadi: il a prétendu me marier à sa fantaisie.... et moi, si je puis, je veux le marier à la mienne. On m'a dit en entrant, qu'il alloit descendre... (*Le cadi paroit.*) C'est lui sans doute que je vois.. Contraignons-nous.... et ne négligeons rien pour le faire donner dans le piége que je vais lui tendre....

## SCÈNE IV.

ZELMIRE, *voilée;* LE CADI.

LE CADI, *à part, et sans voir Zelmire.*

Ma foi, Fatime n'a pas pris ma vengeance autant à cœur que je l'aurois cru... mais elle est femme, et c'est la cause de son sexe qu'elle a défendue. (*Apercevant Zelmire voilée.*) Oh! oh! voici quelque bonne aubaine peut-être....

ZELMIRE, *à demi-voix, et feignant d'être embarrassée et timide.*

Peut-on, Monseigneur, vous demander un moment d'entretien tête à tête....

LE CADI.

Tête à tête, oui-dà. (*A part.*) Elle m'intéresse (*Haut.*) Holà!... (*A l'esclave qui paroit.*) Qu'on nous laisse seuls ici...

**Air** : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Que me veux-tu, ma chère enfant,
Et que puis-je pour ton service ?
Parle...

ZELMIRE.

Je ne viens qu'en tremblant,
Seigneur, vous demander justice.

**Air** : *Bouchez, nayades, vos fontaines.*

Dans cette ville on vous renomme
Pour un si parfait honnête homme...

LE CADI.

Point du tout...

ZELMIRE.

Juge scrupuleux,
J'ai peur...

LE CADI.

Ta crainte est ridicule;
Va, ma chère, quand je veux,
Je sais arranger un scrupule.

Allons, allons; lève ce voile importun. (*Il lui lève son voile, et la considère avec une surprise mêlée d'admiration.*) Que de grâces !.... Oh !....

DUO.

ZELMIRE, *au cadi, qui la regarde tendrement.*

Qu'en dites-vous, Monseigneur ?
Suis-je laide à faire peur ?
Ce visage, cette taille,
Méritent-ils qu'on s'en raille ?

Qu'en pensez-vous, Monseigneur,
Suis-je laide à faire peur ?

LE CADI.

Qui ? toi ?... laide ! Non, d'honneur,
Tout me charme en toi, mon cœur.

ZELMIRE.

Considérez-moi bien :
Comment est mon maintien ?
Hem !

LE CADI.

Bien.

ZELMIRE.

Considérez-moi bien :
Ne me manque-t-il rien ?
Hem !

LE CADI.

Rien.

ZELMIRE.

Ai-je la démarche belle ?...
La trouvez-vous naturelle ?
Hem !...

LE CADI.

Bien.

ZELMIRE.

Ce bras est-il mignon ?
Peut-il être plus rond ?
Hom !...

LE CADI.

Non.
Ah! ah! finis, friponne...
Je n'y puis plus tenir.

ZELMIRE.

Monseigneur me pardonne
D'avoir osé venir...

LE CADI.

Je te trouve à ravir...
Et je meurs de plaisir.

ZELMIRE.

Ainsi l'entretenir...
Il devroit m'en punir.

LE CADI.

Finis... la raison m'abandonne!...
Pourquoi me faire ainsi souffrir?...

ZELMIRE.

Ah! que n'ai-je dans ma personne
Ce qu'il faudroit pour l'attendrir...
Mais.... mais... hélas!
De mes appas
Qui pourroit jamais faire cas?

LE CADI.

Dieux! que d'appas!
Quel embarras!...
Ah! mon cœur, mon cœur n'y tient pas.

ZÉLMIRE.

Voyez si je suis malheureuse !
Mon père, qui me trouve affreuse,
Dit partout que je suis... boiteuse,
Borgnesse, manchotte, hideuse.
Me trouvez-vous ces défauts-là ?

LE CADI.

Peut-on être plus mauvais père?
Ah ! si j'en croyois ma colère...
Mais, ma chère, laissez-moi faire,
Je lui prouverai le contraire.
Je ne vois rien de tout cela.
Ah ! ah ! finis, friponne, etc.

ZELMIRE.

Monseigneur me pardonne, etc.

Vous saurez donc que je me nomme Ali, que malgré le peu de beauté dont vous me trouvez pourvue, je vis tristement au fond d'une retraite isolée...

LE CADI.

La pauvre enfant !...

ZELMIRE.

Et sous le prétexte de mon effrayante laideur, mon père refuse tous les partis qui se présentent pour moi.

LE CADI.

Il a donc perdu l'esprit, ton bon homme de père?

ZÉLMIRE.

Hélas ! je n'espère qu'en vous; et c'est par un grand hasard que j'ai pu m'échapper.... Je l'ai vu sortir, et j'ai profité de ce moment pour venir me plaindre à vous de ses procédés.

LE CADI.

Par la moustache de tous nos prophètes, tu n'auras pas perdu tes pas.

ARIETTE.

Non, ma reine,
Sois certaine
Que ta peine
Va finir.
Quel plaisir
Si la mienne
Pouvoit aussi t'attendrir,
Si tu comblois mon désir !
On te gêne !
Prends la chaîne
Que l'amour
T'offre en ce jour.
Vois la flamme
Dont mon ame
Brûle pour toi sans retour.
Tu soupires,
Tu désires
De m'avoir pour ton époux?
Cette attente

Qui m'enchante,
Fait mon espoir le plus doux.
Ah ! ma reine,
Sois certaine, etc.

ZELMIRE, *à part.*

Je le tiens. Achevons. ( *Haut.* ) Vous êtes trop bon, mais....

LE CADI.

Quoi? mais... Je ne suis pas encore si cassé?... Qu'en dis-tu ?...

ZELMIRE.

Je dis qu'il faudroit être bien dégoûtée... pour...

LE CADI.

Va, va, j'entends. Oui....

AIR : *Quand le péril est agréable.*

Je vois ce que ton cœur desire ;
Tu brûles de me rendre heureux.
( *A part.* )
Tout le monde n'a pas les yeux
De la fière Zelmire.

ZELMIRE.

Que parlez-vous de Zelmire ?...

LE CADI.

Oh! ce n'est rien .. passons. Eh ! dis-moi, comment se nomme ton père ?

ZELMIRE.

Omar, le teinturier; et je suis sa fille unique.

LE CADI.

Teinturier !... Ah ! n'importe...

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

L'amour rapproche les états;
L'amant dont la flamme est extrême ,
En formant des nœuds pleins d'appas,
Ne doit voir que l'objet qu'il aime.

Et où demeure-t-il ?

ZELMIRE.

Près de la grande mosquée, à la porte de la ville.

LE CADI.

Bon. Tu peux t'en retourner, et avant qu'il soit une heure tu auras de mes nouvelles.... Mais je fais une réflexion. Si tu restois ici, cela seroit bien mieux.

DUO.

ZELMIRE.

Rester chez vous?
( *A part.* )
Non, non, je meurs d'effroi.

LE CADI.

Et pourquoi donc ne pas rester chez moi?

ZELMIRE.

Moi !

LE CADI.

Oui, vraiment, toi.

ZELMIRE, *à part.*

Je meurs d'effroi.

LE CADI.

Bon ! bon ! tu veux rire.

ZELMIRE, *à part.*

O ciel ! que lui dire ?

LE CADI.

D'où te vient ce trouble ?

ZELMIRE.

Ma frayeur redouble.
Non, non, si je restois
Je m'en repentirois.

LE CADI.

Mais, mais, si tu restois,
Le sauroit-on jamais ?
Tiens, passe dans ce cabinet ;
De là tu pourras tout entendre.

ZELMIRE.

Je ne suis ici qu'en secret.
Si mon père...

( *A part.* )

Quel parti prendre ?

( *Haut.* )

Je ne suis ici qu'en secret ;
Si mon père l'apprenoit,
De tout il se douteroit,
Il me gronderoit,
Il me frapperoit,
Et peut-être il me tueroit.

LE CADI.

Je te garderai le secret.
Si ton père l'apprenoit,
Va, va, il l'approuveroit;
Mais s'il te grondoit,
On l'apaiseroit....
Te frapper... il n'oseroit.

Je ne veux point te gêner... Ce que j'en disois, c'étoit pour le bien de la chose.

ZELMIRE.

Il vaut mieux, pour l'amener à ce que nous désirons, qu'il ne se doute de rien.

LE CADI.

Soit, soit... ta raison est bonne, et je te laisse aller. Çà, ne perdons pas de temps. Holà, quelqu'un.

## SCÈNE V.

### LE CADI, UN AGA.

LE CADI.

Prends du monde !... et fais conduire ici, de gré ou de force, le teinturier Omar, qui demeure à l'extrémité de la ville.

L'AGA.

Omar?... Oh ! je le connois : il vient de passer à l'instant devant ce logis.

LE CADI.

Cours donc promptement, et amène-le comme il sera.

( *L'Aga sort.* )

## SCÈNE VI.

LE CADI, *seul.*

ARIETTE.

Ah ! quel jour heureux pour moi !
L'amour seul me fait la loi :
Oui, cher objet de ma flamme,
En m'unissant avec toi,
Je vais vivre, sur mon ame,
Cent fois plus content qu'un roi.
Mais ma femme ?... C'est un diable ;
Que dira-t-elle à cela ?
Oh ! tout ce qu'elle voudra :
Si rien ne la rend traitable,
On la répudiera.
Ah ! quel jour, etc.

Oui, mon parti est pris : si Fatime ne veut point souffrir une nouvelle compagne, elle ira chercher fortune ailleurs.

# SCÈNE VII.

LE CADI, OMAR, L'AGA, *suite de l'Aga entraînant Omar qui refuse d'entrer.*

TRIO.

L'AGA.

ENTREZ donc.

OMAR.

Non, non, non.

L'AGA.

Entrez, allons.
Que de façons !

LE CADI.

Allons, point de caprice ;
Il faut qu'on obéisse.

OMAR.

Mais, mais, par quel caprice
Faut-il que j'obéisse?
Laissez-moi m'en aller.
Qu'ai-je à démêler
Avec la justice ?

LE CADI.

Laissez-là ce garçon.
Les discours sont hors de saison ;
Je vais le mettre à la raison.

OMAR.

Non, non, je n'irai pas, non, non.
Ah! Monseigneur, pardon, pardon :
Non, non, c'est une trahison.

L'AGA.

Allons, marche, garçon ;
Les discours sont hors de saison.
On va te mettre à la raison.

OMAR.

Ah! Monseigneur : je vois bien que c'est un tour de ma coquine de femme ; mais tout ce qu'elle a pu vous dire est faux.

LE CADI, *à la suite de l'Aga.*

Sortez, vous autres... (*A l'Aga.*) Toi, (*Il lui parle un moment à l'oreille, après quoi il lui dit tout haut.*) va, et dès que le contrat sera prêt, apporte-le moi. (*L'Aga sort.*)

## SCÈNE VIII.

### LE CADI, OMAR.

LE CADI, *à Omar.*

LÈVE-TOI : on ne te fera point de mal.

OMAR, *d'un air inquiet.*

AIR : *D'su l'port, etc.*

Demandez à tout le quartier
Comme j'exerce mon métier.

LE CADI.

Aisément cela se peut croire.

OMAR.

Il est vrai que dans ma maison,
Quand ma femme fait le démon,

Ah! dam' la patience échappe, et pour la ramener par la douceur,

A coups d'pieds, à coups d'poings,
J'l'y frotte la gueule et la mâchoire.

LE CADI.

Cette douceur-là est un peu vive; mais je veux... te parler... de...

OMAR.

A cela près, personne ne peut me reprocher que... vous allez voir comme je me gouverne...

LE CADI.

Eh! non, non, je n'ai pas besoin de savoir...

OMAR.

Oh! pardonnez-moi... Ecoutez, écoutez....

ARIETTE.

Entre ma femme et la table
Je partage mes plaisirs.
Lorsque l'une est peu traitable,
Et s'oppose à mes désirs,
L'autre adoucit mon chagrin,
Et rend heureux mon destin.

Chaque jour m'offre de nouveaux charmes;
Le passé n'est rien pour moi :
L'avenir causeroit trop d'alarmes,
Le présent seul fait ma loi.
On vit content, et tout convient,
Quand on prend le temps comme il vient.
Mon cœur qui ne veut que jouir,
De tout s'accommode;
Toujours choisir
Le vrai plaisir,
Voilà ma méthode.

LE CADI.

C'est bien dit... mais il n'est pas question de cela...

OMAR, *d'un air inquiet.*

Comment donc ?...

LE CADI.

Tu as une fille, n'est-ce pas ?

OMAR, *pleurant.*

Hélas! oui, Monseigneur... à mon grand regret.

LE CADI.

Je ne veux pas te chagriner; au contraire. (*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) J'ai à te procurer un assez bon parti pour elle... Mais, pour être plus à notre aise... (*Il lui présente un fauteuil.*) tiens... prends ce siége et mets-toi là.

OMAR.

Ah ! ah ! Monseigneur, le respect...

LE CADI.

Fais ce que je t'ordonne, et écoute-moi.

DUO.

LE CADI.

Je veux former de nouveaux nœuds,
Et ta fille est l'objet heureux
Sur qui l'amour fixe mes yeux ;
Il faut l'accorder à mes feux.

OMAR, *se levant.*

Vous vous moquez... Mais, Monseigneur...
Vous plaisantez... c'est trop d'honneur...
La pauvre innocente
Est bien votre servante.
Elle est... impotente...
Elle est... rebutante ;
C'est une horreur,
Elle vous feroit peur.

LE CADI, *souriant.*

Je m'attendois bien, mon ami,
Que tu me la peindrois ainsi.
Tant mieux .. il n'importe,
Je l'aime de la sorte.
( *Contrefaisant Omar.* )
Elle est... impotente...
Elle est... rebutante.
Et moi je la veux ainsi ;
N'en prends aucun souci.

OMAR.

Non, non; vous m'éprouvez en vain.

LE CADI.

Quoi ! tu me refuses sa main ?

OMAR.

Si je vous accordois sa main,
Vous m'en puniriez dès demain.

LE CADI.

Quoi ! tu me refuses sa main !
On ne m'offense pas en vain.

OMAR.

Non, je ne veux point vous trahir.

LE CADI, *s'impatientant.*

Mais je sais à quoi m'en tenir.

OMAR.

Non, non, ce seroit vous trahir,
Je ne dois point y consentir.
Bon ! j'en suis certain, je le voi...
Vous voulez vous moquer de moi.

LE CADI.

Obéis au plus tôt, crois-moi...
Oui, je veux lui donner ma foi...
Quel homme pour être entêté !

OMAR.

Je vous ai dit la vérité....

LE CADI.

Peut-on être plus entêté?

OMAR.

Oh ! c'est la pure vérité.
( *En pleurant.* )
La pauvre créature
Est un monstre en peinture :
Et rien dans la nature
N'égale sa difformité.

LE CADI.

Voilà, sur ma parole,
Un impertinent drôle.
Peut-on jouer son rôle
Avec plus de malignité ?

OMAR.

Mais... je sais que ma fille en tout...
Ne peut inspirer que dégoût...

LE CADI.

Paix... Veux-tu me pousser à bout ?
Je te dis qu'elle est de mon goût.
Paix...

OMAR.

Mais...
Votre volonté fait ma loi.

LE CADI.

Ne crois point me donner la loi :
J'exige ta fille de toi.

OMAR.

J'obéirai ; mais, sur ma foi,
C'est malgré moi.

LE CADI.

Obéis-moi.

OMAR, *à part.*

Il extravague... ou quelqu'un a voulu rire à ses dépens... Demandons-lui une grosse dot, cela le dégoûtera peut-être...

LE CADI.

Que marmotes-tu donc là entre tes dents?...

OMAR.

Oh! rien, rien... Si bien donc, seigneur cadi, que ma fille vous plaît... et que vous la voulez.... telle qu'elle est.

LE CADI.

Oui, telle qu'elle est...

OMAR.

Soit... je vous l'accorde...

LE CADI.

Ah! je suis ravi de te voir plus raisonnable.

OMAR.

Oui... soit... mais je ne peux pas (là, en conscience) la donner à moins d'une dot de mille sequins...

LE CADI.

AIR : *Ronde de Platée.*

Ouf... à ce prix je choisirois
Entre les plus belles filles....
Je ne dois pas te les refuser.... mais
C'est bien vendre ses coquilles.

OMAR, *au cadi, qui réfléchit.*

Dam'... oui ou non; voyez... c'est à prendre ou à laisser.

LE CADI.

Et si je te les donnois...

OMAR.

Oh ! que non, Monseigneur, vous n'en ferez rien...

LE CADI.

Tiens... les voilà. (*A part.*) Quel arabe que cet Omar !

OMAR.

Grand merci... Maintenant, avant que l'iman y mette la dernière main, vous savez encore qu'il faut qu'un contrat en bonne forme... (*A part, en riant.*) C'est ici où je l'attends.

LE CADI, *en riant.*

Patience, patience; j'avois donné d'avance ordre... et le voilà qu'on m'apporte à signer.

OMAR, *à part, pendant que le Cadi signe.*

Il ne signera pas... Il signe !... Oh ! par ma foi,

20.

je ne l'espérois guère. Il est donc devenu fou ! Profitons de sa sottise....

LE CADI, *lui remettant le contrat.*

Es-tu content ?...

OMAR.

Oh ! très content !. .

AIR.

Soyez, soyez son époux,
Maintenant elle est à vous.
Faites-lui bien les yeux doux.
Oui, je me rends
A vos présens.
J'y consens,
Soyez mon gendre.

Mais, en voyant ce tendron,
Que l'objet vous plaise ou non,
N'allez pas changer de ton.
Belle ou laidron,
Sotte ou guenon,
Sans façon
Il faut la prendre.

LE CADI.

Ne t'inquiète de rien, c'est mon affaire.

OMAR.

Je vais donc chercher la mariée... (*Il rit.*) Ah, ah, ah... (*Il revient sur ses pas, et dit au cadi.*) Si pourtant ma fille n'avoit pas le bonheur de vous plaire... pour vous obliger... je reprendrois bien la

marchandise.... Mais je ne rends rien... je vous en avertis. (*Il sort.*)

LE CADI.

Eh ! va promptement, et ne diffère point mes plaisirs. Allons donner des ordres, et tout préparer pour recevoir convenablement ma nouvelle conquête. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

FATIME, *seule, un billet à la main. Elle a entendu les dernieres paroles du cadi.*

Il me fuit !... Ce que je viens d'entendre... ce que j'apprends, n'est donc que trop vrai ! (*Elle jette les yeux sur le billet et lit les derniers mots.*) « Et si vous n'y mettez ordre, il est prêt à vous » répudier. » L'infidèle!... Il me feroit cet affront. Il ne compte pas sans doute que je l'endurerai patiemment !...

AIR.

Ah ! que le sort d'une femme est à plaindre !
Ah ! que les hommes sont trompeurs !
Sont-ils amants ? ils savent se contraindre,
On croit former les nœuds les plus flatteurs.

Si les femmes étoient plus fines,
Qu'elles s'épargneroient de pleurs !
L'amour voltige sur les fleurs,
L'hymen marche sur les épines.

Ah! que les hommes sont trompeurs!
Ah! que les hommes sont trompeurs!

Il revient... feignons.

## SCÈNE X.

LE CADI, FATIME.

LE CADI, *à part, en entrant.*

Tout est arrangé... et je n'attends plus... Ma femme! ô ciel!... quel contretemps! que vient-elle faire ici?

FATIME.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Ah! rassurez mon esprit;
Si j'en crois ce que l'on dit,
Je vais perdre votre cœur,
Un nouvel objet en est le vainqueur.
En dissipant mon erreur,
Vous me rendrez mon bonheur.

LE CADI, *s'asseyant.*

Voilà comme vous êtes toujours avec vos soupçons jaloux! Eh! bien, après tout, ne suis-je pas le maître? Voyons, quand cela seroit?

FATIME.

Comment! double traître : quand cela seroit!...

DUO.

FATIME.

Va,
Crois-moi, n'achève pas :
Ingrat, tu cesses donc de feindre?

LE CADI, *ironiquement.*

Qu'avez-vous à craindre?
Vous êtes fort à plaindre.

FATIME.

Peux-tu me traiter ainsi?

LE CADI, *se levant.*

Je suis, je suis maître ici.

FATIME.

Perfide ! cœur volage !
Pour jamais le mien se dégage.

LE CADI.

Quel tapage !
Soyez sage...

FATIME.

Parjure !... quel outrage !
Je n'écoute plus que ma rage.

LE CADI.

Quel orage !
Oh ! j'enrage...

FATIME.

Ah ! j'aurai raison
De cette trahison :

LE CADI.

Baissez le ton;
Mais c'est un vrai démon.

FATIME.

Ou dans ta maison
Je ferai carillon.

LE CADI.

Calmez-vous donc ;
Mais c'est un vrai démon.

FATIME.

Suis ton penchant léger,
Ton cœur peut se partager :
Oui, tu peux m'outrager,
Je saurai bien m'en venger.

LE CADI.

Quoi ! sans être léger,
Ne peut-on se partager ?...
Qui veut vous outrager ?...
Oh ! vous pouvez vous venger...

FATIME.

Deux têtes dans un bonnet !...
Ah ! voyez le bel effet !...

LE CADI.

Deux têtes dans un bonnet !
Eh ! mais si cela me plaît...

FATIME.

Perfide ! cœur volage, etc.

LE CADI.

Quel tapage, etc.

Ma chère moitié, croyez-moi, filez doux, ou je prendrois un parti qui pourroit bien n'arranger que moi seul...

FATIME.

Oui !... tu abuses donc de ma complaisance et de ma tendresse !... Eh bien ! traître, je ne changerai donc point de façon de penser... Je vais attendre ici ta nouvelle conquête, et après lui avoir reproché de m'enlever ton cœur... ton cœur que je regrette encore... tout perfide... tout inconstant qu'il est... je veux l'étrangler à tes yeux.

LE CADI.

Mais, mais, voilà une méchante créature !...

FATIME.

N'as-tu pas de honte, dis-moi, de vouloir, à ton âge, faire encore le jeune homme...

LE CADI.

Oh ! c'en est trop ; puisque rien ne peut te mettre à la raison. je vais chercher ta dot ; emporte ton trousseau, une fois, deux fois... trois fois... je te... Mais qu'entends-je ?...

## SCÈNE XI.

LE CADI, FATIME, OMAR, ALI; NOURADIN, ZELMIRE, *au fond.*

( *Un crocheteur conduit la fille d'Omar dans une brouette. Ali doit être vêtue comiquement, et couverte d'un voile de taffetas vert.* )

OMAR, *au crocheteur.*

AVANCEZ. (*Au cadi.*) Voici la mariée que l'on conduit ici...

FATIME.

Où donc?...

LE CADI.

Te moques-tu? Je ne la vois pas.

OMAR.

Levez ce voile...

LE CADI, *reculant.*

O ciel!...

FATIME, *riant.*

Ah! l'horreur... Ah! ah!...

OMAR.

Nous l'avons pourtant arrangée de notre mieux...

ALI, *balbutiant.*

Eh bien!... qu'est-ce?... Vous voilà tous ébaubis... Oh! dame, on n'est point faite comme moi impunément...

AIR : *Paris est au roi.*

Regardez ces traits,
Nobles et parfaits;
Trouvera-t-on jamais
De pareils attraits?
J'ai l'air gracieux,
Et d'assez beaux yeux...
Du plus loin qu'on me voit,
On me montre au doigt.
Ma figure,
Ma parure,
Tout n'est-il pas fait pour moi ?
Port de reine,
Ah ! sans peine
Je serois, ma foi,
Un morceau de roi.
Regardez ces traits, etc.
Mais, de grâce, approchez,
Voyez ces airs penchés;
Aux plus fières je ferois la nique;
Je me pique
D'être unique;
Je suis un bijou
Dont vous serez fou.
Regardez ces traits, etc.

FATIME.

Quoi ! c'est pour cette ridicule et laide guenon-là que tu me quittes ?

ALI.

Guenon !... moi !... guenon !...

LE CADI.

Mais qu'est-ce que tout cela veut donc dire ?....

OMAR.

Cela veut dire que je savois bien que vous ne seriez pas content ; je vous ai prévenu... et c'est votre faute si...

LE CADI.

Encore, malheureux !...

AIR.

Comment oses-tu te moquer d'un cadi?
Ne devrois-je pas t'avoir déjà puni?
Finis, crois-moi,
Ou sur ma foi,
Je me vengerois de toi.
Ne t'expose pas à mon ressentiment.
Point d'entêtement :
Si je n'ai sur-le-champ
L'objet charmant
Qui me plaît tant,
Je te fais pendre à l'instant.

OMAR.

Mais vous l'avez voulu : je n'ai point d'autre fille...

ALI, *se remuant dans sa brouette.*

Pendre son beau-père !... mais, mais, mais,

quel homme !... Eh ! que me fera-t-il donc, à moi ?...

FATIME.

Mais on ne vous trompe point, et je sais qu'Omar n'a pas d'autre fille que ce petit monstre-là...

ALI.

Un monstre !... un monstre !... Ah ! qu'on me remène... je n'y tiens pas...

LE CADI, *d'un air rêveur.*

Il est pourtant venu tout-à-l'heure ici une jeune personne qui...

FATIME.

Oui, qui s'est moquée de vous. Je voudrois bien que ce fût Zelmire !

## SCÈNE XII.

LE CADI, FATIME, OMAR, ALI, ZELMIRE, *voilée;* NOURADIN.

ZELMIRE, *se dévoilant.*

La reconnoissez-vous, seigneur cadi, cette jeune personne ?

LE CADI, *voulant embrasser Zelmire.*

Ah ! te voilà... que je suis aise !...

NOURADIN.

Doucement, seigneur, cette prétendue fille

d'Omar est Zelmire, celle même que vous m'avez donnée pour épouse, et dont, sans le vouloir, vous avez fait le bonheur en la mariant au fils d'un homme connu, et chéri d'elle et de sa famille...

FATIME.

Ah ! j'en suis enchantée... Embrasse-moi, ma chère amie.

ALI.

Encore une rivale !... Ah ! doucement, il faut qu'on m'épouse, il faut qu'on m'épouse, moi, auparavant.

LE CADI, *à part.*

Je suis pris pour dupe, et je le mérite bien.

ZELMIRE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Par votre propre artifice
Vous voilà bien confondu,
Mais, dans la bonne justice,
Ce n'est qu'un prêté rendu.
Or, voici tout mon système :
Quand on veut tendre un filet,
Il faut craindre pour soi-même
D'être pris au trébuchet.

LE CADI.

N'en parlons plus, n'en parlons plus.

( *A Omar.* )

AIR : *Ces filles sont si sottes*, ou : *Des fleurs de Rhétorique.*

Toi, remporte ton paquet;

ALI.

Adieu donc, mon cher poulet.
Si pour moi, tout net
Il vous reprenoit
Quelque petit caprice,
Je suis encor, malgré cela,
Fort à votre service,
Lon la,
Fort à votre service.
Bon soir, la compagnie...

*( Elle sort. )*

OMAR.

Vous n'exigez pas, sans doute, que je vous rende...

LE CADI.

Non, non; tiens, au contraire, voilà pour payer ta discrétion, sur laquelle je compte : garde cet argent, et surtout ton effroyable fille, que je répudie une fois, deux fois, trois fois, et plutôt un million de fois, s'il le faut...

OMAR.

Grand merci...

*( Il sort. )*

## SCÈNE XIII.

### LE CADI, FATIME, ZELMIRE, NOURADIN.

NOURADIN.

Sans rancune, seigneur cadi...

ZELMIRE.

Vous ne m'en voulez plus, sans doute !

LE CADI.

Non, si vous me gardez le secret sur tout ceci, et pourvu que cette aventure ne m'ait point fait perdre le cœur de ma chère Fatime.

FATIME.

Tu le mériterois bien, traître : mais les femmes sont trop bonnes...

AIR : *De nécessité nécessitante.*

C'est ainsi, toutes tant que nous sommes,
Que notre bonté gâte les hommes.
A leurs lois nous serions moins soumises,
Si nous leur passions moins de sottises.

LE CADI.

Allons, allons, ne songeons plus à tout cela ; soyons amis, réjouissons-nous. (*A Zelmire et à Nouradin.*) Je ne veux plus que vous nous quittiez, et je vais travailler à réparer tout le mal que j'ai voulu vous faire.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Jouissons désormais, sans partage,
Du bonheur que l'on goûte en ménage.
Rions, chantons ; bannissons les soupirs,
Et n'écoutons que la voix des plaisirs.

LE CADI, NOURADIN.

Si quelquefois dans un beau jour,
L'hymen excite quelqu'orage.

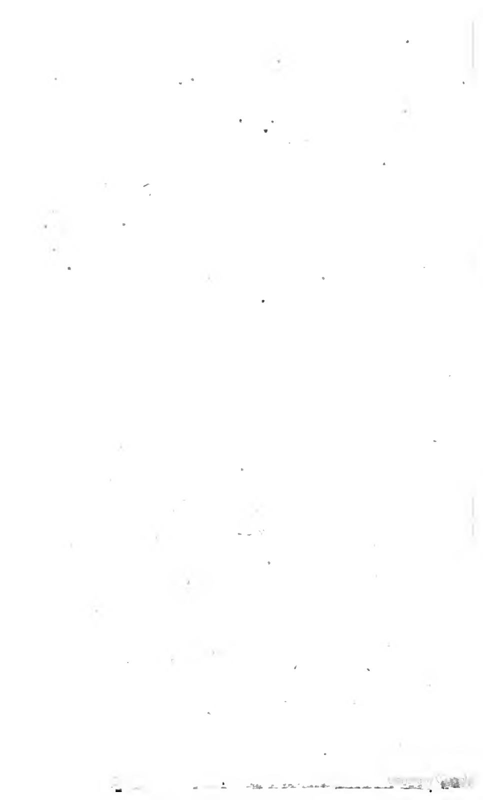
FATIME, ZELMIRE.

Bientôt le flambeau de l'Amour
Brille, et dissipe le nuage.

ENSEMBLE.

Jouissons, etc.

FIN DU CADI DUPÉ.



6

# LE
# MARÉCHAL FERRANT,

## OPÉRA COMIQUE EN DEUX ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAROLES DE M. QUÉTANT, *

Musique de PHILIDOR.

Représenté pour la première fois le 22 août 1761.

* Voyez page 142 de ce volume.

## PERSONNAGES.

MARCEL, maréchal ferrant.
LA BRIDE, cocher du château, amoureux de Claudine.
CLAUDINE, sœur de Marcel.
JEANNETTE, fille de Marcel, amoureuse de Colin.
COLIN, neveu de La Bride, paysan, amant de Jeannette.
EUSTACHE, } paysans.
BASTIEN, }

La scène est dans la boutique de Marcel.

LE

# MARÉCHAL FERRANT,

## OPÉRA COMIQUE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

MARCEL, *dans sa boutique, travaillant à sa forge, et battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

Chantant à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil et l'amour :
Tout en train
Dès l'matin,
Sans chagrin,
J'ons courage,
Je bats l'fer,
Feu d'enfer,

Le marteau,
Tôt, tôt, tôt,
Fait tapage.
Un petit couplet
Graisse le soufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage.
En soufflant,
En battant,
Patapan;
Pan, pan, pan,
J'ons courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures sont sonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon mémoire au château, et que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles sont encore en querelle.

## SCÈNE II.

CLAUDINE, JEANNETTE, MARCEL.

TRIO.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite etourdie
A sa tête se marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches,
Et mon habit des dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon père.

MARCEL.

Paix-là.

CLAUDINE.

C'est moi qu'on écoutera.

JEANNETTE.

C'est moi qu'on écoutera.

MARCEL.

Les bavardes que voilà !

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon père.

MARCEL.

Paix-là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

CLAUDINE.

Je veux vous conter cela.

JEANNETTE.

La méchante que voilà !

MARCEL.

Les bavardes que voilà !

CLAUDINE,

Jeannette,
En cachette,
Coquette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon.
Claudine,
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
M'assourdit
Par son bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante,
Prudente,
Désire,
Soupire
Pour l'objet
Qui seroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on se taise.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Qu'on se taise.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Paix là, ventrebleu, paix là.

CLAUDINE.

Non, je n'en démordrai pas.

JEANNETTE.

Non, je ne vous céderai pas.

MARCEL.

Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu, silence; ces femmes-là sont plus têtues que des mules de meunier. C'est donc pour des amoureux qu'on fait tout ce bruit-là.

CLAUDINE.

AIR : *Cahin, caha.*

Oui, votre fille,
Contre mon sentiment,
Et sans votre agrément,
A su faire un amant :
Du feu le plus ardent
Pour lui son cœur pétille.
C'est Colin :
Un fermier voisin
Est, dit-on, son père.
Voilà le mystère :
Cela vous regarde,
Et prenez bien garde
Que votre fille, après cela,
Ne soit sage, cahin, caha.

MARCEL.

Quel diable est-ce que ce Colin? J'en entends toujours parler, et je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah ! mon père, il est tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous souffrez qu'une morveuse à dix-huit ans ait déjà des amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, et qui avez presque mon âge. ( *A Jeannette.* ) Tu serois donc bien aise d'être mariée, Jeannette ?

JEANNETTE.

Oui, mon père. ( *A part.* ) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE, *à part.*

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu monsieur La Bride, le cocher du château ?

JEANNETTE.

Oui, vraiment, je l'ai vu ; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. ( *A part.* ) C'est justement l'oncle de Colin.

CLAUDINE, *à part.*

J'étouffe.

MARCEL.

C'est à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon père ?

MARCEL.

Pardi, à monsieur de La Bride. Est-ce que je parle hébreu ?

JEANNETTE.

Ah ! comme j'avois pris le change !

CLAUDINE.

Je respire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette ?

JEANNETTE.

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penses-tu, ma chère?
Tout à l'heure à m'en supplier
Je t'ai vu la première.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier :
N'y pensons plus, mon père.

MARCEL.

Est-ce la peur d'aller sur les brisées de ta tante?

CLAUDINE.

Oh! qu'à cela ne tienne.

AIR : *Sans compliment.*

Je ne suis pas, quoi que l'on dise,
Si méchante que l'on me fait :

De bon cœur je vous autorise
Sans regarder mon intérêt.
Je songeois à monsieur La Bride;
Mais puisque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en use à présent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je suis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clé du coffre : que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compère La Bride sera arrivé. Que j'ai de plaisir à vous voir bonnes amies! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE, *à part.*

MA tante est cause de tout le mal qui m'arrive; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite sotte? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille, vraiment : allons, levez la tête, madame La Bride.

JEANNETTE, *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous assure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien.... Ne raisonnez pas; car, vois-tu... Jeannette... ne me mets pas en colère, ne m'obstine pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne:
Mais jarni, lorsque j'ordonne,
Que personne
Ne raisonne;
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouse;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte, s'il faut qu'il t'épouse,
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

## SCÈNE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'APERÇOIS monsieur de La Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre serviteur, dame Claudine.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord leste et fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable et gal.nt.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre service
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces compliments
Iroient mieux à ma nièce.

LA BRIDE.

Jeannette, avec tant de beauté,
Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monsieur, sans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente? Excusez, monsieur de La Bride, ça ne sait pas vivre. Allez avertir votre père que monsieur est ici.

JEANNETTE.

J'y vais, et je me servirai de l'occasion pour faire savoir à Colin tout ce qui se passe. Que je hais ce monsieur de La Bride! il a l'air aussi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéissez-vous?

## SCÈNE V.

### LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

Je me souviendrai long-temps de vous, dame Claudine: ma foi, si vous aviez voulu....

CLAUDINE.

Eh bien!

LA BRIDE.

AIR : *Mais, oui dà, je sens cela, etc.*

Sans regret
Je l'aurois fait
Le saut
Qu'on fait toujours trop tôt.
Pourriez-vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux,
Plus vif et moins jaloux?
Si quelqu'un
N'est point importun,
C'est bien moi :
Car dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour;
On s'empresse,
Et l'on laisse
Sa femme la maîtresse.
Sans regret, etc.

CLAUDINE.

Taisez-vous, badin : voici mon frère.

## SCÈNE VI.

### LA BRIDE, CLAUDINE, JEANNETTE, MARCEL.

MARCEL.

C'EST donc vous, monsieur de La Bride?

LA BRIDE.

Bon jour, compère Marcel : comment cela va-t-il?

MARCEL.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre mémoire : avez-vous mis les articles en ordre?

MARCEL.

Les articles sont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paie un commis pour me tenir mes livres? Cela est bon chez les financiers.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaise,
Penché sur le dos d'une chaise,
Attendre l'heure des repas,
En s'entretenant de fadaise,
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à son aise.

Pour moi, je me sers de mes deux bras, je m'en

porte mieux : le travail est un marchand qui tient magasin de santé, et qui ne trompe jamais ses chalands.

LA BRIDE.

Surtout quand ils le satisfont aussi exactement que vous. Mais si nous buvions un coup par là-dessus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion est bonne; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, et rincez des verres.

LA BRIDE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris, etc.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL, *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'usage.

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur-le-champ comme le plus subtil poison, et d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de médecine?

MARCEL.

Toujours; et si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi; je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun docteur de la faculté.

LA BRIDE.

Grand merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oui, je suis
Expert en médecine;
Et ce n'est pas la mine
Qui fait l'homme de prix?
Ayez l'air
Maigre et blême
Comme un clerc
Sur la fin du Carême;
Soyez traînant,
Foible, souffrant,
Et languissant:
Je ferai mon affaire
De vous rendre, compère,
Dispos et bien portant;

Disant la chansonnette,
Trinquant, faisant goguette.
Pour l'art médicinal,
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en, vous autres : il ne faut pas que les femmes soient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *à Marcel.*

Vous allez parler du mariage?

MARCEL.

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE, *à Marcel.*

Mon père, vous ne me donnerez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette sort.*)

## SCÈNE VII.

### MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

QU'EST-CE qu'elle a dit?

MARCEL.

Rien; c'est une fantaisie : ces diablesses de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre

mémoire : mettez-vous là, je vous dicterai les articles.

LA BRIDE.

Vous êtes médecin : comment est-ce que vous ne savez pas écrire?

MARCEL.

Si fait; mais je ne sais pas lire. Êtes-vous prêt?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

MARCEL.

Premièrement.

LA BRIDE.

Premièrement.

MARCEL.

Buvons.

LA BRIDE.

Bon! j'y suis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de madame
Pendant un an...

LA BRIDE.

Pendant un an!

MARCEL.

Quatre louis.

LA BRIDE.

Mais c'est la ferrer, sur mon ame,
Et diablement.

MARCEL.

C'est tout en conscience.

LA BRIDE.

C'est voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah! le fripon!

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh! le larron!

MARCEL.

Traité, soigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans!

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs! Savez-vous quelle somme
Cela fait?

MARCEL.

Mille francs. Mais buvons.

LA BRIDE.

Ah! quel homme!

MARCEL.

Allons, à votre santé. Bien.
Plus, pour le valet d'écurie,
Ensemble avec le cheval pic ;
Pour visites et soins...

LA BRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah ! c'est bon marché, compère.

MARCEL.

Mais pour médicaments, clystère,
Huile, apozème, et cætera,
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable ! voilà
Un mémoire d'apothicaire.

MARCEL.

A propos de mémoire,
Nous oublions de boire.

LA BRIDE.

Cela ne passera jamais.

MARCEL.

Nous oublions de boire.
Plus, il m'est redû d'ancien compte...

LA BRIDE.

Encor? Morbleu, c'est une honte :
Cela ne passera jamais.

MARCEL.

Paix ;
Nous nous arrangerons après.

Vous faites-là des difficultés d'honnête homme, qui vous feroient passer pour un valet de procureur. Quand on est dans certaines maisons, faut-il être si scrupuleux?

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Un grand doit se laisser voler,
C'est un air qui sent l'opulence ;
Ce seroit le déshonorer,
Que d'avoir trop de conscience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été cocher; j'aurois peut-être été fripon comme tant d'autres, si j'eusse été dans le cas : mais les profits de l'écurie n'engraissent pas comme ceux de la cuisine et des offices.

MARCEL.

C'est que les mets qu'on y consomme ne s'apprêtent pas aux épices. A votre santé, compère; j'ai une affaire à vous proposer.

AIR : *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zèle.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits?

LA BRIDE.

Oui dà.

MARCEL.

Si bien que sans défiance
On la pourroit proposer.

LA BRIDE.

Morbleu, personne, je pense,
Ne voudroit la refuser.

MARCEL.

Eh bien! monsieur de La Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouser, j'ai quelque argent comptant : celui que je vais recevoir au château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête... Qu'en dites-vous?.... Cela est-il décidé?

LA BRIDE.

Vous êtes pressant, compère Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie?

LA BRIDE.

Cela est vrai; elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien! je vous la donne. Quelle réflexion y a-t-il à faire après cela?

LA BRIDE.

Ma foi, compère, si vous voulez que je vous dise, mon dernier mariage m'a tant rassasié de jeunesse, que j'ai juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottise.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand, pour le grand voyage,
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, din, don :
Et je promis d'en faire usage.
Console-toi, pauvre mari :
Te voilà bien; mais restes-y.

Après mainte
Complainte,
Sur une pinte
Je fis serment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme sage,
Un doux veuvage
Est plus charmant.
Quand, pour le grand voyage, etc.

MARCEL.

Ces serments-là sont comme ceux des buveurs qui veulent que le diable les emporte, s'ils retournent

au cabaret : ils manquent tous de parole. A-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches?

LA BRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en sera plus utile. Jeune cheval a vieux maquignon, gna rien de mieux ; ça forme l'un, et ça exerce l'autre. Jeannette ! Elle n'ignore de rien ; ça danse, ça chante, ça jase, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas sa pareille pour gouverner une maison.

## SCÈNE VIII.

MARCEL, LA BRIDE, JEANNETTE.

MARCEL.

La voici. Viens, mon enfant; tu veux un mari ; voilà monsieur de La Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle est interdite ! Allons, pour t'encourager, embrasse ton prétendu.

JEANNETTE.

Mon père.....

(*La Bride se baisse pour embrasser Jeannette. Elle se recule.*)

LA BRIDE.

Pourquoi la contraindre?

MARCEL.

Allons, baise donc, nigaud. Bon. Je suis content de toi, Jeannette ; continue à m'obéir. Je m'en vais au château ; nous reviendrons dans une heure. Où est Claudine ?

JEANNETTE.

Elle est sortie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà maîtresse ; aie bien soin de la maison : tire-nous du vin, fais-nous un bon souper, et je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela ; accoutume-toi au ménage.

## SCÈNE IX.

JEANNETTE, *seule.*

Les voilà partis ; si Colin venoit à présent : je l'ai fait avertir. Je suis seule : j'ai tant de choses à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On souffre sans peine
L'absence, la gène ;
On chérit sa chaîne :
Le reste n'est rien.

Mon amant est tendre ;
Mon cœur à l'attendre
Sent des attraits ;
Mais
Mon ame constante
Seroit plus contente
Si je le voyois.

Mais je l'aperçois. Viens donc ; je mourois d'impatience.

## SCÈNE X.

### JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUSSI-TÔT que j'ai été averti, je suis accouru.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empressement
A servir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi, bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu sais le malheur qui nous menace ?

COLIN.

Est-il vrai qu'on veut nous désunir ?

JEANNETTE.

C'est ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouser elle-même. Y consentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir, que d'être à d'autre qu'à ma chère Jeannette. Mais quel est l'époux qu'on te propose ?

JEANNETTE.

C'est monsieur La Bride, le cocher du château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.

Lui-même. Dame ! nous voilà bien embarrassés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR : *Nous autres bons villageois.*

Ne t'afflige pas, crois-moi :
Je l'instruirai de ma tendresse.
S'il me sait aimé de toi,
Sensible à l'ardeur qui me presse,
Il empêchera le dessein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais si tu n'a pas son appui ?

COLIN.

Nous pouvons compter sur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me rassure pas.

COLIN.

Tes inquiétudes me désespèrent.

JEANNETTE.

Et ta confiance me met hors de moi-même. Tiens, Colin, si tu m'aimois bien, tu serois moins tranquille.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche?

ARIETTE.

Charmant objet de ma flamme,
Ne doute point de mes feux :
La constance de mon ame
S'entretient dans tes beaux yeux.
Quand je te quitte,
Mon cœur s'agite,
Tout me dépite ;
Je sens, hélas!
Qu'il faut languir où tu n'es pas.
Dans nos bois,
Quand je vois
Le ramier
S'égayer,
Je dis alors en moi-même :
Il est près de ce qu'il aime.

Que ne puis-je être aujourd'hui
Aussi fortuné que lui !

Charmant objet de ma flamme, etc.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me montres tant d'ardeur ? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raison :
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puisse te plaire,
Ce sera par ses attraits :
Mais si ta flamme légère
Se fixe à la plus sincère,
Tu ne changeras jamais.

Si l'on dit, etc.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, et compte sur mon empressement à me procurer le seul bien.... qui.... m'intéresse.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me sens altéré : j'ai tant couru pour venir.... Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'est le reste du goûté de ton oncle et de mon père. Celle-ci est entamée ; prends ce verre.

AIR : *Jeanneton mon cœur, etc.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Versé de ta main,
Il n'en est point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre ;
Il n'en est point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'est ton altération qui en aura été cause.

(*La suffocation commence à faire son effet.*

AIR : *Allons donc, jouez violons.*

Mais c'est assez rester ensemble ;
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te surprenne au logis :
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte sur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis.
Ressouviens-toi de mes avis,
Parle à ton oncle, et peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme.

Dis que nous nous aimons tous deux.
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc? Loin de m'entendre,
Le sommeil paroît te surprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident?
D'où vient cet assoupissement?

COLIN.

Ah! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu? Il chancelle. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me sens suffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du secours? Je ne puis plus le soutenir.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil se trouble.
Qu'ai-je bu là?
Mon mal redouble;
D'où vient cela?
Ah!
Mon cœur s'en va.

Prenons courage.
Triste destin!
Maudit breuvage!
Pauvre Colin!
Mais quel nuage?
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe.
(*Il tombe sur une chaise.*)
Quelles douleurs!
Ah! je succombe.
Ah! je me meurs.
(*Il s'endort.*)

JEANNETTE.

Colin, Colin! J'ai beau l'appeler, il ne me répond point.... Il est mort.... je n'en puis plus douter: ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais-je devenir? Pauvre Jeannette, si mon père vient? J'entends quelqu'un. Ou me mettre? où fuir? Ce sont deux étrangers; rassurons-nous: ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

## SCÈNE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN, *endormi.*

BASTIEN.

Bonjour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre secours.

EUSTACHE.

Du secours, c'est bien dit : je v'nons pour vous en demander. J'm'appelons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne est l'agonie.

JEANNETTE, *à Bastien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne est mort?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter le maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience. Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'n'ons pas le loisir.

JEANNETTE, *à Bastien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'n'ons pas le temps.

JEANNETTE.

De grâce.

EUSTACHE.

Non. morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre ! quand ce s'roit l'antichambre d'un receveur des tailles. J'voulons un conseil; je paierons bian : faites-nous parler au maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti; mais il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t'en, Bastien.

JEANNETTE.

Eh ! Messieurs, vous avez l'air si bonnes personnes, si compatissants. Pouvez-vous me refuser ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'oux d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon père : il avoit chaud; ce breuvage, qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'sera rien ; il est p't'être mort : mais faut attendre. Votre père saura queuq' secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je serois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'est mon amant.

BASTIEN.

Diantre, c'est comme ça que vous l's'acmodais?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle proposition! On diroit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu de monde par ici.

AIR : *Des pendus.*

Notre maison est à l'écart.

EUSTACHE.

C'est courir un trop grand hasard.
Morgué, vous êtes jeune fille,
Bian attrayante et bian gentille;
Mais je ne somm' pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expose point. Cachez-le pour le présent dans notre cave jusqu'à la nuit. Il commence à faire obscur : vous viendrez par la porte de derrière, et vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles? Bastien, ne te sens-tu pas l'ame émue?

BASTIEN.

Oui, morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter jusqu'à cette cave. Jeannette, quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez sur ma parole.
(*Ils emportent Colin.*)

AIR : *Des Pélcrins de Saint-Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes :
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes alarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes sanglots,
Triste, incertaine,
Je n'ose ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.
(*Les paysans reviennent.*)

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais le médecin, quand le verrons-nous?

JEANNETTE.

Ma tante vient : elle vous satisfera comme mon père : mais ne lui dites rien de ce qui s'est passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.

## SCÈNE XII.

### JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUE veulent ces gens-là ?

JEANNETTE.

Ils viennent demander un avis à mon père : je leur ai dit de vous consulter. ( *Elle sort.* )

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il ?

TRIO.

CLAUDINE.

Que voulez-vous?

BASTIEN.

Monsieur le maréchal.

CLAUDINE.

Il est sorti : tantôt il reviendra.

BASTIEN.

C'est que, sauf vot' respect, notre âne a certain mal

EUSTACHE.

C'est que ma cavale est boiteuse,
Elle a la jambe douloureuse.

CLAUDINE.

Vous lui direz cela.

BASTIEN.

Il ne boit plus quand on le mène
A la fontaine;
Au lieu de boire, hi, han! hi, han!
Il ne fait que braire.
Que faut-il lui faire?

EUSTACHE.

Elle va clopinant,
Clopin, clopant:
Que faut-il faire?

CLAUDINE.

Finissez,
Vous m'étourdissez.

BASTIEN.

Hi, han! hi, han!
La pauvre bête!

CLAUDINE.

Hi, han! hi, han!
Clopin, clopant,
Vous me rompez la tête.
Eh! revenez tantôt
Chercher ce qu'il faut.

BASTIEN.

Il y sera tantôt.
Nous reviendrons tantôt.

EUSTACHE.

Nous reviendrons tantôt.

ENSEMBLE.

A tantôt.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

JEANNETTE, *seule.*

ARIETTE.

J'AI perdu tout ce que j'aime ;
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même,
Si Colin est découvert ?
Du trouble qui m'inquiète,
Quelqu'un aura-il pitié?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque amitié?
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié ?

J'aperçois mon père, tâchons de lui cacher ma tristesse.

## SCÈNE II.

LA BRIDE, MARCEL, JEANNETTE.

DUO.

MARCEL.

Le bon vin est l'ame de la vie.
Au château que ne suis-je toujours !
Bons morceaux et bonne compagnie,
Je voudrois passer ainsi mes jours.

LA BRIDE.

Qu'en dites-vous, compère ?

MARCEL.

Je suis ravi, compère.

LA BRIDE.

Bon vin et bonne chère
Sont beaux et bons vraiment.

ENSEMBLE.

Mais ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous on donne des espèces,
De la monnoie avec des politesses.
Ailleurs on fait des compliments,
Et l'on ne paie point les gens ;
C'est la mode chez bien des grands.

ENSEMBLE.

Mais au château, compère,
C'est une autre manière;
On est payé, puis bien traité.

LA BRIDE.

Le daron vous a contenté?

MARCEL.

Du daron je suis enchanté.

ENSEMBLE.

Buvons à sa santé.

LA BRIDE.

Vous devez le rogomme.

MARCEL.

C'est vrai, j'suis honnête homme :
Du daron je suis enchanté.

ENSEMBLE.

Buvons à sa santé.

Claudine... ah! te voilà, Jeannette; va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumière et une petite bouteille de c't'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiser de ma part. Morbleu, père Marcel, dame Claudine est bien aimable : quand j'y pense, cela me met en bonne humeur, je danserois volontiers. Gai, allons gai.

(*Jeannette sort.*)

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, compère La Bride.

LA BRIDE.

Moi, je suis de sang froid, assurément.

MARCEL.

Est-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre? Voudriez-vous aussi devenir mon beau-frère tout en même temps? Cela ne se peut pas, compère : faut d'la raison à tout.

LA BRIDE.

C'est juste.

MARCEL.

Être gris pour avoir bu votre part de six bouteilles, c'est une honte : vous n'avez pas une tête de cocher, c'est une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appelez-vous? Linotte toi-même, entendez-vous! Apprenez que parmi tous les cochers qui montent sur le siége, cocher de fiacre, cocher de cour, cocher de palais, cocher de maison, cocher de remise, cocher de place, il n'y a pas un cocher qui me le puisse disputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux et traitable,
Le plaisir marche avec moi.
Tantôt d'un train de diable,

Je guide sous ma loi
Le tintamare et l'effroi.
Si je mène une duchesse,
Une petite maîtresse,
Je touche avec gentillesse,
On me prendroit pour l'Amour.
Mais avec un petit-maître,
Je pars comme le salpêtre :
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, l'on court;
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un sonneur deviendroit sourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener; je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, compère : je ne sais pas....

## SCÈNE III.

MARCEL, LA BRIDE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez-vous encore? vous avez bu toute la journée. N'êtes-vous pas content? voulez-vous passer la nuit?

MARCEL.

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable. dame Claudine! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

AIR : *De la pierre fitoise.*

Eh! non, non; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large... mais vraiment,
Ne faites donc pas le méchant.
Tant.

Eh! où avez-vous pris cette gaîté-là? Peste! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, dame Claudine, ma timidité a tenu jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le

met au galop, et je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous.

( *Il veut toujours l'embrasser.* )

CLAUDINE.

Eh bien! savez-vous que je me fâcherai, à la fin?

MARCEL.

Bride en main, monsieur de La Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard.

MARCEL.

Compère, vous faites le jeune homme; à votre âge! Quel diable! soyez donc sage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur, je l'aime de cette humeur-là. (*Haut.*) Marcel, il est tard, retenez le compère à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien aise que vous l'en priez, ça m'en évite la peine, et ça m'fait plaisir. Oui, soupez aveo nous, compère : nous parlerons du mariage; allons un instant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'est morbleu la première fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, monsieur de La Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

## SCÈNE IV.

CLAUDINE, *seule.*

Par ma foi, cet homme-là me plaît; je croyois que Colin seul pouvoit me toucher le cœur, et voilà l'oncle qui, avec des années de plus et des charmes de moins, lui enlève ce droit-là : je ne m'étonne plus si l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis seigneurs.

ARIETTE.

Il n'est chère que d'appétit :  
Quand un homme nous amuse,  
Qu'il soit rustre, qu'il soit buse,  
Le quart d'heure sert d'excuse.  
Quand l'instant vient, tout est dit :  
Le plus simple nous séduit.  
Soyez belle, soyez laide,  
L'amour parle, le cœur cède.  
Quand l'instant vient, tout est dit :  
Il n'est chère que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

## SCÈNE V.

COLIN, *seul.*

(*Colin, réveillé, hausse tout doucement la trape de la cave en tâtant tout autour de lui à mesure qu'il en sort.*)

RÉCITATIF.

Où suis-je? on ne fait plus de bruit.
Dans ce lieu souterrain qui peut m'avoir conduit?
C'est une cave... en voici la barrière :
Je suis dehors, cela va bien...
Mais je ne vois pas de lumière...
Comment sortir? je n'en sais rien :
Il fait nuit, tout est clos. S'il faut que je m'écrie,
Des hommes, des mâtins vont tomber sur mon dos ;
Si je me tais, je passerai ma vie
Dans le plus obscur des caveaux,
Et, par ma foi, je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'est en vain que je tâtonne ;
Partout la nuit m'environne :
Je m'égare, je frissonne.
Où vais-je? où dois-je courir?
Tout me retient, tout m'arrête ;
Je vais me rompre la tête ;
Quel destin pour moi s'apprête!
Que faudra-t-il devenir?

## SCÈNE VI.

COLIN, CLAUDINE, *apportant des plats, des serviettes, etc.*

COLIN.

On ouvre ; eh mais, c'est Claudine, je suis encore chez Marcel !

CLAUDINE.

Débarrassons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer ; nos hommes sont échauffés dans la conversation, et fort éloignés de la maison : allons toujours tirer du vin. (*Elle aperçoit Colin, se recule avec frayeur, et s'enfuit en criant :* Au meurtre, au voleur.)

## SCÈNE VII.

COLIN, *seul.*

Ne me voilà pas mal ! elle ne m'a pas reconnu ; et pour comble de bonheur, elle a tiré la porte, et m'a laissé sans lumière. Au moins, je sais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir grossièrement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici ; rentrons-y crainte d'accident ; je trouverai peut-être quelqu'autre occasion pour me sauver. Ecoutons, j'entends encore du monde ; on parle doucement, fermons la trape sur moi.

## SCÈNE VIII.

### JEANNETTE, EUSTACHE, COLIN.

JEANNETTE, *conduisant Eustache.*

Vous êtes homme de parole. Avançons sans faire de bruit ; mon père se promène dans le voisinage : j'ai vu ma tante aller de ce côté-là ; dépêchez-vous, et n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? vous avez bian trouvé vot'homme : je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être soldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons ; hélas ! je vais voir mon amant pour la dernière fois.

COLIN, *sortant précipitamment.*

Non, ma chère Jeannette.

JEANNETTE, *laisse tomber le chandelier, et s'enfuit.*

Je suis morte : son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit! je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette ! Je crois qu'ils sont fous.

EUSTACHE, *tremblant.*

Êtes-vous là?.... Personne ne répond : elle m'a laissé seul, l'esprit va me mettre en pièces.

ARIETTE.

O mort ! qui que tu sois, passe.
Ah ! je te demande grace :
Ah ! ne me tors pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais, et je ne sais où.
Ah ! ah ! monsieur le mort, grace.
Je frémis, mon sang se glace.
Ne hâtez pas mon trépas :
Hélas ! ne m'étranglez pas.

( *Ils font tous les deux le tour du théâtre par un côté opposé, en se tournant le dos l'un à l'autre ; et quand ils sont arrivés à l'autre bout, ils se heurtent. Colin se retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Eustache.* )

COLIN.

Je crois voir de la lumière au travers de la porte. Si l'on venoit me délivrer !

## SCÈNE IX.

### MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

AIR : *R'lan tan plan, etc.*

VOYONS ce qui trouble leurs ames.
Qui diable ici viendroit le soir?
Ce sont des songes de nos femmes ;
Mais, après tout, nous allons voir.

S'il faut que, pour chercher aubaine,
Quelque larron y soit vraiment,
Eh ! r'li, et r'lan ;
Je vous l'équipe pour sa peine,
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je suis perdu !

MARCEL.

Que vois-je? C'est un homme. Elles ont raison. M'en irai-je? Resterai-je? Quel embarras! Montrons de la fermeté. Bas les armes, coquin!

EUSTACHE.

AIR : *Allez chercher de l'esprit, etc.*

Laissez, laissez-moi partir :
De grace, de grace,
Laissez, laissez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble : courage! Non! point de grace. Que cherches-tu ici?
Fripon,
Répond.

EUSTACHE.

Ah ! que faire ?

MARCEL.

Parle, dis quel est ton nom,
Ton père,
Ta mère,
Et toute ta postérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'assomme.

EUSTACHE.

Ne m'assommez point, bon homme,
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE, *se jetant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN, *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL, *épouvanté.*

Ah ! je meurs, c'est fait de moi :
Ils sont une compagnie.

EUSTACHE.

C'est le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh ! Monsieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'est fait, c'est fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos reproches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ses approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

( *Il se jette à genoux entre Eustache et Colin, sa chandelle devant lui.* )

ENSEMBLE.

Ah ! pardon, pardon, pardon.

## SCÈNE X.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Qu'est-ce donc, compère?
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces messieurs-là ;
Pour faire ressource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourse :
Je suis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoient des voleurs? Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci est mon neveu, à bon compte.

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable! que fais-tu ici, Colin?

MARCEL.

Colin? je connois ce nom-là. C'est donc vous qui êtes l'amoureux de nos femmes?

COLIN.

Je suis l'amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je sommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR : *C'est la jeune Isabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce séjour
Voir Jeannette;
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la chose s'est faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi;
Mais n'en ayez point l'ame inquiète.

Vous n'en ressentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maison; mais, morgué, vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Savez-vous ce qu'il faut faire, compère Marcel?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfants-là s'aiment; voilà un pauvre garçon qui en est presque mort : marions-les ensemble.

COLIN.

Ah! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais, not' sœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça?

LA BRIDE.

La voici qui vient avec Jeannette.

## SCÈNE XI.

### MARCEL, EUSTACHE, COLIN, LA BRIDE, JEANNETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

AIR : *Mariez, mariez-moi, etc.*

JE viens tout mettre d'accord,
Je sais tout. Voici ma nièce :
Puisque Colin n'est pas mort,
Qu'il contente sa tendresse :
Mariez, mariez, mariez-la
A l'objet qui l'intéresse.
Mariez, mariez, mariez-la :
Monsieur La Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin; cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, compère, si le cœur vous en dit : quant à moi, je consens à tout. Viens, Jeannette; donne la main à ton amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur; mon contentement est inexprimable.

COLIN.

**Je suis au comble de mes vœux.**

EUSTACHE.

Mais, ma recette?

MARCEL.

Après la noce.

## VAUDEVILLE.

MARCEL.

L'Amour se plaît parmi les feux,
La fortune ne rend heureux
Que ceux qui vont d'un train rapide:
Chez Cupidon et chez Plutus
L'ardeur fait plus que les vertus :
On perd tout quand on est timide.
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

EUSTACHE.

Pour vos époux, jeunes tendrons,
Prenez toujours de bons lurons,
Et fuyez les amants tranquilles.
Alertes sur tous les instants,
Galants, sachez saisir le temps,
Pour triompher des moins dociles.
Tôt, tôt, etc.

COLIN.

Le mariage a ses douceurs;
Lorsque l'amour blesse deux cœurs,
L'hymen sans peine les assemble.
Quand les époux sont bien unis,
Tout va d'accord dans le logis;
On les entend chanter ensemble:
Tôt, tôt, etc.

JEANNETTE.

Quand le plaisir suit la douleur,
On en sent mieux tout son bonheur,
Avec transport l'ame respire.
J'obtiens l'amant que je perdis,
Il sait combien je le chéris;
Et mon cœur ne se fait pas dire:
Tôt, tôt, etc.

LA BRIDE.

En bons cochers ne bronchez pas,
Avec la prude allez le pas;
Trottez avec la financière,
Réservez l'amble au magistrat;
Avec la nymphe d'opéra,
Au grand galop, force poussière.
Tôt, tôt, etc.

CLAUDINE.

On sait que j'ai toujours été
Un vrai modèle de bonté,
De douceur et de patience;
Mais si l'époux qui veut m'avoir,

N'est pas exact à son devoir,
Je m'apprête à dire d'avance :
Tôt, tôt, etc.

MARCEL.

Je suis un pauvre maréchal,
Et je me donne bien du mal
Pour mettre en vogue ma boutique.
Messieurs, daignez être indulgents,
Pour faire voir qu'en bons chalants
Vous m'accordez votre pratique,
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

FIN DU MARÉCHAL FERRANT.

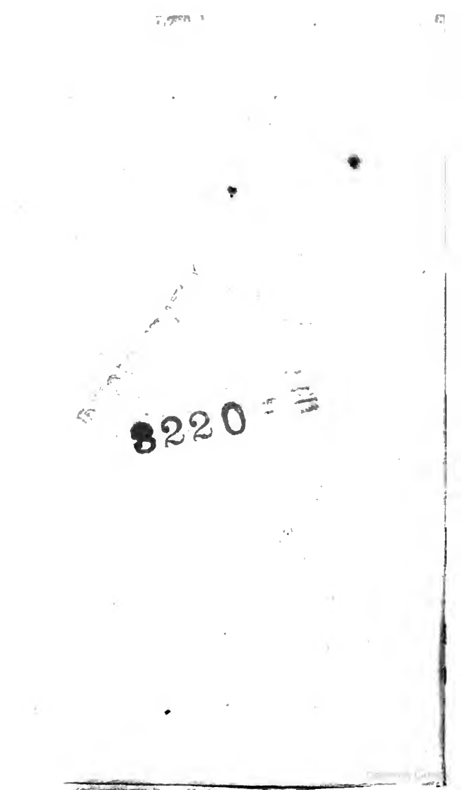
# TABLE

## DES PIÈCES ET DES NOTICES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.


8220





BIBLIOT
SCAFF
PLUTI
N.° C